



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

A 486583



117
26
11

LES
RÉVOLUTIONS
INÉVITABLES
DANS LE GLOBE ET L'HUMANITÉ.



SAINT-DENIS. — TYPOGRAPHIE DE A. MOULIN.



CHARLES RICHARD

Ancien élève de l'École polytechnique.

LES

RÉVOLUTIONS

INÉVITABLES

DANS LE GLOBE ET L'HUMANITÉ

L'œuvre de l'homme est toujours provisoire,
parce que son but est l'idéal.



mu

PARIS

PAGNERRE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

18, RUE DE SEINE, 18

—
1861

Droits de traduction et de reproduction réservés.

Vignand lib.

HM

106

SE

INTRODUCTION.

Malgré la liberté que nous sentons vivante au fond de nos consciences, nous subissons, à notre insu, des lois mystérieuses qui partent évidemment des profondeurs de Dieu. Une circonstance inattendue qui heurte notre vie, en change souvent la direction et lui découvre des horizons nouveaux.

Saint Paul parti l'ennemi des chrétiens, rencontre sur le chemin de Damas, une voix qui lui reproche ses égarements. Une révolution subite se fait en lui, et le persécuteur de la croix, en devient bientôt le défenseur et l'apôtre.

Saint Ignace de Loyola, blessé au siège de Pampeleune, est obligé de garder quelques jours sa tente. Aux heures des réflexions solitaires, le hasard

fait tomber sous sa main, un exemplaire de *l'Imitation de Jésus-Christ*. Ce livre mystique touche son cœur et, dans peu, ce jeune officier, jusque-là débauché, querelleur et sceptique, se transforme en un ascète immaculé et fonde cette puissante milice des jésuites qui vit encore, et qui ne paraît pas vouloir mourir de sitôt.

Newton se promène un jour dans son jardin et y voit tomber une pomme. « Si cette pomme, se dit-il, tombe ainsi de deux mètres, elle tomberait tout aussi bien, de dix, de cent, de mille, et pourquoi pas d'un million de mètres. Mais s'il en est ainsi, ce ne peut être évidemment, qu'en vertu d'une force particulière qui pousse cette pomme vers la terre ! » Et la grande loi de l'attraction universelle, avec ses conséquences merveilleuses, se trouve révélée au monde.

Un célèbre musicien, Gluck, je crois, tombe de cheval et se fait une bosse ; et voilà que ce pauvre homme qui, quelques jours avant, n'avait pour l'harmonie qu'une médiocre aptitude, sent peu à peu se révéler en lui un génie nouveau. Cette bosse était-elle celle de la musique, ainsi que le prétendent les disciples de Gall ? Je ne sais, mais dans ce

cas, il faut en convenir, c'était jouer de bonheur que de tomber précisément sur ce coin de la tête.

Un jeune père florentin, gardant ses chèvres dans les montagnes, se met à dessiner l'une d'elles, sur la terre qui est à ses pieds.

Cimabué passe, le regarde faire et reconnaissant dans sa touche inculte, le germe du génie, l'enlève à son troupeau, et l'emmène avec lui pour l'instruire. A quelque temps de là, l'Italie retentit d'un grand nom de plus ; celui de Giotto, l'ami du Dante, le précurseur de Raphaël, celui sur le tombeau duquel un Médicis a fait écrire :

Ille ego sum per quem pictura extincta revixit.

L'histoire anecdotique est pleine de faits de ce genre, et, pour peu qu'on y fouille, on est étonné de voir combien les circonstances qui ont découvert à un homme son idée ou sa voie, tiennent souvent à l'imprévu.

Dans la pécheresse Madeleine, il y avait sans doute l'étoffe d'une sainte, puisqu'elle a mérité de l'être ; mais sans la rencontre fortuite du Sauveur, hélas que serait devenue cette sainte ? La chronique scandaleuse de Madalum le dit de reste.

Pour passer du grand au petit, expliquons, en peu de mots, ce qui a produit l'idée développée dans ce livre, et a fixé le point de vue d'où j'examine le train des choses humaines.

Mêlé de bonne heure à de graves soucis, à des conflits sanglants, j'ai été amené, par une pente douloureuse, à envisager la vie sous les sombres couleurs qu'elle m'offrait d'abord. Le premier pas fait dans cette voie, m'a conduit insensiblement, à dresser l'inventaire des calamités qui désolent encore notre terre, et à examiner les divers systèmes que l'esprit humain a proposés pour en expliquer le sens et les justifier.

Aucun de ces systèmes, disons-le tout d'abord, ne m'a paru remplir ce programme d'une manière suffisante. Tous, plus ou moins, m'ont semblé pécher par un point capital, à savoir : les horizons étroits dans lesquels ils renfermaient la vie humaine et le cycle qu'elle est destinée à parcourir.

En mettant en regard, d'un côté, la justice inflexible du créateur, de l'autre les misères actuelles de la créature et ses imperfections, il est évident qu'on ne peut arriver à une explication satisfaisante du monde, qu'en élargissant ses horizons, aussi loin

que la science et l'intelligence humaine peuvent porter.

En démontrant, en effet, d'une manière rigoureuse, que notre humanité ne fait que de naître et que la période de son développement est immense, tout s'explique à la fois, de la manière la plus simple et la plus consolante. Les malheurs de nos temps rudimentaires deviennent alors les crises transitoires de l'enfance, destinées à disparaître sous le premier flot des siècles, et l'avenir se révèle enfin sous un aspect digne de la bonté divine. L'optimisme de Leibnitz, vaincu par les railleries de Voltaire, se relève ainsi de sa défaite, plus puissant que jamais, et le docteur Pangloss, réduit à des comérages de quartier, renonce à l'attaquer en face, en le voyant soutenu par la science et le temps ¹.

C'est ainsi que l'idée pivotale de ce livre s'est développée en moi, c'est ainsi qu'elle est née au contact des plus tristes effets de nos imperfections. Je dois donc, avant tout, rendre grâce à Dieu, de m'avoir donné, à la place du découragement qui pouvait m'atteindre, une espérance radieuse dans

¹ Voir, à la fin du volume, la note 1.

l'avenir qu'il nous destine, et de m'avoir ainsi permis de faire tourner mes déceptions, à la glorification de sa Providence.

Pour établir les preuves du système qui m'a fait son instrument, j'ai dû invoquer ces témoignages de la science, que les préjugés régnants repoussent encore du domaine public. Quelques-uns trouveront, sans doute, que j'ai été trop hardi et que je me suis trop pressé de conclure ; d'autres penseront encore, que les chiffres sur lesquels je m'appuie çà et là, ne sont pas calculés d'une manière suffisamment rigoureuse.

Je concède volontiers, aux uns et aux autres, la justesse de leurs appréciations sur ces points matériels de la question. Mais j'espère qu'ils m'accorderont à leur tour, s'ils sont libres et exempts de préjugés, que ce qu'il fallait prouver, n'en est pas moins démontré, et que l'enveloppe étroite de nos systèmes est définitivement rompue, pour faire place à une autre, dont les proportions conviennent mieux au génie de l'homme et aux accroissements que l'avenir lui réserve. C'est tout ce que je leur demande, car mes faibles efforts ne tendent pas à d'autre fin.

Mon style paraîtra, je le sens, parfois trop solennel et parfois trop léger ; on trouvera, sans doute, qu'il n'a pas cette gravité soutenue qui, suivant la scolastique ¹, conviendrait à l'importance du sujet. Ma justification est tout entière, dans la peur qui me saisit chaque fois que je tiens une plume, à la pensée d'ennuyer mon lecteur ou de faire le savant. Peur salutaire, diront plusieurs, et qu'il serait bien temps d'inoculer à tous les écrivains. Je n'en disconviens pas ; mais alors acceptez-la avec ses conséquences, c'est-à-dire avec ces petits accidents du sans façon, que les esprits coiffés de la perruque académique, ne doivent priser que médiocrement. La solennité *soutenue* m'a fait beaucoup bâiller dans mon jeune âge, et c'est ce qui me détermine à me tenir à son égard, dans une prudente réserve. Chat échaudé craint l'eau froide, a dit la sagesse des nations.

Elle a dit aussi : le style c'est l'homme ; elle a encore raison sur ce point. Que le style soit donc

¹ J'appelle scolastique, l'éducation puisée dans les établissements universitaires, sous l'influence des anciens, et complétée au dehors, par les préjugés régnants. Éducation qui, à mon sens, constitue une sorte d'empoisonnement méthodique de l'esprit humain, heureusement assez robuste pour en triompher.

un pur reflet de l'homme. Soyons tous, nous-mêmes, ce que nous sommes en réalité, et chacun y gagnera, car aucune des forces que la Providence utilise, ne sera perdue pour l'accomplissement de son œuvre.

CHAPITRE PREMIER.

Des causes diverses qui obscurcissent notre entendement. — Petits faits à l'appui. — Idées préconçues, préjugés, habitude et surtout ignorance.

M^{me} de Sévigné raconte dans son charmant caquetage, une anecdote qui mérite de figurer au seuil de ce chapitre.

Louis XIV, avant qu'il eût acquis la triste célébrité de ses vieux jours, faisait parfois des vers, bien qu'il fût ignorant, autant qu'un pur gentilhomme pouvait l'être. Mais avec le secours de MM. de Saint Aignan et Dangeau, qui lui montraient comment il fallait s'y prendre, il parvenait à accoupler, tant bien qu'il se pouvait, quelques rimes soufflées par ces deux courtisans.

Un jour qu'il était parvenu à composer un petit madrigal, qui lui paraissait médiocre, modestie rare

chez ce rival du soleil, il voulut juger de l'effet qu'il produirait sur le maréchal de Grammont, un de ses familiers

« Monsieur le maréchal, lui dit-il, lisez je vous prie, ce petit madrigal, et voyez si, de votre vie, vous en avez jamais lu de plus impertinent. Par ce qu'on sait que, depuis quelque temps, j'aime les vers, on m'en apporte de toutes les façons. Le maréchal, après avoir lu, dit au roi : Sire, Votre Majesté juge divinement bien de tout; il est vrai que voilà bien le plus sot et le plus ridicule madrigal que j'aie jamais lu. Le roi se mit à rire et lui dit : N'est-il pas vrai que celui qui l'a fait est bien fat? — Sire, il n'y a pas moyen de l'appeler autrement. — Oh! bien, dit le roi, je suis ravi que vous m'en ayez parlé si bonnement; j'en suis l'auteur.—Ah! sire, qu'elle trahison! que Votre Majesté me le rende, je l'ai lu brusquement. — Non, monsieur le maréchal, les premiers sentiments sont toujours les plus naturels. »

Qu'on juge de la stupéfaction de ce pauvre courtisan! Si le roi lui eût permis de relire un instant, ce cruel madrigal, comme il l'eût trouvé beau! Un madrigal sorti d'un cerveau couronné, cela pouvait-il être, en effet, autre chose qu'une merveille incomparable?

Nous rions volontiers de la mésaventure de ce parasite des cours, et il y a de quoi, mais à qui de nous n'en est-il pas arrivé autant ? Ne sommes-nous pas, comme lui, courtisans des grands noms et des grandes autorités, et pour juger un *madrigal*, ne faut-il pas que nous sachions, avant tout, s'il est d'un roi ou d'un poète vulgaire ?

Les mémoires secrets de Bachaumont, citent, au sujet d'une pièce de Voltaire, un fait qui peut marcher de pair avec le précédent.

Voltaire avait fait une comédie de dix syllabes intitulée *l'Écueil du Sage*, que la censure guettait déjà de son œil louche. Soit pour la sauver des griffes de ce monstre qui, en ces temps-là, de l'aveu même d'un membre du parlement, brûlait en grève toutes les vérités, soit pour faire une nouvelle expérience sur la valeur des jugements humains, il fit offrir sa pièce, par un jeune homme obscur, au comédien semainier du théâtre, sous le titre du *Droit du Seigneur*. Cette pièce avec son nouveau titre et son auteur inconnu, ne put obtenir les honneurs de la lecture, qu'après avoir subi les nombreux désagréments, qui sont le lot obligé de tout ce qui se produit de neuf dans ce monde.

Il va sans dire qu'elle fut trouvée détestable.

Le jeune homme présent à cet arrêt, fit observer

que certaines personnes d'un haut mérite littéraire, l'avaient pourtant appréciée d'une autre manière, et il cita entre autres, Voltaire lui-même, qui l'avait encouragée de ses suffrages.

« M. de Voltaire ! lui dit le président de ces juges singuliers, mais il s'est moqué de vous et n'a sans doute pas trouvé d'autre moyen de se débarrasser de vos importunités. Veuillez, monsieur, nous laisser tranquilles ; nous n'avons pas de temps à dépenser en pareilles sornettes. » En vain essayait-il de riposter, il fut moqué, berné, sifflé par toute la troupe en chœur, et finalement mis à la porte.

Voltaire après avoir ri de ce rire qui renversa tant de choses, et dont l'écho résonne encore parmi nous, renvoya aux comédiens du roi, cette même pièce, en lui restituant son premier titre, et surtout en ayant bien soin de dire qu'elle était de lui.

Sous ce nouvel aspect elle parut admirable, et l'enthousiasme qu'elle produisit fut tel, que tous les comédiens voulurent, séance tenante, rédiger une adresse de remerciements à son auteur, où ils lui prodiguèrent les épithètes de bienfaiteur des lettres et de génie incomparable !

Ces comédiens du roi valaient-ils mieux que les courtisans du prince, comme appréciateurs indépendants ? Tout le monde sera d'avis que les uns

étaient dignes des autres et qu'on pouvait, sans hésiter, les coudre tous dans le même sac.

Eh bien ! malgré les progrès accomplis par l'esprit humain, depuis ces temps arriérés, sommes-nous bien au-dessus de ces courtisans et de ces comédiens, comme juges impartiaux ? Hélas, non, et l'expérience de tous les jours le prouve clairement.

Qu'on présente au public, une œuvre d'art, un produit quelconque de l'intelligence humaine. Avant de formuler une opinion à son sujet, il s'informerait avec soin, quel en est l'auteur, et ce sera généralement le nom de celui-ci, qui donnera la mesure de son admiration. Mais si, par aventure, il arrive qu'on le trompe et qu'une révélation inattendue lui montre la duperie dont il a été l'objet, dans une révolution subite, il traitera le produit falsifié, à peu près comme Madelon et Cathos traitent le marquis de Masquarille et le vicomte de Jodelet, quand elles découvrent que ces aimables gentilshommes ne sont que des laquais.

Montaigne s'est moqué très-agréablement du travers qui nous occupe. Tout en faisant de nombreux emprunts à Sénèque, Cicéron, Platon et autres illustres penseurs des anciens temps, il s'est bien gardé de les citer, afin de se donner, disait-il, l'amusement de voir ces grands hommes, si respect-

recevoir « des nazardes » sur son propre nez.

Si le public de la fin du xv^e siècle, avait pu soupçonner la supercherie, de quelle vénération n'aurait-il pas entouré ce nez que protégeait une si respectable égide ! Mais dans son ignorance il tomba dans le piège, et fit bien rire le philosophe périgourdin.

Les exemples de ce genre étant à l'infini, nous pouvons avancer hardiment, qu'une des premières causes qui obscurcissent notre entendement, c'est l'idolâtrie traditionnelle des grandes autorités.

Cette idolâtrie est naturellement entretenue, protégée, défendue par l'habitude, sorte d'ankylose de l'esprit qui paralyse sa marche. On l'a appelée une seconde nature ; le mot est juste, mais c'est parfois plus que cela.

Stobé, célèbre compilateur grec, qui écrivait dans le v^e siècle de notre ère, raconte d'après Favorinus, une historiette sur l'habitude, qui montre jusqu'à quelle singulière limite elle peut aller.

Une femme de village qui s'était éprise de grande amitié, pour un petit veau né chez elle, le portait tous les jours, pour ne pas s'en séparer, aux champs où elle allait travailler.

Or, voici ce que le temps produisit insensiblement, entre ces deux êtres qui ne se quittaient pas.

La femme ne cessant pas de porter son veau et celui-ci ne cessant pas de grandir, il arriva que la bonne villageoise se trouva porter un beau jour, sans se douter du tour de force, un magnifique bœuf orné de deux cornes superbes !

Le fait paraît plaisant et surtout un peu fort, mais si nous pouvions nous voir, ce que nous sommes en réalité, quel est celui d'entre nous qui n'apparaîtrait pas avec son bœuf sur les épaules ?

Quand nous avons endossé une erreur et que l'habitude l'a faite nôtre, elle a beau grossir et se gonfler de conséquences monstrueuses, elle ne nous pèse pas plus que le jour ou nous l'avons choisie pour compagne.

Mais de tous les nuages qui obscurcissent notre entendement, le plus épais est sans contredit celui de l'ignorance.

O rayonnante vérité ! que d'éclairs il te faut encore pour dissiper ces ténèbres à travers lesquelles nous marchons à tâtons, avec la discorde pour compagne !

En dehors de la science positive qui marche, fière de ses conquêtes, parmi les cendres des bûchers qu'elle a éteints, que de choses obscures autour de nous ! cette science elle-même, à combien peu de gens profite-t-elle encore !

Fontenelle qui a dit quelques bons mots qui sont restés, parce qu'ayant beaucoup vécu, il a pu lui-même les répéter souvent, Fontenelle déclarait que de son temps, l'histoire n'était encore qu'une fable convenue. A-t-elle bien changé depuis, et pouvons-nous, en conscience, l'appeler autrement de nos jours ? Si elle avait enfin tiré au clair la vérité, posé ses conclusions d'une manière victorieuse, y aurait-il encore, parmi nous, des écrivains l'appelant à leur aide pour glorifier le passé, contester le progrès et nier l'avenir ?

Génie du mal ! les anciens Perses t'appelaient Ahriman ; les Égyptiens, Typhon ; les musulmans, Tchitane ; les païens, Erinnyes ; les chrétiens, Satan ; les peuples un jour mieux éclairés, t'appelleront l'ignorance ; et ils seront dans le vrai, car au fond tu n'es que ça.

Après l'ignorance, et sans avoir la prétention d'analyser toutes les causes obscurantes de notre entendement, ce qui nous mènerait trop loin, nous placerons encore l'intérêt et la vanité.

L'intérêt sous les mille formes qu'il peut prendre, est encore le principal mobile des hommes. Helvétius a fait un livre pour démontrer qu'il était leur seule morale. Son erreur a été de considérer comme définitive, une situation qui n'était que transitoire,

et que les développements ultérieurs de notre espèce devaient modifier sensiblement. Mais le point de vue des philosophes du XVIII^e siècle, ne pouvait être tourné vers ce large horizon qu'ouvre l'esprit moderne. Bref ce livre de *l'esprit*, digne en tout point du titre qu'il portait, ayant eu le malheur de contenir beaucoup de vérités, ne put éviter d'être brûlé en grève, par les mains du bourreau.

O bourreau ! que de grandes et saintes choses t'ont passé par les mains, sans que tu t'en doutes, depuis Dieu lui-même, jusqu'au dernier des martyrs de sa cause !

Mais revenons.

Quoiqu'il en soit d'Helvétius et de son livre, il est bien constaté que chez la plupart des hommes, quand il y a intérêt à trouver blanc ce qui est parfaitement noir, ils n'hésitent jamais à le faire. De là une source féconde de malentendus, de dissidences et de luttes pitoyables. La vanité y intervient comme un stimulant qui les rend plus tenaces et plus ardents. Que de gens, en effet, même parmi les plus considérés, repoussent la lumière uniquement parce qu'elle montrerait à nu les erreurs de leur vie.

Je causais un jour dans l'intimité, avec un homme doué de qualités éminentes, et qui a laissé une trace héroïque dans l'histoire de nos derniers temps.

Malgré la différence d'âge et de position qui existait entre nous, je profitais de l'amitié dont il voulait bien m'honorer, pour lui exposer quelques idées qui combattaient les siennes et paraissaient leur donner tort. « Eh, mon ami, me dit-il, dans un de ces élans de franchise habituels à sa loyale nature, comment voulez-vous qu'à mon âge j'aie déclaré publiquement, que jusqu'à ce moment je me suis fourvoyé ? Tenez donc un peu compte des faiblesses de notre nature ! »

La vanité de ce grand citoyen, lui faisait oublier que la plus belle gloire d'un homme, sa première vertu, consiste précisément à reconnaître son erreur et à la réparer autant qu'il est en lui.

Telles sont les principales causes obscurantes de notre entendement, à cet âge peu avancé de notre développement. Un analyste qui s'en occuperait avec soin, n'aurait pas de peine à en trouver d'autres ; mais toutes, en fin de compte, peuvent se résumer dans un mot : servitude de l'esprit.

Le remède à cette infirmité est plus facile à indiquer qu'à prendre,

Quel est-il ?

La libre pensée.

CHAPITRE II.

De la réforme de l'entendement humain. — Chaque âge amène la sienne. — La nôtre est produite par la foi dans l'avenir qui est toute moderne. — Ce qu'il faut pour la compléter.

Quand Dieu par un miracle, à coup sûr le plus grand, aurait fait disparaître les diverses causes obscurantes dont il vient d'être question, il resterait encore à placer notre esprit dans la voie qui lui convient et hors de laquelle il doit nécessairement se fourvoyer.

C'est ce qui, dans le langage d'école, s'appelle réformer l'entendement humain.

Chaque fois que l'homme, dans le cours des âges, a été éclairé par une lumière nouvelle, montrant à tous les yeux, un des grands aspects de la vérité, jusque-là resté dans l'ombre, une réforme partielle s'est faite dans son entendement.

Le Christ en faisant rayonner l'unité de Dieu, dans le chaos olympien, en brisant les fers de l'esclave, en proclamant la fraternité des hommes, et en étouffant la haine sous l'amour qui débordait de son cœur, a produit la première et la plus importante réforme qui ait illuminé le monde.

Christophe Colomb, à la fin du xv^e siècle, a produit la sienne, en confirmant par une expérience décisive, la forme sphéroïdale de la terre, et en ébranlant, au profit de la libre pensée, la croyance biblique en l'unité des races.

Galilée, au commencement du xvii^e siècle, en soutenant, au nom de la science, contre la tradition religieuse, son *hérésie détestable* du mouvement de la terre, devenue depuis une vérité éclatante, a complété, en ce qui touche notre planète, l'œuvre de son prédécesseur, qui reste ainsi son associé immortel dans la gloire et dans le martyre.

Vers les mêmes temps Bacon et Descartes, en démolissant, pièce à pièce, la vieille scolastique et le formidable organon d'Aristote; en inaugurant enfin, le règne de la raison et de l'expérience; Descartes surtout, en révélant la méthode et sa puissance, ont à leur tour produit, dans l'entendement humain, une de ces réformes dont les bienfaits sont éternels.

Mais ces immenses acquisitions de l'esprit humain eussent été comme des instruments inutiles, si un vaste champ d'exploitation ne s'était ouvert devant elles. Ce champ c'est l'avenir, horizon sans fin, qui recule, s'agrandit et resplendit davantage à mesure que nous avançons vers lui, cet avenir est à nous; il date d'hier; c'est notre contemporain et ce sera la gloire impérissable de notre temps de l'avoir découvert.

Sans nous arrêter à ces quelques voix généreuses que le bruit du passé a étouffées, et dont l'écho est à peine arrivé jusqu'à nous, Condorcet est le premier qui debout sur les hunes du vaisseau qui porte les destinées humaines, ait eu la gloire de crier : Terre ! à cet horizon merveilleux jusque-là à peine soupçonné.

Après lui Saint-Simon et Fourier, un gentilhomme et un plébéien, frères par la foi et par le génie, ont décrit, chacun à leur point de vue, les merveilles des pays entrevus par Condorcet, à travers la brume du lointain. Des apôtres dévoués, au moment même où l'on croyait leur race éteinte, se sont levés et ont répandu parmi les esprits, les paroles de leurs maîtres, et tous, dans notre temps, à bien peu d'exceptions près, qu'ils l'avouent ou qu'ils le nient, en portent au front une certaine empreinte.

Le monde officiel lui-même, ordinairement si ré-

servé dans le choix de ses termes, emploie souvent dans ses manifestations publiques, les expressions naguère bafouées dans la bouche des novateurs. Il se pose hardiment la tâche d'aider *au développement progressif des masses et à l'amélioration de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre*. Il fait dans ce but des efforts que ses ennemis, même systématiques, sont obligés de louer, et devant les dénégations des retardataires, il proclame hautement la doctrine du *progrès social, de la perfectibilité et de la solidarité humaines*.

Naguère encore peuples et territoires étaient la propriété d'un seul qui, sous le nom de souverain, avait le *droit* d'en disposer suivant sa fantaisie. Le testament de celui qui a personnifié l'ancienne monarchie, dans ses excès comme dans ses grandeurs, proclamait ces principes sacrilèges, avec un cynisme qu'un pouvoir corrompu par le *moi-absolu*, peut seul afficher. Le prince était alors le représentant de Dieu sur la terre, et renchérissant sur le vicaire du Christ, dont les décisions ne sont infailibles qu'à la condition d'être éclairées, son *bon plaisir* suffisait pour sanctionner la loi et la rendre sacrée aux yeux de la multitude.

Aujourd'hui une révolution radicale s'est faite, sur ce point, dans notre entendement.

C'est maintenant au tour des rois d'être possédés par leurs peuples, et les prétendus droits dont ils se prévalaient, se réduisent, en fin de compte, à des devoirs rigoureux accomplis sous leurs responsabilités personnelles. Bien que la grande voix de l'opinion publique ne puisse encore parler avec l'autorité et la franchise dont elle aurait besoin, tous les fronts couronnés s'inclinent à son souffle et reconnaissent en elle, le seul principe qui puisse sanctionner leurs actes et les justifier.

Des abus séculaires, tristes fruits de la conquête, ayant constitué parmi nous, une caste hautaine et tyrannique, dont les privilèges étaient héréditaires comme les vices, la naissance établissait entre les hommes des distances infranchissables. L'antiquité de la race était alors la mesure du mérite, et les plus hautes dignités, patrimoine de quelques-uns, étaient fermées à jamais, aux services comme aux talents qui se présentaient seuls. En ces temps-là, Bossuet, l'aigle de Meaux, ne pouvait obtenir l'archevêché de Paris, faute d'une origine assez illustre, exactement comme Candide se voyait refuser la main de Cunégonde, faute de justifier des soixante-et-onze quartiers de noblesse, exigés par l'inflexible baron de Thunder-ten-Tronckh.

Une réforme complète s'est encore faite sur ce point, dans notre entendement.

Depuis que la plume a remplacé le sceptre dans le gouvernement des esprits ; depuis qu'un lieutenant s'est fait empereur et a promené triomphante, dans l'Europe étonnée, l'épée de Charlemagne, en sacrant çà et là, avec des victoires, des prolétaires changés en rois ; depuis surtout, qu'on a vu sortir des entrailles du peuple, sous la rosée de l'instruction, des talents inattendus qui rappelaient la puissance d'Antée, cette chimère de la naissance a disparu comme un fantôme devant les premières lueurs de l'aube.

Quel est maintenant l'homme doué de quelque sens, qui peut se glorifier de l'ancienneté de sa race ? A cette heure où les fouilles pratiquées dans le passé, permettent de l'apprécier dans toute sa barbarie, comment oser avouer que, par sa famille, on y a joué un rôle important ? Avoir eu des ancêtres, cela ne signifie-t-il pas de nos jours, à quelques exceptions près, qu'on descend plus ou moins d'un supplicié ou d'une courtisane¹ ? Pour n'en citer

¹ Le passé n'étant qu'un tissu d'horreurs et de crimes, il est certain que les ancêtres du peuple ne valent pas mieux que ceux de la noblesse. Il ne peut être ici question, on le conçoit, d'établir des distinctions qui n'ont aucune raison d'être. Leurs fautes à tous ont été celles des temps.

que quelques-uns, les Biron, les Montmorency, les de Thou, les Rohan, n'ont-ils pas chacun à leur tour, monté les degrés de l'échafaud, et si les Condé n'en ont pas fait autant, tout le monde ne sait-il pas qu'ils le doivent à la clémence du souverain, qui voulut bien pardonner au plus *grand* d'entre eux, sa trahison envers son prince et son pays?

Quant à la parenté de la plupart des *aïeux* avec la courtisane, hélas, Brantôme, Tallemant des Réaux, de l'Étoile, le duc de Saint-Simon et bien d'autres, se sont depuis longtemps chargés de l'établir, avec une authenticité trop rigoureuse, pour qu'il soit encore permis de la mettre en doute. Après avoir lu les curieux mémoires de la princesse Palatine, qui reproche aux dames de qualité de son temps, d'*empoivrer* tous les jeunes gens de la cour; après avoir assisté aux orgies de la régence et de Louis XV, comment oser se vanter, d'avoir eu des parents qui ont joué un rôle dans ces tristes défaillances?

Il faut que la vanité aveugle étrangement un homme, pour qu'il en vienne à se glorifier des fautes de ses pères, parce qu'elles sont anciennes et qu'elles ont le déplorable honneur de figurer dans l'histoire! Heureux celui qui peut mettre le nuage des temps entre lui et sa race, et qui ne sent peser

sur son nom, que la responsabilité de ses actes ; honneur à celui qui se proclame avant tout, le fils de ses œuvres et qui ne veut plus reconnaître d'autre généalogie.

C'est ainsi que ce vieux préjugé de la naissance, le plus inique de tous, apparaît de nos jours, aux esprits éclairés, c'est-à-dire à ceux auxquels l'avenir appartient.

O Louis XIV ! avec ton droit divin, tes scandales orientaux, tes massacres religieux, tes gaspillages financiers et ta ruine publique, *grand Roi*, où es-tu ? Qu'est devenu ton soleil, pâle étoile grossie par l'ignorance, devant cette lumière qui nous inonde ? Combien les temps sont changés, grâce aux efforts héroïques de nos pères ! Quelle prodigieuse et radicale réforme dans l'entendement humain !

Mais pour que cette réforme soit complète et porte tous ses fruits, il est nécessaire de dissiper deux doutes qui semblent en voiler l'éclat, et qui fournissent encore à certains esprits, des armes pour la combattre.

Le premier, porte sur une prétendue dégénérescence physique et intellectuelle de l'homme : le second, sur la courte durée de ses destinées, après une période de vie qu'on trouve déjà longue, parce qu'elle compte six mille ans.

Ces deux grandes erreurs planent sur nos têtes, comme deux nuages épais qui interceptent les lueurs de l'avenir, et nous empêchent d'en découvrir toutes les splendeurs, il importe donc de les dissiper au plus vite, pour assurer notre marche et fixer notre but.

Mais qui prononcera ce nouveau *fiat lux* ?

Qui ?

La science !

CHAPITRE III.

La prétendue dégénérescence physique de l'homme. — Les titans, les géants et nos ancêtres antédiluviens. — Singulier emploi des os de mastodontes. — Parallèle entre le soldat romain et le nôtre.

Tous les peuples à leur origine, amoureux de l'impossible et du merveilleux, ont imaginé des contes à la Perrault, sur des hommes doués d'une taille prodigieuse et jouant, par suite de leur humeur querelleuse, un rôle fort désagréable à leurs voisins.

Les Titans sont connus de tout le monde. On sait que ces fils de la terre, ne trouvant plus chez leur mère, des ennemis dignes de leur valeur, osèrent s'attaquer aux dieux eux-mêmes. Mais leur audace leur coûta cher. Le grand Jupiter, alors à peine âgé d'un an, et qui venait tout juste d'inventer la foudre

pour ses petits amusements, leur en asséna un coup d'une telle violence, qu'ils en furent tous précipités dans le Ténare.

A quelque temps de là, les Géants, cousins germains des premiers, ayant voulu venger la défaite de leurs proches, subirent le même traitement de la part de Jupiter, qui, cette fois, pour plus de sûreté, se fit aider par Hercule, autre géant, très-précieux pour les coups de main, comme chacun sait.

La Bible mentionne aussi un peuple de géants qui habitait la terre promise, et qui reconnaissait pour chef, un certain Og, roi de Basan. Il va de soi que les dits géants furent battus et chassés du pays, sans la moindre difficulté, par le peuple de Dieu, toujours invincible, quand il n'était pas battu.

Cet Og, suivant le livre sacré, avait une hauteur de neuf coudées. Or comme la coudée hébraïque valait environ 0,45 c., cela lui constituait une taille de 4 m. 05 c., à coup sûr fort respectable. Je déclare que si ce n'était pas Moïse qui me dit ces choses-là, je n'en croirais pas un mot; mais venant de lui c'est une autre affaire.

Après cet illustre Og, arrive Goliath qui n'a que six coudées, c'est-à-dire 2 m. 70 c., soit 1 m. 35 c. de moins que le premier. C'est pitoyable. Les géants baissent évidemment, mais rassurez-vous,

les modernes vont les relever et de belle manière.

Sous l'influence de la tradition religieuse, qui, après le péché d'Adam, place l'homme dans une condition d'infériorité et de décadence, on sentait le besoin de trouver quelque preuve matérielle de ce point capital. On fouilla, dans ce but, tous les coins de la terre où des ossements humains avaient pu être enfouis ; et Dieu sait s'il y en a.

Malheureusement la comparaison des vieux ossements avec les nouveaux, démontra, au grand désenchantement de plusieurs, que notre charpente n'avait déchu en aucune manière.

Les ossements humains faisant défaut, on songea aux ossements des éléphants et des mastodontes leurs ancêtres fossiles.

Ce fut un trait de génie, dont l'honneur revient tout entier au docteur Félix Pater, de Bâle : l'histoire impartiale aurait tort de l'oublier.

Un arbre déraciné dans le canton de Lucerne, ayant mis à nu le squelette incomplet d'un mastodonte, le docteur Félix Pater, après l'avoir examiné très-attentivement, vers 1584, déclara à son de trompe que c'étaient là les restes d'un ancien géant, qui pouvait bien avoir eu dix-neuf pieds de haut. Et, pour en donner la preuve irrécusable, il reconstruisit lui-même, pièce à pièce, le squelette

entier du prétendu géant : on trouve encore à Lucerne, un grand dessin qui le représente en entier.

L'aventure ayant fait beaucoup de bruit, tourna naturellement les esprits vers ce genre de recherches, et, un certain docteur de Lyon (encore un docteur!), nommé Mazurier, eut bientôt dépassé son confrère de Bâle.

Ayant trouvé dans une fouille, des dents et autres débris de mastodonte, il s'empessa de publier que ces ossements avaient été découverts par lui, dans un tombeau en briques, long de trente pieds et large de quinze. Sur les ruines de ce tombeau, il assurait avoir déchiffré, non sans peine, ces deux mots, à demi effacés : Teutobochus Rex ! or ce Teutobochus figurant dans l'histoire, comme roi de ces Teutons que Marius tailla en pièces, aux environs d'Aix, cette trouvaille excita bientôt une curiosité universelle. Mazurier, en homme habile qu'il était, comprenant qu'il y avait là une mine aurifère à exploiter, se mit aussitôt à reconstruire son géant avec les débris du mastodonte. Il lui donna 25 pieds et demi de long sur 10 de large. C'était un peu fort, surtout en largeur, mais quand on fait du merveilleux on n'en saurait trop faire.

Son Teutobochus achevé, Mazurier se mit à parcourir la France et à le montrer en public pour de

l'argent, comme une curiosité forainé. Le succès de cette exhibition fut immense. Le roi Louis XIII voulut qu'elle lui fût présentée et toute la cour après lui, vint admirer les restes prodigieux du vieux roi des Teutons. Bref l'ingénieux charlatan parvint à réaliser ainsi une fortune considérable, prélevée sur ce fond encore inépuisable, de l'ignorance publique, pour employer un mot poli.

Mais le plus curieux de cette histoire, c'est qu'elle souleva parmi les savants, une discussion très-vive sur la taille que devait avoir Adam, notre père commun. Il y en eut un qui eut la hardiesse de l'élever jusqu'aux nues : ce n'était pourtant pas un aigle, tant s'en faut. Mais tous, quoique variant sur la dimension exacte de cette taille, furent néanmoins d'accord sur ce point important, qu'elle devait être au moins supérieure à celle du prétendu Teutobochus.

Ils convinrent aussi que les divers héros de la guerre de Troie, Achille, Agamemnon, Ulysse et autres, ne pouvaient avoir une taille au-dessous de 20 pieds de haut, et un os plat d'éléphant, de la largeur d'une assiette, trouvé près du tombeau d'Ajax, fut reconnu par eux, pour la propre rotule de ce guerrier.

En fin de compte, il fut admis à l'unanimité, que nous n'étions à l'égard de tous ces géants, et parti-

culièrement à l'égard de l'aïeul de notre espèce, que des nains dégénérés.

Cette erreur colossale qui existait déjà, au moins en germe, dans les esprits, fut heureuse de se voir confirmée par des faits acceptés par les savants, et grâce aux mastodontes, qui dans leurs lits de roches, ne rêvaient sans doute pas à cet excès d'honneur, notre pauvre humanité fut convaincue que sa taille diminuait chaque jour, et que les temps étaient proches ou elle se réduirait absolument à rien.

Il n'est pas impossible que certains logiciens plus forts que les autres, n'en aient conclu que c'était ainsi que nous nous effacerions un jour de la terre, et que nous péririons, sans doute, par une sorte de réduction à zéro.

Néanmoins les lumières se répandant avec les siècles, il fut reconnu qu'il y avait eu exagération dans l'appréciation des faits, et les géants perdirent beaucoup de leur crédit. La scolastique, je dois le dire à sa louange, prêta elle-même la main à ce retour vers des idées plus saines. Malheureusement nous ne pûmes éviter de subir une fois de plus le joug des vieux Romains, et c'est surtout par là, qu'on sentit l'empreinte de son doigt dans cette affaire.

Les Romains étant un peuple supérieur à nous, au physique comme au moral, il était clair comme

cristal de roche, que depuis eux, nous devons dégénérer. Seulement on voulut bien admettre que cette opération se faisait beaucoup plus lentement, et qu'il était téméraire de supposer qu'on pût sauter, en deux mille ans, d'un Teutobochus de 25 pieds, à un contemporain flottant de 5 à 6.

Malgré cette concession importante qui nous délivre enfin des Titans, des Géants et de leur descendance plus ou moins directe, l'esprit moderne, fort exigeant de sa nature, ne se déclare pas satisfait. Après avoir détrôné Og et son peuple, il veut encore détrôner les Romains et démontrer que loin d'avoir dégénéré, depuis eux, notre espèce, suivant l'expression consacrée, n'a fait que croître et embellir.

D'après dom Bernard de Montfaucon, auteur de l'antiquité expliquée, qui a compulsé tous les vieux auteurs, avec la patience d'un bénédictin qu'il était, les levées de troupes, chez les Romains, se faisaient par les soins des consuls. Les limites de l'âge pour les soldats, étaient de 17 à 46 ans, et le minimum de la taille exigée, pour ceux qui faisaient partie des premières cohortes, c'est-à-dire pour les *grenadiers* des légions, était de cinq pieds dix pouces, soit 1 m. 72 c. Nos artilleurs ayant 1 m. 70 c., nos cuirassiers 1 m. 73 c. et nos carabiniers 1 m. 76 c., au minimum, il faut remarquer, tout d'abord, que cette

prétendue haute taille des *grenadiers* romains, n'a rien qui puisse nous inquiéter. Nous voici bien loin, en effet, de Teutobochus et des Géants ses confrères, et nous trouvons enfin des gens à côté desquels, nous pouvons poser les talons, sous la toise du capitaine de recrutement.

En France, en choisissant nos soldats dans les limites d'âge fixées par les Romains, c'est-à-dire entre 17 et 46 ans, ce qui représente dans nos 36 millions d'habitants, une population virile de 7 millions six cent mille âmes, nous trouverions sept cent mille hommes, ayant une taille minimum de 1 m. 72 c., c'est-à-dire pouvant figurer dans les premières cohortes des légions.

C'est un calcul que chacun peut vérifier, en comparant les comptes-rendus de nos derniers recrutements, avec la statistique des âges fournie par le bureau des longitudes lui-même, année 1853.

Avec une population double, c'est-à-dire à peu près égale à celle de l'empire des Césars, la France pourrait fournir un contingent de 1,400,000 soldats de la taille des *grenadiers romains*, c'est-à-dire un effectif presque quintuple de leur armée permanente, qui atteignait à peine 300,000 hommes.

Supposons, ce qui sans doute est exagéré, que la moitié de l'armée romaine fût composée de *grena-*

diers, elle en aurait donc compté 150,000; notre France actuelle, ramenée à l'empire des Césars, en donnerait conséquemment plus de neuf fois autant.

Voici un premier résultat qui prouve assez clairement que loin d'avoir diminué, depuis les Romains, la taille de notre espèce s'est plutôt améliorée d'une manière appréciable. Quant à fixer en millimètres, le chiffre exact de cette amélioration, l'esprit moderne ne le demande pas, attendu qu'il n'est pas dans ses habitudes d'exiger l'impossible. Quelque faible qu'on veuille l'admettre, l'amélioration existe, il la constate; c'est tout ce qu'il lui faut ¹.

Ce que nous venons de faire pour la taille, sera tout aussi facile pour ce qui touche à la force physique. Il suffit pour cela de jeter un coup d'œil attentif sur les bas-reliefs de la colonne Trajane, encore debout et en assez bon état de conservation.

On y trouve le soldat romain dans toutes les con-

¹ Je n'ignore pas qu'on trouve dans Tacite, César et autres anciens, la preuve que les Romains se considéraient comme d'une taille inférieure à celle des Gaulois et des Germains. Mais l'opinion vulgaire, ne leur attribue pas moins une supériorité sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, par suite de l'admiration que l'étude classique de leurs œuvres, nous inocule irrésistiblement. Il était donc utile de faire ressortir l'erreur qui règne à ce sujet, et de constater, que la moyenne physique qui résulte du mélange des races, dont nous sommes issus, leur est sensiblement supérieure.

ditions imaginables. En marche, dans les travaux, au combat, où l'on remarque, entre autres choses, qu'il jouait de la savate avec beaucoup de distinction, et qu'il lui arrivait fréquemment d'assommer son ennemi renversé, à coups de pied, à coups de poing, voire même à coup de pierre.

J'en demande bien pardon aux admirateurs de ce peuple et de ces temps *héroïques*, mais je ne puis leur cacher que ces massacres de crocheteurs avinés, m'ont soulevé le cœur et produit de violentes nausées.

C'est une faiblesse, j'en conviens. Le philosophe ne doit pas plus s'émouvoir des ordures de l'histoire, que le médecin de celles du malade. L'un et l'autre doivent chercher avec calme, dans ces produits immondes, la perle que la science peut y avoir cachée.

Le soldat romain marchait tête nue, le casque pendu à l'épaule droite. Il ne se coiffait qu'au moment du combat. Ses vivres et ses menus effets étaient empaquetés d'une manière régulière et pendaient à l'extrémité de son javelot, comme la gourde du pèlerin au bout de son bâton de voyage. Il portait en outre un bouclier, assez semblable à une grande tuile, d'environ 80 centimètres de long sur 50 de large, et un sabre-poignard au flanc droit. Les

données manquent pour apprécier exactement, ce que cet équipement pouvait peser. Mais en tenant compte du mode de transport des vivres, de la composition du bouclier, qui était en bois léger recouvert de quelques minces lames de fer représentant notre tôle, on est forcé de convenir que cette charge devait être facile à porter. Si j'avais à l'estimer comme expert, je ne la ferais certainement pas monter au-delà de 15 kilogrammes; mettons-en 20 si vous le voulez ¹.

Or, savez-vous maintenant ce que porte notre soldat *dégénéré*, avec son sac garni d'effets, ses armes, ses munitions, sa tente-abri, sa couverture, ses ustensiles de cuisine, ses dix jours de vivres et ses petits approvisionnements personnels? Il porte plus de 30 kilogrammes ²! Et avec ce fardeau sur les épaules, il lui arrive quelquefois de faire des étapes de quinze lieues, sous le soleil brûlant d'Afrique, aux rayons duquel il peut, à la rigueur, faire cuire un œuf quand il le trouve.

Soldats de Marius et de César! j'ai dans la vigueur de vos muscles la plus grande confiance, néanmoins je ne serais pas fâché d'essayer sur vos épaules l'effet d'une pareille carapace. J'ignore si vous la trou-

¹ Voir la note 2, à la fin du volume.

² Voir la note 3.

veriez légère, mais ce dont je suis certain, c'est qu'en voyant de quelle façon nos soldats la portent, vous vous garderiez bien de faire chorus avec ces adorateurs du passé qui prétendent que, depuis vous, notre race dégénère.

CHAPITRE IV.

Suite de la prétendue dégénérescence physique de l'homme. —
Parallèle entre la beauté ancienne et la moderne. — Progrès
immense accompli depuis les types fossiles de notre espèce.
— Le vrai sens de l'idéal.

Tous les détails de la vie du soldat romain, reproduits par les bas-reliefs de la colonne Trajane, concourent à détruire l'erreur pivotale qui pèse encore sur nous. Mais ceux qui ont trait aux travaux des camps et aux constructions diverses que la guerre nécessite, ont un caractère encore plus décisif, si c'est possible.

L'examen de cet atelier d'activité, où la vigueur physique se développe dans toute sa puissance, ne révèle aucun effort supérieur à ceux dont notre génération est capable, dans des circonstances analogues. Les outils dont les ouvriers se servent, sont

généralement plus petits que les nôtres ; quelques-uns mêmes qui pourraient être employés par une seule main vigoureuse, le sont fréquemment par les deux ; les fardeaux transportés paraissent généralement moins lourds que ceux dont nos travailleurs se chargent journellement ; en un mot, aucun indice ne peut signaler un avantage musculaire que le temps aurait affaibli. Bien au contraire, un observateur impartial trouvera plutôt dans ces renseignements de pierre qui ont défié le temps, un témoignage nouveau d'une certaine amélioration physique de notre espèce, ou tout au moins la preuve manifeste qu'elle n'a pas dégénéré, après deux mille ans de vicissitudes diverses. Mais je crois fermement qu'un esprit dégagé de tout préjugé scolastique, libre par conséquent de toute idée préconçue, y découvrira plutôt le premier de ces indices que le second.

En ce qui touche à la beauté du visage, à la grâce de la physionomie, à cet ensemble qui constitue l'esthétique du corps, l'amélioration est encore plus sensible et peut être plus facilement constatée.

Il suffit pour cela de jeter un regard sur les types que les médailles et les statues antiques nous ont transmis intacts à travers les siècles.

L'iconographie de Visconti et le musée du comte de Claral sont, entre plusieurs autres, deux sources

où il est facile de puiser les éléments variés de cette étude intéressante.

Ce qui frappe tout d'abord dans cet ensemble de figures, c'est la rudesse des traits, l'animalité de l'expression, la cruauté du regard. On sent, avec un frisson involontaire, qu'on a affaire là à des gens qui vous couperaient sans pitié en morceaux, pour vous donner à manger à leurs murènes, ainsi que le faisait Pollion, riche gourmet de Rome et familier d'Auguste.

Le premier Brutus (Lucius Junius), celui qui fit trancher la tête à ses deux fils et assista de sang-froid à leur supplice, ressemble à une bête de proie. Son profil sinistre emprunte à l'aigle et au hibou, ce que ces deux carnassiers de l'air ont de plus farouche. On ne peut douter, en le voyant, qu'il n'ait mérité le honteux honneur que l'histoire lui confère ; s'il a tué ses deux fils, il eût certainement égorgé sa mère pour le même motif.

Le second Brutus (Marius) qui poignarda César, son père adoptif, précisément à l'heure où celui-ci comptait le plus sur sa reconnaissance et son amour, rappelle dans ses traits, un niais fanatique ; il n'a pas même cette beauté sinistre que l'artiste découvre souvent, dans cette énergie outrée qui pousse au crime.

Cicéron, le brillant orateur, l'écrivain spirituel et profond, qui a laissé un si grand souvenir de son passage dans ce monde, a une figure écrasée et commune qui devait le rendre beaucoup moins agréable à voir qu'à écouter.

Jules César, le grand, l'incomparable vainqueur, le héros des massacres, qui a fait son entrée dans le royaume des ombres avec un cortège de deux millions d'âmes, qu'il y avait expédiées de son vivant, est tout aussi laid que son prédécesseur, mais dans un autre genre. Sa figure maigre et osseuse, montée sur un long cou, orné mal à propos d'une pommette saillante, le fait plutôt ressembler à un grand Gilles forain qu'à un grand guerrier.

Galba, Vespasien, Nerva, Caracalla, Alexandre Sévère, Balbin, ne sont pas seulement laids mais hideux. C'est à peine si dans tout ce musée des anciens types de notre espèce, l'œil peut rencontrer çà et là, quelques figures à saluer d'un regard sympathique. Celles de Scipion l'Africain, de Pompée, de Commode, d'Héliogabale, d'Antinoüs, le mignon d'Adrien, sont de ce petit nombre. Sans être belles, dans le sens moderne du mot, ces figures sont néanmoins régulières et d'un aspect agréable.

Les femmes ne sont guère mieux traitées que les hommes, et donnent lieu aux mêmes remarques.

Livie, fille d'Auguste, a le profil pointu d'une fouine; Agrippine fait peur à voir, et Messaline, comme pour dérouter Cabanis et Lavater, ressemble à une grosse servante, plus amoureuse de bonne soupe que d'autre chose.

Les Grecs, il faut le dire, sont généralement moins mal que les Romains. Les figures de Thémistocle et de Miltiade, entre autres, peuvent être comparées aux plus beaux types modernes. Mais Alcibiade, cet aïeul lointain de nos Richelieu et de nos Lauzun, dont les exploits galants remplissent, à eux seuls, la chronique d'Athènes, a, comme Messaline, fort peu le physique de son emploi. A voir ses traits solennels et son front réfléchi, on le prendrait plutôt pour un jurisconsulte accroché à un texte de loi, que pour cet audacieux plaisant, qui se faisait exiler à Sparte, uniquement pour *coiffer* ce pauvre roi Agis, et se vanter après d'avoir été l'amant d'une reine.

Quoi qu'il en soit du petit avantage qui peut être accordé sur ce point, aux Grecs sur les Romains, quiconque se donnera la peine de comparer ces vieux types avec ceux de notre temps, reconnaîtra sans peine que le progrès s'est fait dans cette voie comme dans toutes les autres. Seulement il sera bon de ne pas oublier, dans cette comparaison, qu'il s'agit ici des classes privilégiées, toujours plus belles que les

autres, et que par suite, les types modernes à opposer aux anciens, devront être choisis dans les salons et non pas dans les bouges. Car la pauvreté, hélas, dans tous les temps et sous tous ses aspects, n'est jamais belle, et elle est précisément ainsi, pour nous faire honte et nous forcer à nous en affranchir un jour.

Je ne veux donc pas dire, tant s'en faut, que la laideur ait entièrement disparu de nos fronts et que l'empreinte divine se retrouve enfin, sous tous les masques qui voilent une âme; loin de moi une affirmation qui pourrait si facilement être contestée par tout le monde. Ma prétention se borne seulement à constater que dans une période de deux mille ans, si peu de chose pour une humanité qui a tant à vivre, la physionomie générale de l'espèce s'est améliorée d'une manière déjà sensible.

Je crois en outre, que les plus belles figures antiques, sont inférieures à celles que nous pouvons journellement admirer dans nos réunions publiques, dans nos fêtes et jusque dans le courant des rues. Si je ne craignais de blesser certaines modesties et aussi d'exciter certaines jalousies, cent exemples connus de tous, dans le monde contemporain, confirmeraient l'évidence du fait.

Les adorateurs du passé ont constamment la bou-

che pleine de leur fameuse Vénus de Médicis, qui leur paraît l'idéal de la beauté féminine, et ils ne prennent pas garde que cette même Vénus, se promène tous les dimanches sur les boulevards d'Arles, tirée à plus de cinquante exemplaires, et qu'il est peu de nos villes, particulièrement parmi celles du midi, qui n'en possèdent quelques-unes.

Quoi qu'ils en pensent, ce progrès existe et s'est accompli, comme beaucoup d'autres, à l'insu de ceux qui en ont profité. Il est d'ailleurs facile de se rendre compte, des causes physiologiques qui ont dû le produire.

La femme, après avoir engendré l'Homme-Dieu, après avoir conquis, par cette génération mystique la royauté du ciel, ne pouvait qu'embellir, sous l'influence chrétienne, le type qu'il lui appartient de perpétuer à travers les âges. Souvent à genoux devant la vierge sainte et son cortège d'anges, son sein glorifié devait naturellement prendre l'empreinte de ces beautés célestes qui peuplaient son esprit à l'heure de la prière. C'est ainsi que payant par un bienfait digne d'elle la réhabilitation que la foi nouvelle lui apportait, elle tendit à effacer de nos fronts le sceau de l'animalité, commun aux races qui commencent, et à nous approcher de siècle en siècle, de ce type supérieur entrevu à travers ses aspirations mystiques.

Quelques-uns feront ici la remarque qu'elle est loin d'avoir achevé son œuvre. Je serai volontiers de leur avis; je leur accorderai même, pour peu qu'ils y tiennent, que nous sommes généralement encore assez laids. Mais ils m'accorderont certainement à leur tour, s'ils veulent bien y regarder de près, que nous sommes alors sensiblement moins laids que les peuples qui nous ont précédés. C'est tout ce que je leur demande; car l'important de l'affaire gît dans un progrès constaté, et non pas dans un perfectionnement obtenu.

Mais ce n'est pas tout, et nous pouvons maintenant montrer d'une manière plus évidente, la vérité que nos préjugés et notre ignorance tiennent encore sous le boisseau.

Dans tout ce que nous venons de dire, nous n'avons comparé notre type actuel, qu'à celui des peuples qui nous ont précédé de quelques milliers d'années seulement. Mais si, remontant plus loin dans les âges, nous perçons les couches terrestres où dorment les débris des premières races qui ont habité notre globe, l'avantage en notre faveur deviendra à ce point sensible, que toute dénégation à ce sujet, s'évanouira d'elle-même.

Sous cette influence théologique, qui avait arrêté Copernic, Tycho-brahé, qui persécuta Galilée, et

qui, dans ces derniers temps, obscurcit un instant, le génie de Cuvier lui-même, la science hésitait à sonder les mystères des époques antédiluviennes. Le récit biblique admis au pied de la lettre et dans son sens le plus étroit, paraissait avoir dit le dernier mot de notre origine et des siècles qui nous en séparent. Mais la vérité impitoyable dans ses accroissements, a fini par rompre la casaque de fer dans laquelle on voulait l'emprisonner pour toujours, et à montrer à nu des formes jusqu'alors cachées.

L'homme qui vivait avant le déluge, en compagnie des mastodontes, de l'ours des cavernes et autres grands mammifères aujourd'hui disparus, l'homme fossile, en un mot, si longtemps nié est enfin retrouvé et son existence mise hors de doute. Les travaux récents des géologues, particulièrement ceux de Boucher de Perthes, de Filippi et de Lyell, nous permettent d'apprécier maintenant les caractères physiques de ce vénérable aïeul du genre humain. Or, malgré les contes imaginés par les poètes, sur sa beauté originelle, malgré le respect qui lui est dû comme à l'antique chef de notre race, la science est obligée de constater qu'il était d'une laideur prodigieuse.

Son angle facial ne dépassait guère 70° ; ses mâchoires, d'un volume considérable, étaient armées

de dents longues et saillantes ; le front était fuyant, les temporaux aplatis, le nez écrasé, les narines larges ; en un mot, ce père vénérable devait ressembler beaucoup mieux à un orang-outang, qu'à ses fils lointains d'aujourd'hui. C'est au point que, si l'on n'avait trouvé près de lui les haches de silex qu'il avait fabriquées et, dans quelques cas, les animaux qui portaient encore les traces des blessures produites par ces armes informes, on aurait pu douter du rôle important qu'il jouait dans notre filiation terrestre. Non-seulement il savait fabriquer des haches en silex, mais encore des massues et des pointes de javelots de même matière. Sa galanterie antédiluvienne allait même jusqu'à confectionner des bracelets et des colliers avec de petites pierres arrondies¹, qui ornaient, dans ces temps reculés, les bras et le cou du sexe enchanteur, devenu beaucoup plus exigeant depuis, ainsi que chacun peut s'en convaincre.

Je ne sais ce qu'en penseront les élégantes de nos jours, dont les épaules étincellent de diamants ; quant à moi, je l'avoue, je ne puis me défendre d'une

¹ Voir les beaux travaux de M. Boucher de Perthes, sur les antiquités celtiques et antédiluviennes. Ce savant a dans sa collection, quelques échantillons de ces premiers bijoux de nos vénérables mères.

émotion profonde, en songeant à ce premier effort tenté par l'homme, à peine dégagé de la brute, pour plaire à sa compagne, pauvre et nue comme lui, au sein d'une nature inhospitalière, sur laquelle sa race doit régner un jour. O nos lointains aïeux, si vous aimiez déjà, sous vos faces rudimentaires, comment pourrions-nous douter de votre paternité, à ce signe divin de notre espèce?

Il est donc manifeste que ces informes humains sont nos pères, puisqu'ils nous ont laissé des traces de leur intelligence et de leur amour, attributs essentiels qui nous séparent de la bête. Nous pouvons donc en les examinant attentivement, débarrassés des diluvions qui les couvrent, mesurer, comme avec un compas, le progrès physique accompli par notre espèce depuis son apparition sur la terre. Or, ce progrès, qui, tout à l'heure, pouvait être contesté par l'esprit de système et les préjugés d'éducation, acquiert ici une telle évidence, qu'il n'y a plus qu'à le reconnaître et le proclamer.

Quelques milliers d'années pouvaient laisser des doutes ; quelques centaines de siècles les dissipent irrévocablement. Chaque chose demande sa mesure. Les espaces inter-sidéraux ne peuvent s'évaluer avec le mètre qui suffit à nos besoins terrestres. Il leur faut des rayons d'orbite qui comptent des mil-

lions de lieues. Nous ne savons pas encore où marche le soleil, que nous observons depuis trois mille ans et qui court, à travers l'infini, avec une vitesse au moins égale à cent fois celle d'un boulet de canon. La mesure que comporte une pareille route n'est pas encore atteinte ! Combien nous sommes jeunes et récents en toutes choses ! Nous ignorons encore notre place et notre voie dans l'immensité de l'univers, et nous osons nier des progrès qui, faute de temps, n'ont pu encore être suffisamment constatés. Enfants que nous sommes, ayons donc un peu de patience, et les siècles, en nous approchant du but, nous révéleront des splendeurs qui échappent, dans l'éloignement, à nos yeux à peine entr'ouverts.

Mais, dès aujourd'hui, proclamons hautement, puisque la science nous le permet déjà, le fait capital et consolateur du progrès lent mais sûr, de notre type physique, vers cet idéal entrevu, par les grands artistes, à travers les aspirations que le ciel leur envoie pour nous révéler ses secrets. L'idéal n'est pas un produit trompeur de l'imagination, un songe fugitif destiné à donner, de temps à autre, le change à nos misères, c'est un but assigné par Dieu à nos perfectionnements, but infini, parce que l'infini seul, dans tous les sens, peut satisfaire notre esprit et lui offrir une carrière digne de lui.

CHAPITRE V.

La prétendue décadence intellectuelle de l'homme. — En quoi consiste le progrès de l'esprit. — Constatation de celui qui a été accompli. — Parallèle entre l'esprit ancien et le moderne.

Devant la suppression des distances par la vapeur, la conquête de la foudre, devenue notre messagère, et les mille merveilles de l'industrie moderne, les adorateurs du passé, se sentent hésiter en soutenant la thèse surannée de notre décadence intellectuelle. Éblouis par les lumières sans nombre qui brillent autour d'eux, ils sont bien obligés de convenir que l'heure des ténèbres n'est pas encore sonnée, pour notre entendement, et que, par suite, il y a lieu de la renvoyer à une autre époque.

Cette petite concession faite à l'évidence, ils se rabattent, en désespoir de cause, sur la chimère

d'une prétendue permanence de nos facultés. D'après ce système, arrivé au point culminant d'une grande courbe, plongeant au zéro par ses deux extrémités, notre esprit planerait un temps déterminé dans ces hautes régions, et puis sombrerait dans le néant sans fond, pour ne plus se relever.

Les plus hardis d'entre les penseurs, ne vont guère au-delà de cette concession timide, arrachée à leurs contradicteurs, par la logique irrésistible des faits. Ils accordent que l'homme n'est pas plus intelligent qu'autrefois, mais ils admettent que son esprit servi par des acquisitions nombreuses, dans le domaine de la vérité, est devenu capable de plus grands efforts.

Autant vaudrait dire que, bien que nos yeux soient toujours les mêmes, nous voyons néanmoins beaucoup plus loin, quand nous les armons du télescope de lord Rosse, qui nous permettrait de voir brouter un troupeau de chèvres dans les montagnes de la lune, si ce pauvre astre mort pouvait encore en nourrir.

La question réduite à ces termes secondaires, ne peut évidemment, soulever aucune objection sérieuse.

Il est clair, pour tout le monde, qu'un esprit ordinaire de notre époque, est de beaucoup supérieur

à un génie transcendant des temps anciens, par le seul fait des connaissances accumulées dont il profite, comme de l'air qu'il respire. Un élève de l'école polytechnique, de nos jours, pourrait évidemment, donner des leçons de calcul à Pythagore, de géométrie à Euclide, de mécanique à Archimède, d'astronomie à Hipparque : rien ne lui serait facile comme d'émerveiller ces grands hommes, à l'aide de quelques simples manipulations de chimie et de physique qui leur étaient inconnues. Cela ne prouverait nullement, j'en conviens, que ce jeune contemporain, eût pu être autrefois un Pythagore, un Euclide, un Archimède, un Hipparque, mais cela montrerait incontestablement, que son esprit est capable, dans l'application, de surmonter de plus grandes difficultés que le leur ; ce qui est bien déjà quelque chose.

Quoiqu'il en soit, ce n'est point ainsi que la question doit être posée. Pour l'élever à la hauteur qui lui convient, il faut sortir de ces comparaisons stériles qui ne peuvent prouver qu'une chose : le progrès de la science, dont les plus réfractaires portent le témoignage.

Ce qu'il s'agit de démontrer évidemment, c'est que l'esprit humain, depuis ces premières manifestations, a subi, lui aussi, sa loi propre de per-

fectionnement, et a progressé en même temps que tout le reste.

Mais d'abord, comment définir le perfectionnement de l'esprit humain, s'en rendre compte et le soumettre à une évaluation rigoureuse ?

Rien n'est plus simple.

Il suffit pour cela, de définir son idéal, c'est-à-dire le but infini qu'il doit poursuivre sur le chemin de l'éternité, le seul chemin qui lui convienne. Cet idéal ne peut être, en aucune manière, cette facilité d'absorption et d'évolution, dont Pic de la Mirandole, Pascal et autres *phénomènes* ont donné des exemples prodigieux. La perfectibilité de l'esprit, ne peut avoir pour objet final, de nous faire exécuter, avec la mémoire, de ces tours d'acrobates qui n'auraient même plus le mérite d'exciter la curiosité, le jour où tout le monde en pourrait faire autant. Quand, sans le secours de la plume, nous parviendrions, dans l'avenir, à faire les calculs les plus compliqués, élever les nombres à leur dixième puissance et extraire les racines du degré correspondant, avec la promptitude du coup d'œil, nous ne serions guère plus avancés pour ça. L'esprit humain, malgré ses stériles tours de force, pourrait très-bien continuer à s'agiter dans le dédale de ses contradictions, et les hommes ne pas cesser de

s'exterminer sur les divers points de la terre, ainsi qu'ils le font encore aujourd'hui.

L'idéal de l'esprit humain, le but toujours poursuivi et jamais complètement atteint, ne ressemble en rien, à ce développement excessif de ses facultés secondaires. Il consiste uniquement, A VOIR LES CHOSES TELLES QU'ELLES SONT EN RÉALITÉ. Il n'y a là ni tremplin mnémonique, ni prodige, mais il y a dans ce programme si simple, en apparence, des magnificences insondables, des splendeurs infinies.

Voir simplement les choses telles qu'elles sont ! mais c'est un des attributs essentiels de l'intelligence suprême, et il est impossible d'assigner au progrès de l'esprit humain, une limite plus haute, puisqu'elle touche à la divinité elle-même.

Les hommes ne valent que par la quantité de perceptions vraies dont ils sont capables. Les hommes de génie en ont plus, les hommes ordinaires moins, les insensés en sont privés d'une manière absolue.

Newton avait défini le génie une longue patience. Cette définition n'était pas heureuse pour un homme qui en avait tant. Il est clair, pour tout le monde, qu'un individu très-patient, peut être, en même temps, un parfait imbécile. Le génie consiste simplement, dans la faculté de voir, telles qu'elles sont, cer-

taines choses placées au-delà de l'horizon qui limite les connaissances déjà acquises. L'homme supérieur, doué d'un sens droit, ou plutôt du sens philosophique, est celui qui voit et qui ne cherche à voir que ce qui est réellement.

Quelle est la cause première de nos dissidences, de nos débats parfois sanglants, souvent bouffons, n'est-ce pas la variété infinie de nos appréciations ? Quand notre esprit verra les objets sous leur véritable jour, quand nous comprendrons que l'égoïsme nous nuit plus qu'il ne nous sert, que la solidarité providentielle qui nous lie, fait que le plus élevé d'entre nous, souffre par ricochet, du malheur du plus obscur ; est-ce que l'harmonie universelle, cet idéal de nos destinées et par suite son but, ne sera pas près de descendre parmi nous ?

Le perfectionnement de l'esprit, n'est donc pas autre chose, que son acheminement indéfini vers la vérité absolue, point de ralliement de toutes les dissidences.

Son progrès ainsi compris suivant ses conditions rationnelles, rien n'est plus facile que de constater les degrés qu'il a parcourus depuis les temps historiques jusqu'à nous, à l'aide d'un rapide parallèle entre ce qu'il fut et ce qu'il est.

Ce qui frappe tout d'abord dans l'esprit ancien,

c'est une grande complication en toutes choses, une étourderie enfantine, une absence à peu près absolue de l'idée sainte de la justice.

Héritiers des superstitions des premiers âges, ils continuent à s'expliquer les mystères de la création et de la vie, à l'aide de trente mille dieux, ayant chacun des attributions distinctes.

Ils aiment les chevaux, les exercices équestres; et il ne vient pas à l'esprit de l'un d'eux, d'attacher une corde au-devant de sa selle, pour soutenir sa jambe fatiguée et assurer sa position.

En l'absence de l'étrier, qu'une ficelle aurait pu remplacer, ils sont obligés d'établir sur leurs routes, de petites bornes destinées aux voyageurs qui, après être descendus de leurs chevaux, ne se sentent pas assez agiles, pour y remonter directement, par un saut de voltige. Or, pour inventer cet auxiliaire indispensable du cavalier, que fallait-il ? Il fallait à peu près le même effort d'intelligence que fit cet inculte sauvage qui, se trouvant un jour fatigué, s'assit dans le creux d'un rocher, et découvrit ainsi le premier fauteuil à la Voltaire.

Supposez que de notre temps l'étrier n'existe pas, et demain le plus obtus de nos paysans l'inventera en allant sur son baudet, faire un tour à la foire voisine pour y vendre ses poules.

La voie appienne est sillonnée de chars qui meurtrissent ces hanches gracieuses auxquelles Tibulle rêvait dans sa villa de Pedum, et il ne vient pas à la pensée d'un chevalier romain, de placer sous le plancher de ces informes pataches, un ressort qui en adoucisse les chocs.

De nos jours le plus naïf des Roméo ferait cette découverte, dans les vingt-quatre heures, pour éviter un moment de gêne à sa Juliette.

Pour faire passer un filet d'eau à travers une vallée, ils entassent à perte de vue des arches colossales qui paraissent de loin des gradins destinés à l'escalade des cieux.

A l'heure où nous vivons, le premier maçon dégrossi qui aurait à vaincre une difficulté semblable, ne resterait pas longtemps à remplacer ces inutiles massifs de pierre, par un simple tube recourbé en forme de siphon.

Après leur trente mille dieux, voici Platon qui nous trouve trois âmes et Aristote cinq. La simplicité leur convient aussi peu que l'infini ; un ciel unique, insondable dans ses profondeurs leur répugne ; il leur faut des cieux de cristal qui se meuvent autour d'une terre plate, et des astres qui retournent à leurs levers, suivant Homère, par des routes inconnues. Ce qui fait dire gentiment au

baron de Fœneste, que le soleil, pour abrégcr, retourne sur ses pas, et que si on ne l'aperçoit point c'est qu'il revient de nuit.

Leurs mœurs constituent un tel cloaque, qu'on ne saurait y toucher sans risquer d'infecter toute notre génération qui, pourtant, laisse encore à désirer sur ce point. Ce sont de ces choses dont on ne peut parler que dans des livres de médecine, où il est permis de tout dire : le grec n'y peut suffire et le latin encore moins.

Quant à la justice, on sait qu'elle n'était autre que celle de ce loup qui mangeait un agneau, uniquement parce qu'il avait faim, et qu'il pensait que sa chair tendre serait excellente pour son déjeuner.

En toutes choses leur esprit se montre incomplet ; leurs artistes font de belles statues, mais elles sont froides comme le marbre dont elles sont tirées ; on y remarque de beaux derrières, mais de figures point ; des formes d'une richesse incomparable, mais privées de sentiment ; on voit bien qu'ils ignorent l'âme. Leurs Vénus, excellentes pour de vieux banquiers turcs, sont impuissantes à éveiller chez nous, cette douce rêverie qui part du cœur et s'épanouit dans le ciel.

Ils passent à côté de vérités hautes comme des montagnes et ne les aperçoivent pas. Aristote, le

plus illustre d'entre eux, bien qu'il n'ait inventé que le syllogisme, dont tout le monde se servait avant lui, circonstance qui réduit sa découverte à celle de la Méditerranée par Alexandre Dumas, qui excita dans le temps, parmi nous, une gaieté si générale, Aristote, disons-nous, meurt de désespoir de ne pouvoir s'expliquer le phénomène des marées, et cependant le soleil et la lune ne cessaient de lui crier, jour et nuit, en passant sur sa tête, que c'était leur action combinée, qui remuait ainsi les flots hors de leur niveau naturel. Ce n'est pas Newton ni Arago qui seraient morts ainsi, je vous prie de le croire.

En résumé, ce qui ressort d'une manière évidente, d'un parallèle indépendant, entre l'esprit ancien et le moderne, c'est l'infériorité du premier à l'égard du second, à voir les choses ce qu'elles sont en réalité. Le nôtre a marché dans ce sens, c'est-à-dire dans le sens de son idéal, d'une manière déjà sensible, et c'est ce qui manifeste le progrès accompli par lui depuis ses premières manifestations.

Ce progrès spirituel se transmet, par voie héréditaire, à l'état de germe invisible dans l'organisation des enfants, à la manière des idées innées si clairement établies par Descartes, et sur lesquelles Locke a vainement ébréché sa métaphysique. Si ce germe tombe dans un milieu capable de le développer, il

grandit et porte ses fruits naturels ; dans le cas contraire, il périt sans produire.

Prenez un enfant né dans la civilisation et placez-le en pleine sauvagerie, chez les Hottentots, par exemple. Il est certain qu'il deviendra comme eux, et mangera un jour son voisin, sans trop de répugnance. Sa nature supérieure pourra bien lutter quelque temps, contre cette tendance bestiale, mais elle succombera fatalement à son heure marquée. Cet enfant deviendra peut-être un Hottentot distingué, car la distinction est relative, mais en fin de compte ce ne sera jamais qu'un parfait Hottentot.

Si, au contraire vous prenez un rejeton de cette race rudimentaire et le transplantez dans notre milieu social, vous aurez beau le lessiver à toutes les eaux de l'éducation la plus intelligente, vous n'obtiendrez jamais qu'un pitoyable civilisé, et pour peu que vous grattiez sur le Ruolz ainsi obtenu, vous rencontrerez bien vite la couche hottentote dans toute sa pureté. Le nègre, supérieur de beaucoup au Hottentot, donne journellement, à quelques exceptions près, des preuves si concluantes de ce fait, qu'il est vraiment impossible de le révoquer en doute. Or, comment expliquer ce phénomène remarquable de la différence intellectuelle des races, si ce n'est par la transmission héréditaire, à l'état de

germe psychique, des progrès accomplis par les générations précédentes ?

En résumé, l'examen philosophique, c'est-à-dire libre et loyal, de la thèse désolée de la décadence de l'homme, aboutit à constater son progrès continu, vers l'idéal de ses rêves, but assigné par Dieu à des aspirations que l'infini seul peut assouvir.

Oui, quelles que soient ses imperfections actuelles, l'homme grandit de siècle en siècle, en force, en beauté, en esprit, et c'est par le perfectionnement de ces trois aspects essentiels de son être, qu'il arrivera à l'harmonie, idéal, c'est-à-dire but de ses destinées. Ce premier voile de ténèbres arraché, passons au second qui couvre encore une partie de la face étoilée de l'avenir ; examinons un peu, le scalpel de la science à la main, cette étrange turpitude de la courte durée de notre vie humaine, et de la fin prochaine de notre race.

CHAPITRE VI.

Découverte du monde souterrain. — Coup d'œil sur les créations antérieures. — Les grands assolements géologiques de la terre et les cataclysmes régénérateurs. — Types humains qui ont précédé les nôtres.

Un modeste potier, Bernard Palissy, pauvre d'argent mais riche de génie, est le premier qui, vers la fin du xvr^e siècle, ait révélé les traces des créations qui nous ont précédé sur le globe. Les préjugés nombreux qui régnaient encore à cette époque, dans le monde scientifique même, firent accueillir ses découvertes par d'unanimes huées. On traita ce grand homme, qui venait compléter l'œuvre de Christophe Colomb, en faisant sous la terre ce que ce dernier avait fait dessus, comme on traite un extravagant qui veut faire passer le produit de ses rêves pour des réalités.

Les savants persistèrent à croire que les débris fossiles, trouvés dans les entrailles de la terre, étaient de simples jeux de la nature et qu'il n'y avait pas lieu de s'arrêter à des choses de si mince importance. Ils conseillèrent au potier de retourner à son argile et de n'en plus sortir. Il y retourna, en effet, mais pour y conquérir une nouvelle gloire, en dotant son pays de l'industrie des faïences et des émaux dont il était tributaire envers l'Italie. Il finit d'ailleurs, comme la plupart des inventeurs, auxquels Dieu accorde le sacre du martyr, sans doute pour les rendre plus grands et plus chers aux yeux de la postérité qui doit profiter de leurs découvertes. Persécuté pour cause de génie et de religion, il mourut dans la prison où l'avait fait enfermer, ce Titan des bourreaux qu'on nomme Charles IX.

Sa découverte n'eut d'abord guère plus de succès que sa personne, puisque près d'un siècle après qu'elle eut jeté sa première lueur, au milieu des sots qui la sifflaient, Voltaire lui-même (qui le croirait?) Voltaire en riait encore. Tout le monde connaît, en effet, la manière agréable dont il raille, la naïveté de ces gens, qui ayant trouvé sur une montagne des coquilles d'huitres, mangées autrefois par un général romain à son déjeuner, s'imaginent bonne-

ment, que la mer serait venue jusque-là autrefois. Pour un homme dont la mission était de détruire les vieux préjugés, cette boutade n'est pas heureuse, il faut en convenir.

Mais comme rien d'utile au développement de l'esprit humain ne peut se perdre, le germe découvert par Bernard Palissy et jeté par dessus les huées au vent de l'avenir, vint trois siècles plus tard se fixer sur la tête de Cuvier, et y produire cette merveilleuse révélation que nous possédons aujourd'hui, sur les créations éteintes.

Son œuvre continuée et complétée par Élie de Beaumont et les géologues modernes, nous permet enfin de lire sous l'écorce de la terre, les hiéroglyphes mystérieux qui racontent l'histoire d'un passé inconnu à l'histoire.

Cette science qui ne date que d'hier, et qui déjà est aussi robuste que ses aînées, nous permet de couper la croûte de notre planète, avec ce glaive tranchant de la pensée auquel rien ne résiste, et d'exposer aux regards, comme sur les rayons étagés d'une immense bibliothèque, ces espèces nombreuses qui vécurent avant nous, et qui furent englouties en parties, dans les convulsions du globe.

En examinant attentivement ce musée prodigieux du créateur qui raconte si bien sa puissance, et où

toutes les pièces ont leur sens et leur signification, voici ce que le philosophe y découvre.

La terre, d'abord à l'état d'une grande masse sphéroïdale en fusion, s'est refroidie par son rayonnement dans l'espace, et s'est formé ainsi une première croûte solide.

Cette enveloppe rudimentaire, brisée et refaite en mille endroits, avant d'avoir pu atteindre une consistance suffisante, a dû nécessairement présenter de nombreuses aspérités, à la manière d'un fruit qui se ride. Seulement comme le fruit était ici immense, ses aspérités ont naturellement pris des dimensions proportionnées à son étendue, et ont formé des montagnes et des vallées.

Le refroidissement continuant, les eaux qui à l'état d'épais brouillards obscurcissaient l'atmosphère, se sont déposées peu à peu, et obéissant aux simples lois de la pesanteur, ont formé les fleuves, les lacs, et les mers.

Mais les eaux de ces premiers temps, se trouvant à une température élevée, et chargées d'acides corrosifs, ont altéré, en passant, une partie de la croûte solidifiée, et sont allées en déposer les débris au fond des mers, en couches superposées.

Ce travail colossal, se continuant à travers les siècles, et la masse centrale en fusion, ne cessant

pas de se refroidir et par suite de diminuer de volume, quoique très-lentement, l'enveloppe solide a dû se contracter, de siècle en siècle davantage, pour ne pas cesser d'adhérer à son noyau.

L'effet de cette contraction continue, a été de tendre outre mesure, certains points de l'enveloppe et enfin d'en occasionner la rupture.

Cette catastrophe a eu des conséquences formidables.

Les parties hautes se sont affaissées, et les parties basses se sont soulevées, déversant leurs eaux sur les premières. Le fond des mers, mis à sec par ce brusque changement de rôles, a exposé au soleil les précieux dépôts des terrains que les fleuves y avaient amassés. Sur ce sol vierge la puissance créatrice a déposé les germes qui lui convenaient et, docile à ses lois, la vie s'y est développée avec magnificence.

C'est ainsi que s'est produit le premier cataclysme et que la première création s'est manifestée sur notre globe.

Une longue période de calme a succédé à ce moment de trouble générateur.

Les eaux reprenant alors leur œuvre séculaire, ont continué à déposer au fond des mers les débris des continents, auxquels se sont ajoutés, cette fois,

les cadavres innombrables des animaux nés dans leur sein.

Mais tandis que ce nouveau terrain se formait sous les flots, le noyau central continuant à se resserrer par le refroidissement et la croûte enveloppante à se contracter pour le suivre, une deuxième rupture générale s'est produite par les mêmes causes qui avaient amené la première.

Les conditions des diverses parties du globe, changeant encore brusquement, les continents sont devenus des mers et les mers des continents. Bon nombre des espèces vivantes ont été englouties dans la nouvelle catastrophe, et leurs débris exhumés par la science, racontent aujourd'hui sous le nom de fossiles, l'histoire de ces grands bouleversements.

C'est ainsi que se sont succédé jusqu'à nous, sous l'influence des mêmes causes, les crises révolutionnaires et les longues périodes de calme, qui ont agi tour à tour sur notre globe. Les crises n'ont cessé de détruire une partie des êtres vivants, mais après chacune d'elles, une création nouvelle s'est manifestée, supérieure à la précédente, sur les sols vierges mis à nu. La terre, dans ces immenses convulsions, ne semble donc avoir eu d'autre but, que de changer ses assolements, ainsi que le fait un cul-

tivateur intelligent qui veut obtenir de meilleurs produits.

Et c'est ainsi qu'en partant des zoophites rudimentaires et passant graduellement, par ces êtres prodigieux et bizarres, qui semblent plutôt sortir du cerveau d'un conteur allemand, que des entrailles de la terre, la nature est parvenue à produire cette riche création, au sein de laquelle l'homme règne en souverain.

Mais l'homme tel que nous le voyons aujourd'hui, dans son type le plus élevé, n'a pas dû se produire ainsi du premier jet. Les découvertes récentes des géologues permettent de supposer, bien que le fait manque encore de preuves suffisantes, qu'il est antérieur d'une création, au moins, à celle qui périt dans le dernier cataclysme et dont, suivant la tradition religieuse, Noé aurait sauvé les restes dans son arche. L'édition actuelle de notre espèce serait donc la troisième et, comme toutes les éditions nouvelles, elle pourrait se vanter à bon droit, d'avoir été revue et considérablement corrigée par son auteur.

Les types humains qui ont précédé celui qui nous est connu sous le nom générique d'Adam, étaient, en effet, ainsi que nous l'avons déjà remarqué, assez voisins de celui des grands singes. La tribu anthropophage des Yem-Yem, qui habite la région cen-

trale de l'Afrique et qui, aux divers caractères de la brute, joint encore un appendice caudal d'une vingtaine de centimètres de longueur, est, suivant toute probabilité, un échantillon de cette humanité rudimentaire échappée aux désastres géologiques qui l'ont ensevelie.

Le type adamique venu après ce premier et informe essai, se trouverait représenté par la race nègre encore nombreuse sur notre globe; ce qui prouverait que le dernier cataclysme qui porte le nom de Noé, aurait été moins violent que celui qui l'a précédé et qui nous aurait laissé ces affreux Yem-Yem avec leurs honteuses queues ¹.

Enfin le type caucasien, qui est le nôtre, serait venu le dernier, et marquerait ainsi sur le chemin du perfectionnement, la troisième étape de la grande famille humaine à travers les temps.

Mais ces faits, dont l'importance n'échappera à personne, ont besoin d'être appuyés sur des preuves plus concluantes que celles que nous possédons déjà. Quand il s'agit de bouleverser de fond en comble, les systèmes admis par la tradition religieuse, sur les mystères de notre origine, on ne saurait agir avec trop de circonspection. Les esprits

¹ Voir la note 4 à la fin du volume.

les plus hardis comme les plus timides, doivent être d'accord sur ce point.

Mais au vent qui souffle dans les voiles de la science aujourd'hui, il est facile de prévoir le moment où les quelques obscurités qui voilent encore cette face de la vérité, auront été dissipées comme tant d'autres. Dans peu, sans nul doute, nous pourrons contempler à notre aise, dans nos musées d'histoire naturelle, les premiers types de notre espèce, portant sur une étiquette, l'indication des créations auxquelles ils ont appartenu.

Celle que nous a donné l'être, la dernière venue et par conséquent la plus parfaite, est la treizième de celles que comptent les géologues sur leurs grands feuillets de pierre. Douze fois avant nous, la terre docile aux lois du Créateur, a fait et refait son œuvre colossale, comme si mécontente de ses premiers produits elle eût voulu en obtenir de moins imparfaits. En d'autres termes, et pour reprendre la comparaison par laquelle nous avons commencé, l'immense bibliothèque qui renferme les œuvres terrestres de Dieu, contient treize rayons superposés dont chacun renferme une création et son époque.

Chacune de ces époques, ainsi que nous l'avons dit, représente, sauf quelques accidents partiels sans importance, une longue période de calme, compa-

rable à celle dont nous jouissons en ce moment.

Une question très-importante à résoudre, pour apprécier la durée probable de la nôtre, est donc de calculer, aussi approximativement que la chose peut aujourd'hui se faire, la durée de celles qui nous ont précédés dans la vie.

CHAPITRE VII.

Évaluation des durées des créations antédiluviennes. — Calcul de ces durées à l'aide de l'observation directe et de l'analyse mathématique. — Résultats prodigieux obtenus par le géomètre Poisson.

Après avoir constaté les créations successives qui se sont produites sur notre globe, à la suite de chaque grand cataclysme, il est très-important d'évaluer le temps pendant lequel elles ont vécu, car cette évaluation nous donnera précisément, la durée probable de la nôtre. Les cataclysmes régénérateurs, ayant été, en effet, produits par le refroidissement central, ont dû naturellement éclater après des périodes, à peu près égales, représentant dans la profondeur des siècles, comme les oscillations formidables d'une immense bascule souterraine.

Ces longues périodes de calme, pendant lesquelles

les créations accomplissent leurs destinées, sont marquées par un travail considérable, dont l'étendue peut servir de mesure à leurs durées. Je veux parler des dépôts qui se forment au sein des mers, avec les débris des continents que les eaux entraînent avec elles. Si l'on pouvait mesurer d'une manière exacte, l'épaisseur de l'un de ces dépôts, et évaluer, en même temps, les siècles nécessaires pour en former une couche déterminée, il est clair que la période de calme qui lui correspond, et par suite la durée de la création contemporaine, serait immédiatement trouvée.

Malheureusement cette méthode, en apparence si simple, offre dans l'application certaines difficultés, qui n'ont pas été complètement vaincues, mais qui le seront certainement un jour. Les rayons de notre grande bibliothèque, il faut le dire, ne sont pas encore suffisamment en ordre ; ils se croisent, se pénètrent et produisent en divers points, un mélange d'œuvres qui nuit à leur intelligence. Mais le bibliothécaire infatigable est là, qui étudie en silence, cette confusion momentanée, et qui saura bien en tirer, avec le temps, une classification à la fois riche et harmonieuse.

En attendant, le champ des aperçus nous est ouvert, et nous pouvons, avec les seules ressources

que nous y glanerons, arriver à des résultats si concluants, que nous n'aurons plus à envier à notre postérité, les preuves plus exactes qui lui sont réservées.

Les dépôts qui se forment au sein des mers, et qui préparent le terrain sur lequel la création suivante doit se produire et se développer, sont de deux sortes.

Les uns apportés par les eaux courantes, se composent des débris terreux enlevés aux continents ; les autres, phénomène prodigieux et qui confond l'esprit, sont formés par les cadavres entassés de coquilles et d'animalcules qui, quoique infiniment petits, n'en portent pas moins une carapace de pierre et composent tout un monde de tortues invisibles.

Les premiers constituent les puissantes formations, schisteuses ou arénacées ; les seconds représentent plus particulièrement, ces grandes masses calcaires, répandues à profusion sur toute la surface du globe. Les tripolis sont aussi dans ce cas, car Ehremberg a compté dans un pouce cube de cette matière, jusqu'à 41 milliards d'individus. Ainsi cette petite poudre rougeâtre, avec laquelle nos soldats font briller leurs boutons, représente un monde éteint, qu'un bout de chiffon frotte sur un morceau de cuivre ! la vie est partout dans la nature ; les êtres

vivants, sont peuplés d'êtres plus petits qu'eux ; les cadavres ne sont que des agglomérations de cadavres invisibles, et la pierre elle-même que nous foulons aux pieds, n'est souvent qu'une immense nécropole de microzoaires réunis par la mort.

La formation des dépôts schisteux ou arénacés à grains fins, se produit encore de nos jours, à l'embouchure des fleuves, et dans les plaines voisines. L'évaluation du temps correspondant à une épaisseur déterminée de ces terrains, est donc du ressort de l'expérience directe.

D'après les mesures prises par les soins de l'Institut d'Égypte, les accumulations terreuses du Nil, à son embouchure, ne s'élèvent en moyenne, qu'à un millimètre et quart par an. Cependant le Nil, comme chacun sait, est un des fleuves les plus limoneux que l'on connaisse ; en le prenant comme exemple des agents qui ont formé à d'autres époques, des terrains alluviaux analogues, c'est-à-dire à grains fins, on ne risque donc pas d'exagérer les temps de leur formation. Or, la plupart de ces terrains, ensevelis sous nos pieds et déposés par des Nils disparus, ayant une hauteur d'entassement de deux mille mètres, on en conclut naturellement, que leur formation a exigé environ un million six cent mille ans, et que par suite la création correspon-

dante, a au moins vécu, sans trouble sérieux, le même temps.

Quelque grand que paraisse, tout d'abord, ce nombre, il est facile de montrer qu'il est loin d'être exagéré.

Et, en effet, l'accumulation des dépôts au fond des mers, se fait nécessairement avec une plus grande lenteur que dans les deltas des fleuves, et les plaines environnantes. Les fleuves, après avoir formé à leur embouchure, une certaine barrière de limon, sont obligés de la pousser devant eux, et d'élargir leurs côtes, ainsi que nous le faisons, sur une plus petite échelle, dans l'établissement de nos quais. Or, pour eux, comme pour nous, ce travail d'accumulation devient de plus en plus lent, à mesure qu'on avance dans la mer et, que par suite, la profondeur des eaux augmente. Mais comme c'est précisément dans les fonds les plus bas, que se sont formées les grandes masses schisteuses ou aréna-cées qui atteignent jusqu'à 2,000 mètres de hauteur, il en résulte évidemment, que leur formation régulière, a exigé un temps plus considérable, que celui qu'il nous est permis de calculer à l'aide des accroissements séculaires des deltas. Nous pouvons donc adopter, sans crainte d'être taxés d'exagération, le chiffre d'un million six cent mille ans, pour

représenter la durée moyenne des créations qui ont précédé la nôtre.

Le refroidissement central, se produisant à travers les temps, avec une régularité parfaite, les cataclysmes voisins, doivent, à peu de chose près, éclater à des intervalles égaux. Mais comme la continuité du refroidissement, agrandit vers l'intérieur, l'épaisseur de la croûte terrestre et diminue, à la fois, dans une certaine mesure, la puissance de contraction de la masse centrale, il doit en résulter, dans l'immensité des temps, une augmentation de durée pour les créations les plus récentes, augmentation qui, à travers les âges, doit devenir de plus en plus sensible.

Un million six cent mille ans, pour la durée d'une époque géologique, est donc une moyenne qui doit être acceptée, sans hésitation, pour les temps écoulés. Bien que ce nombre puisse à peine compter, devant l'éternité de l'ouvrier suprême qui fait toutes ces choses, notre esprit encore emprisonné dans ses petits siècles et ses petits horizons, ne peut l'envisager qu'avec une certaine méfiance. C'est au point que les savants les plus éminents et les mieux placés pour voir de loin, n'ont osé pousser leur appréciation jusqu'à cette limite.

Ainsi Elie de Beaumont, le prince des géologues

de notre siècle, en calculant le temps nécessaire à la formation des terrains alluviens, n'arrive pour leur ensemble, qu'au chiffre de 7 millions six cent mille ans, ce qui ne fait pas tout à fait 650,000 ans, pour chacun d'eux, et par suite pour la durée des créations correspondantes. Il est vrai que pour la formation houillère, il arrive à un résultat sensiblement supérieur au précédent. D'après son évaluation, à ce sujet, une végétation de 25 ans, d'un taillis transformé en houille et répandu uniformément sur le sol, n'y donnerait pas une épaisseur de plus de deux millimètres. Or, comme on connaît des couches de houille de plus de 60 mètres d'épaisseur, leur formation aurait donc exigé 750,000 ans.

Bouheporn, plus hardi, mais moins autorisé, obtient par l'étude de la formation des calcaires coquilliers, des chiffres beaucoup plus élevés, et qui suivant notre appréciation, s'approchent davantage de la vérité.

En comparant les masses de coquilles qui composent ces calcaires, avec leur vie moyenne et l'étendue possible de leurs dépôts au fond des mers, il arrive à montrer qu'il a fallu 100 ans pour en former une épaisseur de 5 centimètres. En mettant ce résultat en regard de la profondeur ordinaire de ces

formations, il en conclut que chacune d'elles a exigé en moyenne, deux millions d'années, chiffre qu'il élève à trois, par des raisons secondaires, auxquelles on ne peut refuser une certaine valeur.

Sans vouloir défendre ici, l'exactitude des résultats obtenus par Boucheporn, on ne saurait méconnaître qu'ils ne donnent à notre appréciation, une confirmation nouvelle. On ne peut donc conserver aucun doute, sur la modération du chiffre que nous avons adopté, pour représenter la durée moyenne des créations qui ont précédé la nôtre.

Il est d'ailleurs facile de montrer directement, par la lenteur du refroidissement de la masse centrale, combien doivent être longues, les périodes de calme qui séparent les grands cataclysmes. La puissance souveraine de l'analyse mathématique, qui parvient à tracer dans les cieux la route invisible d'un astre, vient ici jeter une lumière décisive sur ce point important, et sanctionner les résultats de notre évaluation.

Quand la terre était à l'état d'une immense boule en fusion, son refroidissement dans l'espace, lui a constitué, dans un temps relativement assez court, une première enveloppe solide. Mais cette enveloppe présentant alors, un obstacle au rayonnement du calorique, le refroidissement intérieur n'a plus

marché, depuis ce moment, qu'avec une extrême lenteur.

En supposant, ce qui est d'ailleurs exact, que 3,000 degrés représentent la température correspondante à la fusion générale de la terre, M. Poisson a démontré qu'il lui a fallu une période de 100 millions d'années, pour arriver à l'état thermométrique où sa croûte se trouve aujourd'hui. Il a prouvé en outre, qu'un abaissement de température d'un degré seulement, dans son centre, protégé par cette croûte solide, n'exigerait pas moins de 33 mille milliards d'années, et que son extinction complète, ne pourrait se produire qu'après une période colossale, représentée en nombre rond, par 100 millions de milliards d'années.

Que ceux qui seraient tentés de s'effrayer de ces nombres, veuillent bien se rappeler, encore une fois, l'éternité au sein de laquelle ces grands phénomènes s'accomplissent. Qu'est-ce qu'une quantité finie, quelque grande qu'elle soit, devant cet infini qu'aucun chiffre ne peut emprisonner?

L'analyse mathématique démontrant d'une manière rigoureuse, la lenteur extrême du refroidissement, il en résulte évidemment, que la contraction de la masse intérieure doit suivre la même loi, et que, par conséquent, les cataclysmes qu'elle pro-

duit, doivent être séparés les uns des autres, par des périodes de calme proportionnés à cette lenteur, c'est-à-dire immenses.

Ces périodes ayant été évaluées par nous, en moyenne, à un million six cent mille ans, l'ensemble des douze créations qui ont précédé la nôtre, donnerait donc un total de 19 millions, deux cent mille ans ; soit 20 millions, en nombre rond. Or d'après les calculs de M. Poisson, 100 millions d'années s'étant écoulées depuis les commencements de la croûte terrestre jusqu'à nous, il resterait donc 80 millions d'années, entre ces temps reculés et le moment où le Créateur a pu ébaucher les premiers moules de la vie. On peut encore dire, en termes plus simples, que notre globe, depuis qu'il a pu se former une enveloppe, a employé environ les quatre cinquièmes de son temps à préparer ses terrains, et un cinquième seulement à produire : preuve nouvelle, entre beaucoup d'autres, qu'il commence à peine à naître.

Le calcul mathématique et l'observation directe, concourent donc à attribuer aux diverses créations qui passent sur notre globe, depuis que la vie a pu s'y manifester, des durées d'existence de beaucoup supérieures à celles que l'esprit humain avait osé entrevoir, au-delà de nos horizons encore si rétrécis.

CHAPITRE VIII.

Durée probable de notre humanité. — Humanités subséquentes. — Permanence de la vie malgré les cataclysmes. — Son progrès continu. — Calculs, d'après le géomètre Fourier, de l'immensité des temps qui lui sont réservés.

Locke, le chef de l'école sensualiste, raconte dans ses essais, une anecdote qui me vient involontairement à l'esprit, en terminant le chapitre précédent, et en songeant à l'accueil qui est souvent fait à une idée vraie, mais qui a le malheur d'être peu connue.

Un ambassadeur hollandais entretenait un jour le roi de Siam, des curiosités de son pays. Sa Majesté, qui, sans doute, tenait à passer pour un esprit avancé, écoutait le récit de l'étranger avec une attention soutenue, et en donnant souvent des marques de grand intérêt. Tout allait donc au mieux, quand, par une fâcheuse inspiration, le Hollandais se mit à lui

peindre les plaisirs du patin, aux froides journées d'hiver, et à lui parler de la glace qui, chez lui, devenait assez forte pour porter des chariots aussi lourds que des éléphants.

« Assez ! assez ! répondit aussitôt le monarque siamois. Jusqu'à présent j'avais daigné vous écouter, parce que je vous croyais un homme véridique, mais maintenant que vous mentez et que vous oubliez le respect qui m'est dû, veuillez vous taire et vous retirer à l'instant. » Et ayant fait un signe à un officier de service, celui-ci prit mon ambassadeur par les épaules et le mit à la porte.

O *grand* roi de Siam ! ta dynastie n'est pas éteinte, tant s'en faut, car beaucoup de gens, en m'entendant parler des quelques millions de siècles que je trouve au sein de l'éternité, pour la mise en scène des grands drames géologiques qui nous ont précédés, ne manqueront pas de t'envier ce précieux officier de service, qui te permettait de chasser de ta présence, l'importun qui te révélait une idée nouvelle. Le doute, à cet égard, n'est point une chose possible. Chez ceux qui pensent que notre espèce va périr, bien qu'elle n'ait pas encore commencé à vivre, et qui comptent sur leurs doigts les dix papes qui, suivant la prophétie de saint Malachie ¹, doivent encore

¹ Voir la note 5 à la fin du volume.

ceindre la triple couronne, avant le règne de l'Anté-Christ, il n'en saurait être autrement. Mais le philosophe étant, par état et par tempérament, très-médiocrement impressionné par les éclaboussements que ses idées peuvent produire, continue avec calme leur petite exposition, confiant dans l'avenir, qui finit toujours par donner raison à la vérité.

La durée de notre humanité ressort directement, des appréciations qui font l'objet du chapitre précédent. Elle ne peut être au-dessous de la moyenne d'un million six cent mille ans, trouvée pour les créations antérieures. Tout porte à admettre, au contraire, qu'elle sera sensiblement plus longue, par suite de la lenteur extrême du refroidissement central, lenteur qui ne fait qu'augmenter avec les siècles, ainsi que nous l'avons déjà établi.

Sans avoir la prétention de fixer à cet égard des chiffres rigoureux, on peut considérer comme très-probable, une période de calme de deux millions d'années², avant qu'un grand cataclysme ne vienne encore changer la face des choses et produire une nouvelle création. A l'état où la terre se trouve aujourd'hui, l'abaissement de température capable d'amener une nouvelle rupture de son écorce, ne peut, en effet, exiger moins de deux millions d'années,

¹ Voir la note 6 à la fin du volume.

d'après les calculs mêmes, de l'illustre géomètre que nous avons cité. Néanmoins, comme les temps qui nous paraissent si longs, finissent par disparaître comme des secondes, dans le gouffre sans fond des âges, il faut tenir compte, quand on envisage cette immense perspective qui aboutit à Dieu, des phénomènes divers qu'ils doivent amener, quelque lointains qu'ils soient.

A la suite de la période de calme où nous entrons à peine, il n'est pas douteux qu'un nouveau cataclysme bouleversera encore l'écorce de la terre, et que notre humanité sera remplacée par une autre plus avancée qu'elle sur le chemin de l'idéal. Les mêmes causes ne cessant pas d'agir, en amèneront nécessairement une deuxième, puis une troisième, et ces grandes épopées de notre globe se succéderont ainsi, à travers les siècles, jusqu'au moment où l'abaissement de température de notre foyer central, le mettra dans l'impuissance de Jes produire. Après commencera un équilibre inaltérable qui conduira la vie terrestre, aussi loin que l'affaiblissement de la chaleur solaire pourra le permettre.

Malgré l'énormité des nombres que nous avons déjà posés, nous n'osons développer ici, ceux qui pourraient fixer, d'une manière approximative, la mort lointaine de l'astre qui nous éclaire. Nous nous

contenterons de donner, en deux mots, les bases qui pourraient servir à les calculer.

Fourier le géomètre, qu'il ne faut pas confondre avec l'illustre réformateur de ce nom, bien que l'illustration ne lui manque pas, a fait, sur la chaleur sidérale, un travail remarquable où viennent puiser, comme à une source intarissable, tous ceux qui veulent étudier les hautes questions qui s'y rattachent.

Il a trouvé, entre autres résultats prodigieux, que la terre, en douze cent quatre-vingt mille ans, ne diminuait pas plus de température, qu'une sphère d'un mètre de diamètre et de composition analogue, dans l'espace d'une seconde. Il a démontré de plus, que les vitesses du refroidissement, dans deux sphères inégales, étaient en raison inverse du carré de leurs dimensions. Or, le soleil ayant un rayon cent dix fois plus grand que celui de la terre, il en résulte que la lenteur de son refroidissement est représentée, d'une manière relative, par le nombre cent dix élevé au carré, c'est-à-dire par douze mille deux cents. Mais comme la terre, dans la loi qui régit la perte de son calorique, atteint facilement les millions et même les millions de milliards, il en résulte que nous nous trouvons ici en face de nombres tellement formidables, que la plume hésite à

les transcrire, comme effrayée du vertige qu'ils pourraient donner.

Néanmoins ce n'est pas là un calcul impossible, tant s'en faut. Quiconque, en effet, voudra étudier la loi du refroidissement d'une sphère d'un mètre de diamètre seulement, pourra, en s'étayant des données de Fourier, arriver jusqu'au soleil, et déterminer le nombre colossal qui peut représenter approximativement, le temps nécessaire à son extinction totale. Mais il aura beau entasser les milliards sur les milliards, il ne parviendra jamais, en fin de compte, à former, dans les bas-fonds de l'infini, une couche de siècles qui y paraisse. L'extinction complète de notre soleil, quelque lointaine qu'elle soit, ne pouvant échapper à cet infini, s'accomplira donc fatalement un jour. Mais bien avant ce moment suprême, la vie, depuis longtemps privée de l'aliment qui la perpétue, aura disparu de notre système, pour retourner vers celui dont elle émane, et sur lequel les siècles n'ont pas de prise.

Dans ce long programme de transformations que nous devons accomplir, les cataclysmes géologiques sont-ils les seuls accidents qui, comme d'immenses coups de fouet, soient appelés à activer la vie sur la terre? Non sans doute. Nous aurons encore, de temps à autre, la visite de ces astres errants, de ces tou-

ristes de feu, dont l'approche nous inquiète souvent, non sans motif.

Dieu ne fait rien mal à propos. Si les comètes se promènent ainsi dans le ciel, en dehors des voies ordinaires, c'est qu'il y a pour cela d'excellentes raisons. Pour peu qu'on y réfléchisse, on comprendra, en effet, que leur fonction dans le monde sidéral, ne peut avoir d'autre objet, que de retremper par leurs chocs, les astres languissants, à qui la vie est près d'échapper. Quand, par la diminution du feu central, les cataclysmes font défaut pour changer, au moment opportun, les grands assolements des créations, ou bien encore quand, dans les périodes où ils se produisent, leur action se trouve insuffisante, la collision d'une comète vient alors donner à l'astre épuisé, la vigueur qui lui manque pour continuer la vie. La création régnante périt alors en partie, mais celle qui lui succède, suivant la loi générale qui régit les êtres, reprend plus riche et plus hardie sa route vers l'idéal.

Ces grands phénomènes s'accomplissent suivant des lois qui nous échappent encore, mais ce qui est hors de doute, c'est qu'ils ont joué leur rôle dans l'ensemble des drames géologiques de notre terre.

Boucheporn, en effet, a démontré, d'une manière savante, qu'en supposant seulement dix passages

annuels de comètes, dans les limites de notre orbite, toutes les chances défavorables à un choc, se trouvaient épuisées, après trois millions d'années. Il est même parti de là, pour expliquer toutes les révolutions de la terre, par la collision de ces corps errants, qui seraient ainsi intervenus dans nos affaires d'une manière périodique. Bien qu'il soit difficile d'admettre ces douze grands coups de marteaux que le ciel nous aurait donnés, à point nommé, pour retremper notre enveloppe, ce système mis au creuset de l'analyse, n'en donne pas moins pour résultat, la preuve certaine que des chocs cométaires ont déjà eu lieu sur notre terre, et que l'avenir nous en réserve encore d'autres. Quelles que soient, du reste, les faibles chances que l'on veuille admettre, pour qu'un pareil événement s'accomplisse, il est manifeste que ces chances se transforment en certitude, dans la longueur inépuisable des temps.

En dehors du calcul et du raisonnement, notre petit monde solaire porte d'ailleurs des traces non équivoques, d'anciennes collisions cométaires, dans les inclinaisons variées que les équateurs des diverses planètes affectent sur le plan de l'écliptique.

D'après la manière dont les astres de notre système se sont formés autour du soleil, par condensations successives, participant à la rotation du noyau

central, il est évident que les équateurs de nos planètes devraient se confondre, à peu de chose près, avec celui du soleil, ou avec l'écliptique qui se trouve dans un plan voisin ; telles ont dû être certainement à l'origine, leurs positions uniformes. Cependant au temps où nous vivons, cette harmonie première se trouve troublée pour toutes les planètes, excepté pour Jupiter resté fidèle à son premier mouvement.

L'équateur de notre terre est maintenant incliné sur l'écliptique, c'est-à-dire sur son premier plan de rotation de 23° ; celui de Saturne de 30 ; celui de Vénus de 75 ; enfin Uranus, pour nous borner à ces exemples, atteint jusqu'à la limite de 79° . Or, on démontre mathématiquement, en mécanique rationnelle, que l'axe de rotation d'une sphère en mouvement, ne peut changer d'inclinaison que par l'effet d'un choc extérieur. Il est donc bien évident que nos diverses planètes, ont été déjà choquées par les seuls astres qui peuvent les rencontrer, c'est-à-dire par les comètes ; et comme, d'autre part, il est prouvé, par notre propre expérience, que les bouleversements passés loin d'arrêter la vie sur la terre, n'ont fait que la développer avec plus d'éclat, il en résulte bien manifestement, que le choc des comètes, loin d'être destructeur, ainsi qu'on le croit généralement, est, au contraire, essentiellement régénérateur,

comme le sont d'ailleurs, tous les cataclysmes, malgré les désastres momentanés, dont ils peuvent frapper les créations vivantes.

En résumé l'humanité, dans le cours des âges, est sujette à des crises fréquentes, mais toutes, suivant une admirable loi, ont pour objet final son perfectionnement ; et de quelque côté qu'elle tourne ses regards dans l'infini qui l'enveloppe, elle ne cesse d'entrevoir des horizons insondables de vie et de progrès.

Nous pourrions bien périr dans une catastrophe, tempête d'un moment, mais ce sera pour faire place à une postérité qui vaudra mieux que nous, et qui continuera plus dignement, l'œuvre que nous aurons laissée inachevée.

Tel est le grand fait palingénésique, que la science, dès aujourd'hui, peut proclamer hautement, en attendant que nos lointains neveux le confirment par une expérience directe.

CHAPITRE IX.

Aperçu de l'avenir. — Les destinées à travers les créations successives. — Développement de l'ensemble des humanités. — Luites épiques contre les mers et le froid. — Les utopies sociales réalisées pour le salut commun. — L'extinction de la vie sur la terre.

Les deux nuages dont nous parlions en commençant, et qui obscurcissaient encore l'entendement humain, du côté de l'avenir, se trouvent maintenant dissipés. Il demeure bien démontré que l'humanité, loin de dégénérer avec les siècles, ne fait que se perfectionner dans leur cours, et que la durée de ses destinées atteint des proportions, sous lesquelles les plus forts nombres paraissent écrasés ; les langes de l'esprit se trouvent ainsi brisés, et il lui est permis, dès à présent, de tracer le cadre de l'immense programme que la vie doit remplir avec le temps.

On comprend qu'il ne peut être ici question de raconter aux curieux, qui cherchent des émotions dans le roman du jour à vingt sous, et qui, arrivés trop tard pour voir une éclipse, prient M. Arago de la faire recommencer ; il ne peut être question, dis-je, d'expliquer à tous ces voraces d'étrangetés, les détails circonstanciés des événements que l'avenir nous réserve. J'ai, pour n'en rien faire, deux raisons principales qui ne manquent pas d'une certaine valeur : la première, c'est que j'ignore complètement les détails dont il s'agit ; la seconde, qui pourra paraître superflue après la première, mais qui n'en est pas moins excellente, c'est que quand bien même je les connaîtrais très-exactement, je me garderais bien d'en dire un mot, à qui que ce soit, de peur d'être condamné, par mes contemporains, à une foule de choses très-désagréables. En l'état, comme on dit au palais, je trouve que je parle déjà bien assez comme ça, et je déclare même, que si je n'étais pas un peu patronné par la science, puissance nouvelle qui commence à avoir quelque crédit, je n'oserais pas m'aventurer si loin. Quand on voit, tout le long de l'histoire, tant de braves gens pendus au gibet, pour en avoir *trop dit*, on ressent, malgré soi, *une terreur secrète*, ainsi que le répète M. Scribe en plusieurs endroits.

Loin de moi donc la pensée de faire ici le roman historique de l'avenir, surtout en ce qui a trait aux mœurs et à la politique ; mais ce que je puis tenter sans danger trop sérieux, je l'espère, c'est d'en indiquer quelques chapitres ; cela sentira toujours bien un peu le fagot, mais, ainsi que l'a fort judicieusement fait remarquer Sganarelle, il y a fagots et fagots, et celui-ci, j'aime à le croire, n'exhalera pas une trop forte odeur de soufre.

- Devant cette immense période de temps que la science déroule devant nous, il ne peut venir à la pensée de personne que l'homme et son milieu qui, depuis les âges historiques n'ont cessé de se perfectionner, vont s'arrêter tout à coup dans cette voie, et rester stationnaires comme de vieux pontons amarrés. L'immobilité étant une chose impossible avec un véhicule tel que l'esprit, qui n'aspire qu'à marcher, le progrès devient ainsi une conséquence directe du temps.

L'homme, individuellement d'abord, doit donc se perfectionner sans cesse, jusqu'à l'époque difficile à fixer, tant elle est lointaine, où la nature même au sein de laquelle il vit, commencera sa lente décadence.

Appelé à régner sur un certain nombre de créations, se succédant les unes aux autres par la voie

des cataclysmes, il reprendra à chacune d'elles, le cours de la vie, avec le bagage de progrès accomplis dans la précédente. Le retour à la barbarie redouté par quelques penseurs, à chaque révolution géologique, est une insulte à la Providence, qui dans l'ensemble de ses lois montre un tout autre esprit. Les restes épargnés de l'humanité disparue, transmettront à celle qui suivra, les conquêtes de l'intelligence universelle, dont les monuments, grâce à l'unité acquise, couvriront la face de la terre, et la marche en avant, après quelques hésitations sans importance, reprendra plus sûre et plus hardie que jamais ¹.

Le moule actuel de l'homme restera à peu de chose près le même, car tel qu'il est, il comporte des perfectionnements infinis. Quel temps immense, en effet, ne faudra-t-il pas, pour que la moyenne de notre espèce atteigne seulement les plus beaux types contemporains ? Que sera-ce donc, quand il s'agira de les dépasser et d'atteindre cet idéal merveilleux que le poète peut déjà entrevoir, en réunissant dans une seule personne, l'élégance de l'ange et la vigueur de l'hercule ? Les millions et même les milliards d'années, ne sont certainement pas de trop pour y arriver.

¹ Voir la note 7 à la fin du volume.

Perfectionnez l'homme actuel, dans tous les sens, jusqu'à l'infini, et vous obtenez quelque chose comme Dieu lui-même. C'est la preuve la plus concluante que l'on puisse donner de la permanence de son type général, dans la série des progrès qu'il doit accomplir.

J'en suis fâché pour ceux qui lui rêvent déjà des ailes, mais il y a tout lieu de croire qu'il ne se servira jamais de pareils auxiliaires. Ses ailes naturelles, ailes dont l'envergure dépasse celle des plus grands aigles, sont dans l'intelligence que Dieu a mise en lui, et qui est un reflet de la sienne.

Mais il n'est pas douteux que les créations à venir, en le dotant de nouvelles espèces, n'augmentent encore sa puissance sur la nature. Le cheval qui lui permet de tripler sa vitesse, et de rouler sur un char suspendu, à la façon des dieux d'Homère, n'est certainement pas le dernier et le plus parfait des auxiliaires que Dieu lui réserve. Bien qu'il y ait témérité à rien préciser à cet égard, le cheval aérien et le maritime, ne paraissent pas une chose impossible après celui que nous possédons déjà. Quoiqu'il en soit, nier la possibilité de nouvelles créations, serait en quelque sorte nier qu'il y en ait jamais eu, et effacer d'un trait de plume, les plus grandes et les

plus belles lois que la science ait constatées. Les cataclysmes ne sont en réalité, pour la terre que des crises d'enfantement, et comme il y aura encore des cataclysmes, il y aura nécessairement encore d'autres enfantements. J'ai longtemps pratiqué les sciences exactes, et je déclare que j'ai rarement rencontré, dans leurs bagages, des conséquences plus exactes que celle-là.

Parallèlement au perfectionnement individuel, doit marcher, sans effort, le perfectionnement social ou plutôt humain, car le premier de ces termes est d'un sens trop étroit, pour représenter l'universalité de la grande famille terrestre.

Le premier pas qu'elle fera dans cette voie, sera marqué par la constitution de son unité et la centralisation de sa puissance active. Ce sera pour elle une condition de salut si impérieuse, qu'elle ne saurait y manquer sans périr, ainsi qu'il est facile de le prouver d'une manière rigoureuse.

Les grands phénomènes qui s'accomplissent à la surface de la terre, pendant les longues périodes de calme, bien qu'agissant avec une extrême lenteur, n'en finissent pas moins par la modifier d'une manière sérieuse. Il en résulte que sans l'intervention violente des cataclysmes, les continents et les eaux peuvent y être déplacés, et que par suite, de grandes

perturbations peuvent être apportées aux conditions générales de la vie.

Certains fleuves, le Pô par exemple, a déjà élevé ses eaux au-dessus des maisons de Ferrare ; l'Adige suit un mouvement analogue. Le Rhin et la Meuse menacent, par l'exhaussement de leurs lits, les plus riches cantons de la Hollande ; il en est de même de beaucoup d'autres.

Un certain nombre de fleuves de la terre, tendent donc à couvrir de leurs eaux, les vastes terres qu'ils arrosaient autrefois, et à transformer en golfes, les plaines fertiles qui lui donnaient ses plus beaux produits.

Parallèlement à ce travail destructeur, et comme pour lui faire une sorte de compensation, les lacs se comblent, et bientôt arrivera le moment, pour quelques-uns, où le miroir de leurs eaux fera place à de vastes marais insalubres.

L'humanité va donc être mise en demeure, dans un temps déterminé, de déplacer ses fleuves, ses lacs et de dessécher les immenses terres mises à nu par les *flots inconstants*. — C'est ici le mot.

Mais diront les amis passionnés du *statu quo* éternel : « Ce n'est pas là une si grosse affaire. Avec la puissance-actionnaire nous allons percer les continents et les montagnes, nous pourrons bien, par le

même moyen, rectifier quelques petits fleuves qui se dérangeraient, et dessécher les quelques marais qui oseraient usurper la place des lacs. L'appui des gouvernements intéressés, venant d'ailleurs à notre aide, cette petite difficulté serait enlevée comme un brin de paille, et il n'y aurait pas là matière à déranger quoi que ce soit de ce qui existe. »

O gens de peu de foi, vous croyez que la providence vous laissera ainsi échapper à ses lois, avec les moyens transitoires qu'elle met aujourd'hui à votre disposition, pour parer aux premiers besoins de l'avenir? Vous pensez pouvoir résister aux fleuves et aux lacs? Attendez! voici venir les grandes mers, qui vont enfin vous forcer à devenir frères et à ne plus former qu'une seule famille, unie par des intérêts communs et des vues identiques.

Les mers, en effet, depuis notre récente création, ne cessent de rétrécir leurs rivages et d'exhausser leurs fonds. L'Adriatique en particulier, se resserre en quelque sorte à vue d'œil. Les atterrissements du Pô seul, avancent dans la mer, depuis 1604, avec une vitesse annuelle de 60 mètres. Le fleuve Jaune, sur la côte orientale de la Chine, menace d'ensabler la mer qui le reçoit, d'une allure encore plus rapide.

Les villes de Rosette et de Damiette, bâties au bord de la mer, depuis moins de mille ans, en sont

maintenant à plus d'une lieue. Aigues-Mortes chez nous, a subi le même sort. L'observation directe permet donc de suivre la marche séculaire de ce phénomène imposant, dont la réalisation est ainsi mise hors de doute. Il y a mieux. A l'aide d'un calcul fort simple, nous pouvons apprécier d'une manière suffisamment approchée, la période de temps nécessaire à son entier accomplissement.

En effet, la surface de la terre se divise en 14 milliards d'hectares de continents, et en 36 milliards d'hectares de mers.

Il tombe chaque année sur les continents, une quantité d'eau qui peut être représentée par une épaisseur moyenne de 0,50 c., formant, pour l'ensemble, un volume de 70 mille milliards de mètres cubes.

Un dixième de cette masse liquide se perd dans les lacs et les bas-fonds intérieurs, et ne produit qu'un travail de nivellement général. Les neuf autres dixièmes, tombent dans les vallées qui aboutissent aux grandes mers. Mais d'après les calculs d'Arago lui-même¹, le tiers seulement de ces neuf dixièmes, arrive aux mers, et les deux autres tiers sont absorbés par les animaux, les hommes, et les besoins immenses de la végétation.

¹ Notice sur les puits artésiens.

En fin de compte, la masse des eaux qui se rend annuellement à la mer, en passant sur les continents, après s'être précipitée des nuages sous forme de pluie, représente un volume de 21 mille milliards de mètres cubes.

Ces eaux entraînant avec elles la cent-cinquantième partie de leur volume, en limons enlevés aux continents, jettent chaque année dans la mer, une quantité de terre, formant un volume de 140 milliards de mètres cubes¹.

Les mers ayant, d'après les calculs de Thomas Young, généralement admis, une profondeur moyenne de 4,800 mètres et 36 milliards d'hectares en surface, représentent une capacité d'un milliard 728 millions de milliards de mètres cubes. Pour être comblées par les apports terreux des eaux elles exigeraient donc 12 millions d'années.

Mais pour que ce grand phénomène put s'accomplir ainsi, il faudrait nécessairement, que l'ensemble des terres situées au-dessus du niveau des mers, eussent une masse suffisante pour les combler.

¹ Notre culture désordonnée, facilite d'ailleurs, de jour en jour, cette dénudation de la terre. Les créations antérieures, n'avaient pas cet inconvénient, car la végétation puissante qui s'étendait partout, devait filtrer les eaux et leur permettre d'arriver plus pures à la mer.

Or, c'est précisément ce qui n'a pas lieu.

D'après les calculs de Humbold, Arago et autres savants illustres, la hauteur moyenne des continents au-dessus de l'Océan n'est que de 300 mètres environ. Leur étendue étant de 14 milliards d'hectares, leur volume n'est représenté que par 42 millions de milliards de mètres cubes, et n'est par conséquent, en nombre rond, que le quarantième de celui des mers.

Tout ce que peuvent donc faire les eaux, avec leurs apports annuels de 140 milliards de mètres cubes de terre, c'est de réduire d'un quarantième la capacité des mers, et de les déverser par suite sur les continents arrasés, avec une élévation uniforme de 84 mètres environ ; c'est du moins la limite extrême de l'effet qu'elles peuvent produire.

Ce déluge véritablement universel, arriverait, si l'humanité ne se mettait pas en mesure de l'empêcher, après une période de 300 mille ans ¹, chiffre obtenu en divisant le volume des terres, par celui que les eaux en entraînent annuellement à la mer ².

¹ Les débris des êtres organisés qui vivent au sein des mers, et qui, avec les siècles, arrivent à former des masses considérables, doivent diminuer, dans une certaine mesure, la durée de cette période. Mais je ne puis songer à entrer, en aussi peu de mots, dans tous les détails de ces prodigieux phénomènes.

² Voir la note 8 à la fin du volume.

Une grande bataille se prépare donc entre l'humanité d'une part et l'Océan de l'autre, bataille qui durera jusqu'au moment où un nouveau cataclysme y mettra fin, en faisant aux deux puissances rivales, une nouvelle répartition de la surface de la terre.

Mais tout le monde comprend, que sous la menace de cette terrible mêlée des continents et des mers, l'humanité prévoyant qu'elle n'aura pas trop de toutes ses ressources pour faire respecter son territoire, se mettra longtemps à l'avance, à se constituer une unité puissante, qui lui assure la victoire. Et c'est ainsi qu'apparaîtront, sans effort, ces agrégations fédératives, cette centralisation planétaire, et ces immenses armées industrielles, dont on s'est tant moqué dans la bouche des réformateurs modernes, et qui deviendront de cette manière, les conséquences naturelles du train de la vie humaine.

Les utopistes avaient donc raison. Le salut de l'humanité, en même temps que son bonheur, réclament impérieusement la réalisation de leurs rêves. L'instinct de la conservation encore plus puissant chez les espèces que chez les individus, sera la baguette magique qui évoquera les merveilles dont ils nous ont bercés.

C'est ainsi que poussée par l'inflexible nécessité, notre espèce marchera d'âge en âge, vers cet idéal, programme de ses destinées, auquel elle se refuse encore de croire, et dont le dernier terme sera la suppression de toute loi, par la perfection de l'individu et de son milieu ¹.

Enfin la phase suprême de la prodigieuse épopée qu'elle déroulera, à travers les temps et les cataclysmes régénérateurs, sera la lutte colossale qu'elle soutiendra contre le froid meurtrier qui l'enveloppera de toute part. Dire les efforts, les prodiges sans nombre, que l'humanité arrivée à l'apogée de son développement, tentera pour remédier à l'appauvrissement solaire, est une œuvre impossible à nos esprits timides. Les trois génies d'Homère, du Dante, et de Victor Hugo, réunis dans une même tête, obéissant à une même inspiration, et éclairés par tous les éblouissements que la science nous réserve, ne pourraient suffire à chanter dignement ces merveilles.

Après ses triomphes répétés sur les mers, l'humanité finira donc par céder à celles-ci, quand elles s'avanceront secondées par le refroidissement de notre soleil. Les bras manquant alors peu à peu, à

¹ Voir la note 9 à la fin du volume.

l'œuvre immense de la défense commune, et l'affaiblissement du feu central ne permettant plus aux cataclysmes de renouveler la face des choses, l'envahissement des eaux rétrécira de jour en jour, l'étendue des terres et, par suite, la famille humaine. Celle-ci réduite à quelques groupes réunis par un dernier effort de conservation, sur quelques restes de contiueuts artificiels créés par elle, sous les régions tropicales, rendra enfin à Dieu les dernières traces de la vie intelligente, qu'il lui aura plu de répandre sur notre globe.

L'Océan victorieux continuant son œuvre de nivellement destructeur ne voudra pas laisser debout un seul îlot indompté, et ses eaux ayant enfin raison des derniers sommets élevés par l'homme pour sa défense, couvriront la surface complète de la terre et produiront le déluge universel ¹, déluge bientôt changé en glace, sous lequel les germes les plus résistants de la vie, seront définitivement étouffés.

Tel est, en aussi peu de mots qu'on peut le dire, le cycle immense que doit parcourir notre existence

¹ On conçoit qu'il devra encore rester hors des eaux, quelques squelettes de montagnes à roches très-résistantes, mais ce ne sera là qu'une très-faible partie de la surface de la terre. Je ne puis naturellement, dans un cadre aussi restreint, envisager ces grands phénomènes, que dans leur physionomie générale.

planétaire au-delà de ces horizons mesquins où notre pauvre actualité s'agite encore.

La science pourra certainement un jour modifier, dans une certaine mesure, les chiffres que nous avons posés et qui n'ont pas encore, il faut le reconnaître, toute l'autorité désirable, mais quels que soient les changements de détail qu'elle se permette, à ce sujet, elle n'altérera jamais sensiblement les magnificences du tableau que nous venons d'esquisser. Il y a tout lieu d'espérer, au contraire, qu'elle ne fera que leur ajouter de nouvelles splendeurs, car les œuvres de l'ouvrier éternel, ne peuvent que gagner à être mieux connues.

CHAPITRE X.

Les sociétés humaines à vol d'oiseau. — Esquisse des monstruosités qu'on y rencontre. — Impossibilité qu'un tel état de choses soit la destinée irrévocable de notre espèce.

D'après l'exposé qui précède, il est facile de conclure que nous sommes à l'origine de toutes choses, et que nous commençons à peine à mettre les pieds sur l'immense carrière que nous devons parcourir jusqu'au prochain cataclysme. Il en résulte immédiatement, que notre état social, qui paraît charmant au petit nombre de ceux qui s'y trouvent bien, n'est qu'une forme transitoire que le temps doit modifier, comme il a modifié les formes passées.

Toutes les sociétés constituées sur la terre, en sont d'ailleurs là, et pas une ne peut tenir debout, devant l'impartiale analyse du philosophe. Toutes, d'une manière plus ou moins voilée, ne reconnaissent

d'autre morale que l'intérêt, et n'ont pas d'autre critérium, pour juger de la valeur d'un principe ou d'une idée.

Partez de la tribu des Topinanbous qui, au dire de Locke, engraisse les enfants de ses ennemis pour les manger, et remontez successivement jusqu'à la glorieuse et apostolique nation française, vous ne cesserez de trouver, comme base du contrat social, l'intérêt étroit du moment.

Sans contredit, nous avons par moments, des instincts généreux ; il est facile de reconnaître en nous, les guides et les initiateurs des peuples de la terre ; mais nous n'en sommes pas moins encore, les esclaves de l'égoïsme et les jouets de contradictions nombreuses, dans nos institutions comme dans nos mœurs.

Avec quelques mots prononcés d'une certaine manière, on exalte notre courage jusqu'à la témérité ; avec quelques autres dits sur un autre ton, on nous rend timides jusqu'à la poltronnerie, sans que nous nous soyons jamais donné la peine de rechercher quelle pouvait être, au fond, la signification de ces mots.

Impitoyables envers les faibles, nous sommes d'une indulgence extrême pour les grands. Une pauvre fille qui se laisse égarer par son cœur, est

déshonorée, mais une princesse qui fait des bâtards, est trouvée charmante par tout le monde. En toutes choses nous employons ouvertement deux poids et deux mesures, et à la place de ces grands principes dont nous paraissions nous targuer, nous ne mettons souvent que des expédients vulgaires. Chevauchant à l'aventure de contradictions en contradictions, nous arrivons, en fin de compte, à entretenir, avec les mêmes deniers, une église et un opéra qui sont si parfaitement hostiles l'une à l'autre, que la première ne cesse d'anathémiser le second, comme un produit de l'enfer. Qu'est-ce qu'une société qui chemine ainsi sur deux jambes, dont l'une talonne à chaque instant sa voisine, et qui, dans son aveuglement, ose encore vanter la sûreté de sa marche ? Quelques-uns semblent dire que la critique à son sujet est une œuvre épuisée ; c'est exactement comme s'ils voulaient faire croire, qu'on peut vider l'Océan avec une coquille de noix.

Il n'est pas un homme de quarante ans, ayant vécu dans ce milieu et ayant un peu réfléchi sur les conditions de son équilibre, qui puisse prendre au sérieux la plupart des grands mots qui le soutiennent et le font vivre. L'observateur le plus distrait n'a pu s'empêcher d'y faire la remarque, que ce qui se dit publiquement, ne ressemble en rien à ce que la

bouche confiée à l'oreille du voisin, et que la vie officielle n'est qu'une vie de convention dont la réalité des faits paraît systématiquement bannie.

Dans la plupart de nos villes, trois dames vêtues de soie, qui dansent le soir autour d'une bougie, en montrant tout ce qu'elles peuvent de leurs gorges, s'imaginent être *le monde*, et quelques hommes qui les regardent faire et qui, vêtus de noir, semblent porter le deuil du sens commun, ne cessent de les confirmer dans cette erreur bouffonne.

Enfin, ce qui peint d'un mot cette société et lui donne son coup de grâce, c'est qu'il est admis par elle-même, qu'un homme doué d'un cœur excellent, d'une conscience incorruptible, et d'un esprit très-juste, doit nécessairement y sombrer ou n'y obtenir qu'une médiocre fortune.

Et pourtant en jetant les yeux sur les divers peuples de la terre, nous pouvons, sans vanité, nous citer comme les plus avancés sur le chemin du perfectionnement ? Qu'en est-il donc des autres, bon Dieu ?

Laissons à l'écart ceux qui se mangent, et ne parlons que de ceux qui se tuent ; c'est déjà bien assez.

Tout le monde sait que les Chinois, si gentils sur un paravent, jettent leurs enfants à la rivière quand ils en ont trop. A Pékin même, des voyageurs ont pu

constater l'existence d'un certain tombereau qui passe dans les rues, à la pointe du jour, pour enlever, en même temps que les immondices, de pauvres petits êtres qui, à peine entrés dans la vie, en sont rejetés par ceux qui les y ont introduits. Les Malthus de l'endroit n'ont pas encore trouvé d'autre expédient, pour remédier au trop-plein de la population.

On conviendra qu'il n'y a pas là de quoi leur faire compliment.

En revanche, les législateurs de ce prodigieux peuple, ont imaginé un supplice qui consiste à faire périr un homme, en le coupant en tout petits morceaux, à la façon d'un lièvre qu'on prépare pour un civet.

Quant à leurs mœurs, elles sont au niveau de celles des Romains au beau temps des Tibère, des Néron, des Héliogabale et autres bandits impériaux.

Suivant M. Guizot, dans l'inventaire des objets fournis par le gouvernement romain au proconsul, entrant en charge, figurait une femme que le nouveau fonctionnaire devait transmettre à son successeur en aussi bon état que possible. Le gouvernement chinois, plus économe, a imaginé de remplacer la femme par un mannequin en caoutchouc, d'un entretien plus facile et d'un commerce plus sûr.

C'est un progrès évident ; un progrès de l'industrie, bien entendu.

L'empereur de ces polichinelles dépasse les dernières limites de l'extravagance. Il se croit très-sérieusement, fils du Soleil, et partage avec plusieurs de ses confrères, il faut bien le reconnaître, cette maladie mentale, difficile à guérir, qui consiste à se croire d'une autre essence que le reste des humains. On ne lui parle qu'à genoux, et avec un cérémonial réglé par un code, au moins aussi volumineux que le Code Napoléon, ce qui n'est pas peu dire. Un article de cette jurisprudence grotesque, condamne au bannissement quiconque aura éternué devant Sa Majesté. Voilà un pays où les grands personnages, et particulièrement les ministres, doivent veiller sur leurs nez avec un soin touchant. Si les Anglais se mettaient à y vendre du tabac à priser, comme ils y vendent déjà de l'opium, il y a lieu d'espérer que cet article serait modifié. Faisons des vœux pour que ces aimables insulaires, veuillent bien ajouter ce détail à leur commerce déjà si étendu.

Néanmoins, au milieu de leurs turpitudes sociales, ces turlupins qui s'imaginent composer *le céleste empire*, ont en grande vénération un certain Confut-zée, philosophe très-distingué, qui ne cesse de leur dire, dans ses livres, qu'ils n'ont pas le sens com-

mun. Ils sont à cet égard, exactement dans le même cas que nous en face de l'Évangile, que nous admirons beaucoup, mais que nous pratiquons aussi peu que possible.

Si de la Chine nous passons aux Indes, nous y verrons bien autre chose.

La première merveille qui nous frappera tout d'abord, sera certainement le grand Lama.

Les prêtres du Thibet ayant trouvé que les images étaient insuffisantes et que les textes n'étaient pas assez élastiques, quoiqu'ils le soient beaucoup, ont eu l'heureuse idée de se constituer un Dieu vivant, en chair et en os, à qui l'on peut faire dire tout ce qu'on veut, et qui parle *comme une personne naturelle*.

Je n'ai pas l'honneur de connaître particulièrement ces prêtres du grand Lama, qui entourent son temple, assure-t-on, au nombre de vingt mille, mais je les déclare *à priori*, les plus habiles, parmi ceux qui ont jamais entrepris de diriger le troupeau humain.

Prendre un rustre dans les montagnes, l'élever à la brochette autour du sanctuaire, et, après l'avoir suffisamment poli et décrassé, le percher sur un autel en manière de Dieu, pour que la foule puisse le voir, l'interroger et s'assurer ainsi de son exis-

tence, c'est évidemment le dernier terme de l'habileté humaine. Cherchez donc des athées ou seulement des indifférents, devant une divinité aussi solidement assise. Comment douter d'elle, en effet, quand en faisant quelques pas, on peut aller constater son identité et, au besoin, la consulter sur ses petites affaires ? Voltaire, D'Holbac, Spinoza, Lamétrie, Frédéric, essayez de l'entamer et vous m'en direz des nouvelles.

Je ne crois pas me tromper en prophétisant — quoique le métier de prophète m'aïlle peu et pour cause — que ce coin de peuple sera le plus rebelle à toute marche en avant, et que dans l'avenir, fatigué de ses résistances, nous n'en viendrons à bout, qu'en prenant au collet son Dieu vivant, et en l'envoyant paître — le mot est ici fort exact — avec ses anciens troupeaux.

Mais nous ne sommes pas encore arrivés aux plus extravagants et aux plus abominables. Il y a encore plus fort que ça, dans le pays qui nous occupe.

Pour plaire à un Dieu, qui n'est pas visible et qui vit dans les espaces éthérés, — car les hommes en ont imaginé de toutes les manières — vous rencontrez des gens qui se livrent, contre eux-mêmes, à toutes sortes de cruautés. Les uns s'enterrent vi-

vants, croyant ainsi aller plus vite au ciel ; les autres, jaloux des lauriers de saint Siméon le Stylite, passent leurs vies perchés sur une haute pierre, dans une immobilité de statue ; ceux-ci ne cessent de se flageller devant une foule stupide qui les admire ; ceux-là, à certains jours sacrés, se coupent publiquement des lambeaux de chair, qu'ils jettent à des dévots, qui se les disputent, pour en faire des amulettes ; à Djadjernat les grands jours de fêtes, des fanatiques se précipitent sous les roues du char qui promène la statue de Vichnou, et s'y font pieusement écraser la tête ; toujours pour aller au ciel. Deçà, delà, on adore des éléphants, des vautours, des serpents, des crocodiles, toutes les hideuses bêtes de la création, qui n'en deviennent pas meilleures. Enfin pour couronner cet immense cloaque des turpitudes humaines, on peut encore citer une confrérie de scélérats, qui croient faire un acte pieux, en vous assassinant au détour du chemin. Dans leur argot religieux, ils appellent cela sacrifier à leur déesse, qui, à ce qu'il paraît, a un goût très-prononcé pour l'extermination de notre race. Aux yeux de ces bandits, un bon coup de poignard vaut une prière, qu'ils ont soin d'inscrire, à leur actif céleste, sur le manche de l'instrument. Voilà, convenons-en, une singulière manière de gagner le ciel. Cicéron,

dans sa boutade contre les religions, n'avait pas songé à celle-là : cet oubli fait son éloge.

Après ça, il n'y a plus évidemment qu'à tirer l'échelle. Tirons-là et passons aux Turcs : ce sera peut-être moins triste.

La diplomatie, qui aime les fictions, a imaginé de faire croire, qu'il existe sur les rives du Bosphore un empire turc et une société turque. C'est un de ses plus beaux tours de force, car depuis longtemps, il n'existe plus sous ces climats privilégiés, qu'une déplorable turquerie qui s'en va à l'eau.

La grande affaire de ce gouvernement est de se procurer des femmes et de l'argent. Des femmes, il en trouve en Circassie, où on en élève pour le commerce, mais de l'argent, il en rencontre de moins en moins dans la poche de ses contribuables. Ceux-ci constamment pillés et volés, trouvent, non sans raison, la chose fort mauvaise, et refusent, par tous les procédés imaginables, le denier du saint Pierre musulman. Il en résulte que les fonctionnaires de ce pays, sont toujours à courir après leurs appointements, et comme ceux-ci ont d'excellentes jambes, il ne leur arrive que très-rarement de les attraper. Aussi pour s'en dédommager, ont-ils le soin de s'en créer de particuliers, à l'aide d'une habile manœu-

vre des cinq doigts qui, chez nous, serait fort mal appréciée.

Dans toute cette Turquerie en loques, il n'y a absolument que les femmes du sultan qui soient régulièrement payées ; le harem étant considéré comme le premier service de l'État. Il se passe encore là de ces choses, dont on ne peut parler que dans un livre spécial de médecine, exactement comme pour les mœurs romaines. L'errotika biblion de Mirabeau, qui est pourtant très-fort en couleur, n'en peut donner qu'une idée affaiblie, et je ne sais si Suétone, qui a décrit les mœurs de Tibère et qui, par suite, est fort aguerrri sur ces matières, oserait se charger d'en révéler les mystères.

Alléché par les houris du ciel, que lui a promis son prophète, le Turc passe sa vie à poursuivre celles de la terre. Son harem, est son affaire capitale ; le reste n'est qu'un accessoire. Il est difficile de concevoir rien de plus grossier que ce sensualisme de brute. Malheur à la pauvre femme qui jette de sa lucarne, un regard mélancolique sur l'étranger qui passe. Il fut un temps où on la cousait dans un sac et où on la jetait après, dans le Bosphore : à Constantine on la précipitait dans la cataracte du Rumel. Aujourd'hui la pauvre créature en est quitte pour une bastonnade à huis-clos. C'est un progrès

qui peut marcher de pair avec celui des Chinois.

Mais, comme les contradictions chez un peuple sont en porportion de son abaissement, ce même Turc qui étranglerait sa femme pour une œillade donnée à un passant, lui permettrait volontiers de coucher avec un dérouiche, pourvu qu'il fût idiot. Ce serait alors une bénédiction divine ! Les imbéciles ont dans ce pays une fortune singulière. On les prend pour des inspirés du ciel — ce qui par parenthèse est peu flatteur pour le ciel — et on leur permet de faire tout ce qui leur platt. C'est au point que beaucoup d'hommes d'esprits, séduits par les avantages attachés à la condition, se décident à jouer le rôle de niais, et à se faire vénérer sous le manteau sacré de l'idiotisme. Pauvres hommes d'esprits ! Ils ont au moins là, pour se faire bien traiter, un moyen qui leur manque souvent chez les peuples plus avancés. C'est une justice à rendre aux Turcs : rendons-la leur.

A Rome, sous les yeux du vicair du Christ, il n'y a pas encore longtemps, qu'on *perfectionnait* des petits garçons, pour leur donner une plus belle voix, et leur permettre de chanter plus magnifiquement, les cantiques du Seigneur. O Seigneur ! il paraît que la liste des crimes commis en ton nom, n'était pas épuisée, puisque ton représentant sur la terre

a cru devoir y ajouter encore celui-là. Mais passons. Ce coin de la terre porte depuis longtemps le châtiement de ses fautes, et quand les faits parlent si haut, la plume peut se taire.

En Angleterre, pays ou règne, dans un équilibre douloureux, le despotisme des riches et la licence des pauvres, on trouve des lois qui défendent de battre les animaux, à côté d'autres qui permettent d'assommer les hommes sous le bâton. Il est vrai que ces hommes sont des soldats, c'est-à-dire des défenseurs de la patrie qu'on proclame des héros, quand le besoin s'en fait sentir, c'est-à-dire quand on les envoie se faire rompre les os quelque part. Aux yeux de ce peuple britannique, qui n'apprécie pas les choses comme tout le monde, c'est peut-être une circonstance atténuante : c'est à voir.

Malgré les soins touchants dont on entoure les bêtes, dans le pays, un boxeur est autorisé à tuer à coups de poing, un autre boxeur de ses amis, pourvu que ce soit en public et avec accompagnement de guinées. Les ministres de ce singulier gouvernement répondent, quand on les interpelle à ce sujet, que la boxe est un *art national* qui sert à montrer la force et l'agilité de l'homme. Cette affirmation solennelle ne pouvant être contestée, on passe à l'ordre du jour et ce bel *art national*, continue à être

cultivé et encouragé par une foule enthousiaste, mais parfaitement stupide.

Les vieilles lois n'étant jamais abrogées, produisent par leur entassement séculaire, un tohu-bohu judiciaire fort apprécié des avocats, qui savent y trouver des filons aurifères inépuisables. Quand un dénoûment trop prochain les embarrasse, ils proposent hardiment le duel judiciaire, qui vit encore dans les vieux parchemins du x^e siècle, et le juge ne parvient à l'éviter, qu'en fixant le lieu du combat, ainsi qu'il en a le droit, sur quelque sommet lointain et escarpé, accessible aux seuls vautours. Ces mêmes avocats, obligés de plaider coiffés d'une immense perruque, usent en vain leur éloquence, aux temps caniculaires, pour obtenir d'en être soulagés. Leur président impitoyable, leur répond qu'il n'ose pas prendre sur lui une aussi grave infraction aux coutumes traditionnelles du barreau, et qu'en l'absence de tout *précédent*, il faut que la perruque reste à sa place. Suivant ce magistrat solennel, une coiffure de cette importance, ne peut être dérangée que par un bill du parlement.

Aux États-Unis, pour choisir dans les révélations de leurs feuilles publiques, deux horreurs entre mille, une pauvre négresse enceinte, est éventrée à coups de pied par un conducteur d'omnibus, qui

ne veut pas que sa voiture soit *souillée* par la présence d'une esclave — ô pays démocratique! — et ce crime se commet devant de nombreux voyageurs qui y applaudissent.

Un pauvre homme qui, pour gagner son pain, colporte de petits livres prêchant l'abolition de l'esclavage, est arrêté par une tourbe impitoyable qui, après l'avoir enduit de poix, le pend à un arbre et le fait brûler, comme autrefois Néron, faisait brûler les chrétiens, pour éclairer la nuit, ses débauches impériales. Ce peuple de cannibales pousse la cruauté jusqu'à faire consommer cet exécrable crime, par un esclave lui-même, transformé en bourreau de celui qui travaille à sa délivrance ¹!

Il n'est pas, en un mot, un seul peuple de la terre, qui ne donne le spectacle affligeant des coutumes les plus bizarres unies aux lois les plus iniques. Ici un homme peut prendre quatre femmes et les renvoyer quand il n'est pas content d'elles; là, celui qui en épouse deux est envoyé aux galères, et la société aime mieux qu'il assassine la seule et unique qu'il lui est permis d'avoir, que de l'échanger contre une autre qui lui épargnerait ce crime. Dans ce pays, la chasteté est une vertu céleste; dans cet

¹ Voir la note 10, à la fin du volume.

autre elle est une offense à la religion qui se préoccupe avant tout, de la reproduction de l'espèce¹. Enfin, suivant l'énergique expression de Pascal, sur toute cette terre, si étrangement divisée, une frontière est pour chaque nation, la limite du juste et de l'injuste, du vrai et du faux, du sublime et du burlesque.

Et vous oseriez dire que ce vaste chaos de turpitudes où apparaissent à peine, çà et là, quelques lueurs de la vérité éternelle, représente l'irrévocable destinée de notre espèce? Autant vaudrait soutenir, que ce monde n'est qu'une vaste dérision, qu'il n'y a pas de Dieu et que le hasard stupide est le seul souverain maître de toutes choses.

¹ A Taïti, d'après Bougainville, l'acte conjugal s'accomplit, à certains jours de fêtes, en public et au milieu du recueillement général; c'est l'acte *religieux* par excellence, et nul doute que les *dévotés*, ne récitent des prières pendant la cérémonie.

CHAPITRE XI.

État transitoire des sociétés. — Limite des transformations qu'elles doivent subir. — Les souverains spirituels et les souverains temporels. — Forces innombrables qui assurent le triomphe des premiers.

Tout homme qui consent à faire usage de sa raison, ne peut méconnaître, en jetant un regard sur le passé et le présent, que les sociétés n'ont cessé de se transformer et, qu'aujourd'hui même, toutes, depuis la plus grossière jusqu'à la plus élevée, sont en voie de transformation. L'état transitoire est donc le seul état permanent dont elles puissent se vanter, et ce que nous appelons le définitif, dans notre langage borné, n'est qu'un provisoire un peu plus long que les autres.

Les législateurs croient élaborer des lois éternelles, les conquérants et les souverains s'imaginent

fonder des dynasties impérissables, jouets d'une illusion constante, ces myopes de haut titre, n'y voient pas plus loin que ces amoureux qui se jurent une *flamme éternelle*, et qui, six mois après n'y songent plus.

Les sociétés marchent donc en passant par certaines formes transitoires, qui sont les étapes obligées de leur grande route. Chacune de ces étapes représente un progrès sur la précédente, et le but qui brille devant elles, c'est ce programme divin que nous avons déjà nommé l'idéal. Le progrès des sociétés n'est donc autre chose que leur marche incessante vers cet idéal constamment agrandi et embelli, par des aspirations plus hautes et plus magnifiques.

A l'origine des choses, à l'âge de la faiblesse et des premiers pas, les étapes sont naturellement rapprochées, mais avec les siècles, elles s'éloignent les unes des autres, à mesure que les forces arrivent et que le chemin s'applanit. Enfin arrive une époque, où le grand corps social, dans sa marche presque éternelle, est assez robuste, pour ne s'arrêter jamais. C'est le moment où la courbe, qui représente ce mouvement, est assez voisine de son asymptote, pour qu'on puisse la confondre avec elle, bien que cette confusion ne doive jamais se réaliser.

Une société, quelles que soient ses imperfections, représente toujours un progrès, sur une situation antérieure, et c'est un point important qu'il ne faut jamais perdre de vue, pour juger le passé d'une manière impartiale.

Ainsi l'esclavage, tout abominable qu'il soit, est un progrès sur le cannibalisme, et le premier homme, qui, au lieu de manger son ennemi, a eu l'heureuse inspiration de tirer parti de ses forces, a été, dans une certaine mesure, un bienfaiteur de l'humanité.

A l'époque où la dépravation des mœurs premières, faisait craindre que la plus essentielle des lois de Dieu, la reproduction, fût méconnue par notre espèce, les courtisanes sont devenues, dans les plans du législateur, des agents puissants de moralisation. C'est ce qui explique la grande considération dont elles jouissaient, dans certaines villes de l'antiquité et particulièrement à Corinthe, où elles constituaient, en quelque sorte, un des grands corps de l'État, investi de prérogatives nombreuses.

Rien n'était plus rationnel.

En ce temps-là, ces courtisanes, apôtres du plaisir, obtenaient par la séduction, ce que les lois n'auraient pu faire, et dans ce rôle aujourd'hui si abaissé, elles étaient en réalité les gardiennes des

mœurs publiques. Ainsi les Laïs, les Phrynée, les Aspasia et tant d'autres, en rappelant par leurs charmes aux lois de la nature, ont été pour leurs sociétés, des soutiens de la morale, des instruments de civilisation. La prostitution que nous considérons, avec juste raison, comme une plaie honteuse de notre siècle, a donc été en son temps, un bienfait et un progrès social. Les quatre femmes de Mahomet, dont nous rions volontiers, sont aussi un progrès sur la promiscuité première des peuples dont il est le prophète. La bastonnade qui époussette les épaules britanniques, épaules du peuple *libre* par excellence, comme chacun sait, est encore un progrès incontestable sur la pendaison.

On voit, soit dit en passant, que si les progrès se suivent, ils ne se ressemblent guère, fort heureusement. Mais ce n'est pas une raison pour leur refuser, la justice qui leur est due. S'il n'est pas de petite économie, il n'est pas non plus de petit progrès à dédaigner, car tous concourent au but commun, qui est le bonheur de l'homme par l'accomplissement du programme de Dieu.

Les sociétés se transforment et se transformeront donc jusqu'à l'époque encore fort reculée, où la totalité de ceux qui la composent seront satisfaits des conditions qu'ils y trouveront. Mais tant qu'une

voix sortie des bas-fonds de la multitude criera : je souffre ! il faudra que cette voix soit apaisée et satisfaite : le bonheur de tous ne peut être qu'à ce prix.

Arrivées à cette phase suprême, les sociétés n'auront plus qu'à subir, sans effort, les modifications indéfinies que le besoin insatiable du mieux, ne cessera de leur inspirer : l'équilibre stable sera alors trouvé.

Mais jusque-là ceux qui croiront l'avoir réalisé, ne feront que se préparer de cruelles déceptions.

Quand dans une association de 100 personnes, 95 sont mécontentes et 5 seulement sont satisfaites, il est impossible qu'avec l'aide du temps, les plus fortes en nombre, ne parviennent pas à modifier le contrat qui les lie. Il n'est pas besoin de s'appeler Spinoza et d'avoir écrit l'éthique, pour comprendre une proposition aussi élémentaire que celle-là.

Malheureusement la grande erreur de ceux qui gouvernent les sociétés et de ceux qui en profitent, est de croire que celle dans laquelle ils se trouvent

¹ Je souffre, par votre faute, bien entendu ; car il sera toujours impossible d'éviter complètement certains malheurs individuels dont la société ne saurait être rendue responsable. Mais ces malheurs mêmes, devront être adoucis par d'immenses consolations.

bien, est décidément la meilleure. De là la négation à peu près absolue, dans le monde des satisfaits, du transitoire tel que nous venons le définir, et de toute réforme tant soit peu radicale, dans les conditions du contrat social.

Du reste, soyons justes, il n'en saurait être autrement.

Pour que le progrès se réalise à travers les temps, il est bon que chaque forme transitoire, qui lui sert d'échelon, s'affirme avec solennité et se défende avec énergie. Ce n'est pas seulement un droit qu'elle a à exercer, mais encore un devoir qu'elle a à accomplir, bien qu'elle n'en comprenne pas toute la portée providentielle.

Une forme sociale, quelque mauvaise qu'elle soit, a toujours devant elle un programme à remplir, qui importe aux progrès ultérieurs. Il est donc nécessaire que les gouvernements et les privilégiés qui en profitent, aient en elle assez de confiance pour la défendre, et lui donner le temps de faire son œuvre. L'illusion même de leur part, est un élément essentiel de leur rôle, car leur défaite étant inévitable, l'intérêt seul qui les guide, pourrait bien, s'ils y voyaient trop clair, leur faire lâcher pied plus tôt qu'il ne faudrait.

C'est ainsi que l'esclavage antique a permis d'exé-

cater ces travaux prodigieux qui nous étonnent encore, bien qu'il soient au-dessous de nos moyens actuels ; c'est ainsi que la féodalité barbare, a formé le premier lien social et politique ; c'est ainsi, enfin, que la propriété morcelée de nos jours, a permis de mettre en culture, jusqu'à la dernière motte de terre égarée dans le creux d'une roche.

Une forme sociale, quelque arriérée qu'elle soit, pourvu qu'elle constitue un ensemble défini, représente donc une utilité relative qu'on ne saurait méconnaître. C'est quelque chose de comparable à une hypothèse scientifique, destinée à relier les faits acquis, et à disparaître un jour devant des faits nouveaux dont elle ne pourra plus donner raison. Le système de l'émission, vaincu par le phénomène des interférences qu'il n'a pu expliquer, sombre aujourd'hui devant celui des ondulations que Descartes a la gloire d'avoir entrevu. Cela n'empêche pas les savants de traiter encore le premier avec certains égards, non-seulement à cause des services signalés qu'il a rendus autrefois, mais encore parce que, tout affaibli qu'il soit, il peut encore être utilisé dans maintes circonstances.

Les philosophes doivent agir envers les sociétés, comme les savants envers les hypothèses scientifiques. Respecter en elles leur utilité relative, mais ne

cesser de les pousser aux transformations nécessaires, en les accablant de faits nouveaux et en montrant leur impuissance radicale à les expliquer.

Rien n'est concluant comme un fait, sa seule apparition peut faire crouler les systèmes les mieux établis, et quand on veut produire un effet utile, on doit, avant tout, s'assurer le concours de cet auxiliaire irrésistible.

Les sociétés actuelles sont donc provisoirement respectables, et il n'est pas mauvais qu'une majorité compacte les défende, pour leur donner le temps de produire leur tâche. Leur défaite n'en est pas moins certaine. Celui qui règle toutes choses, n'a certainement pas jeté les hommes sur la terre, comme des dés sur un tapis. Ses plans sont arrêtés d'avance, et, malgré notre aveuglement et notre mutinerie enfantine, nous ne pourrons éviter de les suivre. Depuis l'origine des temps, les sociétés se transforment ; et elles se transformeront, tant qu'elles ne seront pas entrées dans les voies de Dieu : il n'est donné à aucune d'échapper à cette loi souveraine.

Comment se produira ce merveilleux travail ? de la manière à la fois la plus simple et la plus irrésistible.

Les premières conditions de la vie, exigent que tout être porte en lui les forces nécessaires à son

développement. Les grands êtres collectifs, sociétés et humanités, participent naturellement à cette loi, sans laquelle on ne peut les concevoir. Leur transformation et leur amélioration avec les siècles est donc, en quelque sorte, un simple phénomène de croissance que rien ne saurait interrompre. Par cela seul qu'une société vit, elle doit se développer jusqu'au moment où une révolution physique, viendra la détruire, ou mieux la renouveler, ainsi que nous l'avons expliqué en son lieu.

Dans l'application, cet immense travail est dirigé par les souverains spirituels que Dieu inspire, et qui constituent sur la terre sa révélation permanente. Il est inutile de faire ici la remarque, que ces souverains n'ont aucun rapport avec ceux de l'ordre temporel, et qu'il importe de ne pas les confondre : la chose va de soi. Les souverains temporels, empereurs, rois, princes, ducs, margraves, etc., n'ont chacun d'autre rôle à jouer, que celui de conservateurs de la société au sommet de laquelle le hasard les place. Mais ce rôle, en apparence si simple, offre néanmoins d'assez grandes difficultés d'exécution, parce qu'en même temps, que le souverain doit maintenir, il faut aussi qu'il permette le mouvement inévitable, qui correspond à la longueur de son règne. C'est dans ce détail important que, par peur ou par

incapacité, il faillit presque toujours à sa mission, et particulièrement dans ces moments de crise où, le mouvement en avant, se trouve accéléré un peu plus qu'à l'ordinaire. Aussi sur la longue liste de nos rois, c'est à peine si nous en comptons quatre ou cinq qui aient dignement joué leur rôle ¹. Parmi ceux qui ont fait le plus de bruit, François I^{er} et Louis XIV, loin de conserver, n'ont fait que dissoudre et, le dernier surtout, en fin de compte, n'a été qu'un promoteur de scandale et de ruine.

Rendons, en passant cette justice aux souverains temporels de notre siècle, qu'ils comprennent généralement mieux les graves devoirs qui leur incombent et que, moins effrayés des transformations qui se préparent, ils paraissent disposés à les seconder, ou, tout au moins, à les laisser faire. Le pape, le représentant du Dieu d'amour et de lumière, sera bientôt le seul qui affichera la prétention déplorable, de se poser en borne de l'esprit humain, et d'atteindre ainsi au dernier terme des contradictions possibles.

¹ Quand on a cité Charlemagne, Hugues-Capet, saint Louis et Henri IV, on se trouve bien embarrassé d'en trouver un cinquième, à moins de prendre cet abominable Louis XI, qui, aux yeux de certains historiens, passe pour un grand roi, bien qu'il fût un grand misérable; coïncidence qui n'est pas flatteuse pour la royauté.

Les souverains spirituels sont aidés dans leur œuvre par ceux qui acceptent leurs idées, les commentent et les propagent à travers le monde. Soldats de la milice sacrée, ce sont eux qui assurent leurs conquêtes pacifiques sur les intelligences, et qui gagnent au royaume de Dieu de nouvelles provinces. Chaque homme, ici-bas, qui fait circuler une parcelle de vérité, donne un bon exemple, accomplit une œuvre utile à ses semblables, qui, en un mot, produit un effort, quelque petit qu'il soit, dans le sens de l'idéal, est un des agents mystérieux qui concourent à la réalisation des destinées. Chacun d'eux produit ainsi son *dx*, et c'est la Providence qui se charge de l'intégrale, avec l'aide des siècles.

Beaucoup travaillent à cette œuvre commune, sans avoir conscience du but final. Le pionnier qui ouvre une route, le marin qui rallie les peuples lointains, le musicien qui révèle à l'âme des aspirations nouvelles, le poète qui dans ses strophes, élève la pensée et dilate les cœurs, sont généralement dans ce cas. Ils ne savent peut-être pas où ils marchent, mais ils marchent bien. D'autres, tout en comprenant où tendent leurs efforts, agissent néanmoins presque malgré eux, et comme poussés par une main invisible. Les philosophes, ces éternels amoureux de la vérité éternelle, malgré leurs erreurs inévitables,

représentent cette puissante catégorie. Montaigne, Montesquieu, Descartes, Bacon, Voltaire, Rousseau, Saint-Simon, Fourier, en un mot, tous les souverains de la pensée, ont pris la plume, en dehors de l'ornière où ils cheminaient, pour obéir à la voix intérieure qui leur commandait, de jeter leur étincelle au milieu des ténèbres de leurs siècles, et c'est avec toutes ces étincelles, que l'esprit humain s'est fait un soleil qui éclaire, de nos jours, sa marche vers l'avenir. Quiconque d'ailleurs a tenu une plume indépendante et loyale, ne peut ignorer qu'il y a été poussé par une impulsion secrète, à laquelle il lui eût été impossible de résister.

C'est ainsi que se produisent et agissent dans les sociétés, les forces innombrables qui tendent à les transformer, forces irrésistibles qu'aucun obstacle ne peut arrêter. Pour une de détruite, dix renaissent à l'instant, et décuplent en vigueur, l'effet que la première aurait dû produire, et l'œuvre se poursuit avec une ténacité devant laquelle tout plie. Il n'est pas jusqu'à l'excès du mal qui n'y aide, car le sang des victimes, jette en coulant à terre, des lueurs semblables aux flammes du génie, et quand on veut écraser une vérité, la pression fait précisément jaillir sous le talon, les éclairs qu'on voulait étouffer.

CHAPITRE XII.

Du devoir et de la morale suivant la scolastique. — Aperçu de la variété de morales qui ont cours dans les sociétés. — Appréciations de celles de l'Évangile, des philosophes et de Kant en particulier.

Devant l'immense cycle de transformations que nos sociétés doivent parcourir, il y a lieu de se demander, tout d'abord, quelle est la part d'efforts que l'œuvre générale réclame à chacun de nous.

Cette question dont l'importance ne peut échapper à personne, nous conduit en ligne droite à l'idée du devoir, idée la plus haute, la plus solennelle que l'esprit de l'homme puisse agiter.

Il est peu de philosophes, depuis l'antiquité la plus reculée, jusqu'à nos jours, qui ne se soient crus obligés de dire quelques mots du devoir. Socrate, Platon, Mackintosh, Kant, Jules Simon, Cousin, que sais-je encore? En un mot tous les représentants

officiels de la scolastique, tous les pères de cette église peu catholique et peu romaine, ont voulu, chacun à leur tour, en donner une petite définition personnelle. Dans ces derniers temps mêmes, plusieurs volumes épais et d'une digestion difficile, ont été écrits sur la matière, mais en fin de compte, elle reste encore à élucider par l'esprit moderne, qui, comme chacun sait, a sa manière à lui, d'envisager les choses de ce monde.

Presque toutes les définitions de ce grand mot, tournent autour d'un centre commun, qui est la soumission à la loi morale, ou en termes d'école, l'obligation morale.

C'est fort bien. Mais ici se présente une petite difficulté, qui consiste précisément, à définir d'une manière suffisamment claire, ce qu'il faut entendre par morale; car, en jetant un coup d'œil sur les divers peuples de la terre, on ne peut éviter d'être frappé du prodigieux désaccord qui règne sur ce point. On acquiert ainsi cette triste certitude, qu'elle dépend beaucoup, des lieux, des besoins sociaux, des positions, des intérêts, des caractères, en un mot, d'une foule d'éléments qui ne sont pas précisément des éléments d'harmonie.

Voici des brahmines qui vont tout nus, et qui prétendent que c'est le seul costume qui convient à des

hommes, puisque c'est celui que Dieu lui-même leur donne en venant au monde : En voici d'autres qui se ferment la bouche avec un cadenas pour éviter de pécher par paroles ; moyen à coup sûr très-efficace, mais qui a bien ses inconvénients : J'en vois d'autres qui se pendent une clochette, à cette partie du corps que les Juifs se coupent religieusement, afin de montrer publiquement qu'ils renoncent — les Brahmines et non les Juifs — à ce plaisir qui assure la perpétuité de notre espèce — les dévotes s'empressent d'aller baiser la susdite clochette, dès qu'elles l'entendent tinter dans leur voisinage ; cela va de soi. J'aperçois aux environs de Cochin, des prêtres qui élèvent des crocodiles sacrés, et qui font de beaux sermons pour décider les fidèles à se faire manger par eux, afin *d'aller au ciel*, par la voie de leurs intestins : A l'île de Formose les prêtresses font publiquement, sous prétexte de religion, de ces choses qu'on ne peut dire en aucune langue, si ce n'est dans celle du pays, que j'ignore et que je ne désire nullement apprendre : dans cette même île de Formose, il est défendu aux femmes d'accoucher avant l'âge de 35 ans. Celles qui se trouvent enceintes contrairement à cette loi, vont chez les prêtresses qui les font avorter, en leur dansant une gambade *religieuse* sur le ventre.

Au Pégu, quand les prêtres qui sont en même temps les médecins de l'endroit, ont annoncé à un malade qu'il doit mourir, il faut qu'il meure, et quand par aventure, il a l'audace de faire mentir son médecin, et d'enfreindre son ordonnance mortuaire, il est *déshonoré*, obligé de fuir le pays et de porter ailleurs la honte d'avoir une constitution trop robuste. Au Congo, à Angola, suivant le père Labat, un mari peut faire commerce de sa femme ; un père peut vendre son fils et réciproquement. Le seul crime officiellement reconnu de ces peuples, est de ne pas satisfaire le Chitombé, qui est quelque chose comme leur Pape.

Tous ces gens-là ont évidemment une morale particulière, qui ne ressemble guère à la nôtre, mais qui n'en est pas moins fort respectable à leurs yeux, et dont il ne serait pas prudent d'aller se moquer dans leur pays.

Chez les peuples plus policés, la morale subit des variantes aussi nombreuses et signalées par d'aussi grands écarts.

Nous avons d'abord les morales de Louis XIV, de M^{me} de Montespan et du père Lachaise. Cette dernière, reliant les deux autres, était si complaisante, que la grande favorite n'appelait jamais autrement son confesseur que *La chaise percée*. Jeu de mots du

meilleur goût, comme on le voit, et tout à fait digne du *grand siècle*. Nous avons ensuite la morale du régent, de Louis XV et de toute cette cour lépreuse que la révolution a balayée, et qu'il est absolument impossible de qualifier honnêtement.

De notre temps nous avons encore la morale didactique du philosophe Pathos, continuateur de Sénèque, de ce *sage*, qui, possesseur de 80 millions de sesterces, discourait sur le mépris des richesses, en buvant du vieux Surêne dans des coupes d'or; la morale du commerce et de la bourse; celle des hommes de lois; celle des médecins, des chanteurs, des danseuses, des lorettes¹; en un mot, de toutes les professions, et puis, pour broder sur le tout, nous avons enfin celle des politiques et des diplomates qui est incontestablement ce qu'il y a de plus perfectionné dans le genre.

Il résulte de ce petit inventaire que la morale n'est pas aussi facile à définir, qu'on serait disposé à le croire, et par suite, que le devoir qui, suivant les philosophes, serait cette morale mise en pratique, se trouve précisément dans le même cas. Il n'y a donc pas à s'étonner des fluctuations nombreuses que l'esprit humain a subies dans ses recherches à ce sujet.

¹ Voir la note 11, à la fin du volume.

On objecte, non sans raison, que si la morale est variée dans ses applications, elle est une, immuable, éternelle, dans son principe, et que par conséquent, il est possible de la présenter aux hommes, comme une règle de conduite positive et de leur définir ainsi le devoir, d'une manière précise.

Mais ici de nouvelles difficultés se dressent encore; où trouver une définition claire, positive, de cette morale éternelle, dont chaque homme sent instinctivement l'existence? Dans les textes religieux diront les théologiens : dans les profondeurs de la conscience, répondront les philosophes ; sans néanmoins rejeter ce que les textes peuvent avoir de conforme à la raison universelle.

Ouvrons le livre religieux par excellence : l'Évangile. Nous y rencontrons, tout d'abord, ce précepte divin, qui semble enfin résumer le devoir d'une manière infaillible : Aimer Dieu par dessus toutes choses et son prochain comme soi-même ¹.

A coup sûr, rien de plus sublime et de plus simple à la fois, n'a été dit dans le langage des hommes, et pourtant le vague plane encore sur cette formule admirable, car l'amour de Dieu et de son prochain, tout désirable qu'il soit, ne peut être imposé comme un devoir, par cette puissante raison que l'homme

¹ Voir la note 12, à la fin du volume.

n'est pas maître de son amour, mais seulement de ses actes.

Ouvrons les philosophes. En résumé tout ce qu'ils ont dit pour fixer l'idée du devoir, est renfermé dans ce commandement : Sacrifier, en toutes circonstances, son intérêt particulier à l'intérêt général.

Cette nouvelle formule paraît tout d'abord magnifique, on ne saurait le contester ; et cependant en l'examinant bien, il est facile de reconnaître qu'elle se trouve fautive dans un grand nombre de cas.

L'erreur qui l'a fait généralement adopter, et qui a produit l'enthousiasme de M^{me} de Staël à son sujet, tient à ce que l'on persiste à considérer les sociétés comme régulièrement constituées, tandis qu'elles ne sont encore qu'en voie de formation. Or, dans ces conditions, il est facile de comprendre, que l'intérêt particulier doit, assez souvent, dominer l'intérêt général du moment, et qu'un seul homme, par la vérité qu'il porte en lui, pèse plus dans la balance des destinées, qu'un peuple tout entier¹.

D'ailleurs comment oser encore proposer la vieille

¹ Et puis chacun n'entend-il pas l'intérêt général à sa manière? Où trouver donc dans cette formule, une règle de conduite précise.

doctrine du sacrifice, quand l'humanité tout entière la repousse, et marche précisément à de plus hautes destinées, depuis qu'elle se pose hardiment le problème du bonheur ?

Le moment, il faut en convenir, serait fort mal choisi.

Kant, génie solitaire et essentiellement *subjectif*, pour le qualifier suivant une expression de son choix, a voulu, lui aussi, aventurer une définition du devoir. Mais malgré ses prétentions dogmatiques, il est facile de reconnaître qu'elle n'est guère plus satisfaisante que celle de ses devanciers.

La voici telle que la donne M^{me} de Staël : « Agissez en toutes circonstances, de telle sorte que le motif de votre conduite, puisse être élevé à la hauteur d'une maxime générale. »

Cette formule, qui paraît très-imposante, ne supporte pas plus l'analyse que les précédentes. Chacun, en effet, entend les maximes générales à sa manière, et cette diversité d'appréciation pourrait conduire à des désordres sociaux extrêmement graves. Ainsi beaucoup de personnes pensent qu'une maxime admirable, consisterait à pousser les citoyens à résister aux mauvaises lois, et à se sacrifier au besoin pour les combattre. Or, comme toutes les sociétés, dans leur état présent, ont chacune leur

petit bagage de mauvaises lois, reconnues et constatées par les jurisconsultes eux-mêmes, la formule kantienne, ne laisserait pas que de présenter, dans la pratique, de sérieuses difficultés.

Dans les relations privées, les accidents quoique moins graves, auraient bien leurs petits inconvénients. Dire toujours la vérité, ne jamais se plier au mensonge, est encore une très-belle maxime générale, mais il résulterait infailliblement de son application, que beaucoup de gens, après s'être dit leur fait dans les rues, se donneraient des soufflets au grand scandale de tout le monde.

Tout bien examiné, je pense qu'il est prudent de ne pas abuser de la *maxime générale*, dans le train de la vie publique ou privée, eu égard aux graves perturbations qui pourraient en résulter.

Mais cette formule inflexible et inapplicable, n'a pas lieu d'étonner de la part d'un homme, qui pousse le fanatisme de la vérité, jusqu'à défendre de mentir à un scélérat, en lui donnant le change sur le lieu où se cache celui qu'il veut tuer.

L'erreur de Kant est celle de tous les penseurs qui n'ont pas suffisamment tenu compte de l'avenir, et, par suite, des formes transitoires que doivent subir les sociétés pour y atteindre; formes qui exigent, à cause de leur utilité relative, un certain

compromis avec les principes éternels qui les régiront un jour. Vouloir leur appliquer, dès à présent, ces principes, est aussi raisonnable que de jeter sur les épaules d'un enfant débile, le fardeau destiné à un homme vigoureux.

CHAPITRE XIII,

Du devoir. — De la morale et du droit dans leurs sens absolus.
— La véritable gloire et la fausse gloire. — Kepler et César,
Newton et Napoléon, Descartes et Frédéric. — Où git le bonheur.

Le premier devoir de l'homme, celui qui les renferme tous, c'est son perfectionnement. Mais comme ce travail ne peut se produire dans chacun, qu'à la condition de se produire en même temps, chez tous les autres, il en résulte que la définition complète du devoir de l'homme, c'est son perfectionnement solidaire ou, suivant le langage de l'école, le perfectionnement du *moi* et du *non-moi*. Pour se perfectionner il faut d'abord s'instruire, c'est-à-dire chercher la vérité avec bonne foi; pour perfectionner son semblable, il faut lui transmettre la vérité acquise; œuvre qui implique la lutte pacifique contre l'erreur.

Pour se perfectionner il faut encore développer méthodiquement, les facultés physiques et intellectuelles que Dieu a mises en nous, et produire en travaillant, suivant les aptitudes qui nous sont propres.

Tel est le devoir de chacun, dans son sens le plus général et le plus-élevé. Il se résume dans la recherche des lois de Dieu, et dans la réalisation de son programme que l'idéal nous révèle. L'amour, tout désirable qu'il soit, n'en sera que l'effet et non la cause.

Le droit, c'est la faculté d'accomplir le devoir, tel que nous venons de le définir. Ce droit, chacun l'apporte en naissant, et la première obligation d'une société, c'est de le garantir à chacun de ses membres. Tant qu'elle n'a pas satisfait à cette condition préliminaire, elle n'est pas régulièrement constituée, quoi qu'elle en puisse dire dans les congratulations officielles qu'elle se prodigue, pour donner le change sur ses imperfections.

Droit et devoir ne sont donc, au fond, que les deux faces d'une même chose : la destinée.

La morale est tout entière comprise dans l'exercice du droit et l'accomplissement du devoir.

Il n'est pas besoin de volumes pour expliquer des propositions aussi élémentaires.

L'homme ne vaut que par la somme de vérités dont il dispose, car le plus méritant, aux yeux de Dieu, ne peut être évidemment, que celui qui comprend le mieux ses intentions et sait le mieux les secourir. C'est dans cette voie seule, que se trouve le vrai bonheur et la véritable gloire.

Un entrepreneur de batailles, un conquérant, passe sa vie à brûler des villes et à massacrer ses semblables; il entasse exploits sur exploits et remplit le monde de sa renommée. Son siècle stupéfait lui dresse des statues et couvre de lauriers le sang qu'il fait répandre : c'est fort bien. Mais lui quelles sont les joies qu'il goûte dans son orgueil insatiable et son ambition inassouvie? Peut-on les comparer à celles qui épanouissent l'âme du révélateur, apportant au monde une vérité nouvelle, et lui faisant faire un pas de plus vers ses destinées, c'est-à-dire vers le bonheur? Prenons un exemple.

Voici César qui, triomphant d'une défense désespérée, vient enfin de se rendre maître d'Uxellodunum. Les vaincus sont à ses pieds, implorant sa clémence; le vainqueur aspire à pleins poumons les fumées de la gloire, mêlées à l'odeur du sang qui rougit encore les fossés de la ville gauloise. Il doit enfin se trouver satisfait. Lui? pas du tout. Il lui faut encore, pour assouvir sa fureur, couper les

poignets à tous ces héros et les jeter errants dans la campagne, afin d'ébranler par la terreur, ceux qu'il lui reste encore à vaincre par les armes.

Ouvrons ses Commentaires et voyons comment il parle lui-même de cet exécrationnel forfait.

« César sachant que sa *clémence* était connue de tous, ne craignit point qu'on attribuât à la cruauté de son caractère, une mesure rigoureuse ; et comme il voyait qu'il ne pouvait mener ses projets à bonne fin, si les Gaulois venaient à se révolter ainsi de différents côtés, il résolut d'effrayer les autres peuples par l'exemple d'un grand châtiment. Il fit couper les mains à tous ceux qui avaient porté les armes *mais* — ce *mais* est prodigieux — il leur laissa la vie, afin de témoigner d'une manière éclatante, du châtiment dont il avait frappé les *coupables*. » — C'est-à-dire les héros qui défendaient leur patrie.

Jamais bandit pris sur le fait, n'a dit, pour pallier son crime, autant de choses abominables en aussi peu de mots. Où peuvent être les joies de ce misérable coupeur de poignets ?

A côté de cette gloire des massacres, plaçons celle du révélateur qui apporte au monde une nouvelle conquête de l'intelligence et qui, dans l'extase de sa victoire, confie à la postérité l'enthousiasme qui l'anime. Écoutons Keppler, exprimant, avec une

noble fierté, le bonheur qu'il ressent, après avoir découvert les admirables lois qui régissent les mouvements des corps célestes.

« Enfin ! après dix-huit mois, une première lueur m'éclaire et, dans ce jour remarquable, j'ai senti les purs rayons des vérités sublimes. Rien à présent ne me retient ; j'ose me livrer à ma sainte ardeur, j'ose insulter aux mortels, en leur avouant que je me suis servi de la science mondaine, que j'ai dérobé les vases d'Égypte, pour en construire un temple à mon Dieu. Si l'on me pardonne, je m'en réjouirai, si l'on me blâme, je le supporterai. Le sort en est jeté, j'écris ce livre : qu'il soit lu par mes contemporains ou par la postérité, peu importe ; il peut bien attendre un lecteur pendant un siècle, puisque Dieu lui-même a manqué, durant six mille ans, d'un contemplateur tel que moi ! »

Le rapprochement des situations de ces deux hommes et de leurs paroles, révèle, sans effort, de quel côté se trouve la véritable gloire, celle qui ne périt pas et dont tout le monde profite.

Sans vouloir faire à Napoléon I^{er}, l'injure de le comparer à César, représentez-vous ce grand capitaine, après la bataille d'Austerlitz, visitant le théâtre de sa victoire, jonché de morts et de mourants, et sentant peser sur sa conscience, à travers l'eni-

vement du succès, la lourde responsabilité de tout ce sang qui rougit la terre ; à côté de lui, placez la grande figure de Newton, révélant à son siècle étonné, les merveilleuses lois de l'attraction universelle, et sentant monter jusqu'à lui, dans sa communion avec Dieu, les applaudissements des siècles qui s'avancent et qui tous béniront sa conquête ; devant le *grand* Frédéric, qui pille ses voisins et leur vole des provinces, parce qu'il se sent le plus fort, sur ce terrible échiquier qu'on appelle la guerre, et qui pour régler plus simplement les comptes de sa conscience, s'associe à Lamétrie pour supprimer l'âme ; devant ce batailleur sans foi, mettez Descartes, jetant son épée à la vieille ferraille, et marchant ainsi sans autre arme que son génie, à l'éclatante victoire de la pensée éternelle sur le néant ; continuez ainsi ce parallèle aussi loin que vous le voudrez dans les temps, et vous trouverez, en fin de compte, que la véritable gloire ne peut être que pour les pacifiques conquérants de la vérité, qui seuls nous poussent dans les voies de Dieu.

Les plus grandes joies de ce monde sont celles de l'esprit, et la plus haute position parmi les hommes, correspond à la plus grande somme d'intelligence. Le plus élevé par l'intelligence est, en effet,

le plus près de Dieu, et par conséquent, celui qui le voit et le comprend de la manière la moins imparfaite.

Voyez-vous d'ici cet homme obscur qui passe? Son costume est simple, son air bienveillant; il semble sourire à la nature qui l'environne. On ne fait guère attention à lui, mais lui fait attention à tout. Il regarde tour à tour, l'insecte qui vole, la feuille qui tremble au vent, le nuage qui traverse l'horizon, la goutte de rosée qui brille comme une perle tombée du ciel de quelque parure de sainte. Par moment on dirait qu'il épie un secret, ou qu'il admire quelque chose qui échappe aux autres.

Quel est donc cet homme?

Cet homme obscur qui passe, est un prince de l'intelligence qui visite ses États et qui jouit des merveilles qu'il y rencontre.

Maintenant tournez-vous de ce côté.

Voyez-vous cet autre qui arrive avec un cortège de bruit et de fumée? Sa tête semble courbée sous quelque lourde pensée : tout le monde le regarde, mais lui ne semble voir personne; de temps à autre pourtant, il se rappelle qu'il doit saluer et alors il salue. On l'entoure, on l'acclame, on l'appelle grand, magnanime, génie incomparable, mais à travers ces mots retentissants, on lui demande

beaucoup, parce que rien ne lui coûte à donner.

Mais quel est donc cet homme considérable, qui ne paraît voir de notre espèce que la nuque et le côté besogneux? lui? C'est un pauvre prince bien malheureux, car il lui manque précisément, la seule chose qui fait les princes véritables : l'intelligence¹.

Il n'est pas, en effet, de bonheur possible sans cette faculté divine, et c'est elle qui, dans chaque être, en mesure l'étendue. L'homme ne se trouve vraiment heureux, quelle que soit la position qu'il occupe en ce monde, que quand il se sent en communion avec Dieu, par les vérités qu'il s'assimile et les œuvres qu'il accomplit. Hors de là, jouet d'illusions éphémères, il ne fait que heurter à chaque pas, le désenchantement dont sa route est semée.

Rechercher Dieu, c'est-à-dire la vérité éternelle, pour se perfectionner et perfectionner son semblable, est donc, non-seulement le devoir de l'homme, mais encore la condition essentielle de son bonheur. Et par là éclate une fois de plus, cette admirable loi de la Providence, qui consiste à nous conduire au bien par le plaisir, et à nous éloigner du mal par la douleur.

¹ Ces lignes rappelleront sans peine, une figure de prince de vieille race qui n'est plus, et qui paraissait, en effet, écrasé sous le poids de sa dignité.

CHAPITRE XIV.

Du gouvernement et de la politique comme agents de perfectionnement. — L'instruction et la liberté. — La liberté assure le contrôle, base de toute politique loyale.

Un devoir dont l'accomplissement assure le bonheur de l'homme, tel est donc le point de départ de toute appréciation rationnelle des destinées, telle est la voie tracée par Dieu, pour nous conduire à ses fins.

La société, avons-nous dit, a pour première condition à satisfaire, d'assurer à chacun l'accomplissement de ce devoir qui est, en même temps, un droit de naissance. Tant qu'elle n'est pas parvenue à cet état élémentaire, il y a lutte entre elle et les membres qui la composent, parce que ses lois sont en contradiction flagrante avec celles de Dieu, qui prescrivent le perfectionnement de l'homme. Pendant

tout le temps que dure cette période inférieure, le beau rôle est évidemment, du côté de ceux qui veulent la transformer, et le secondaire, du côté de ceux qui la défendent, malgré l'utilité momentanée que nous avons reconnue aux formes transitoires. En ces temps-là, quand l'œuvre des transformations se trouve violemment interdite, il arrive fréquemment, que les esprits avancés vont en prison, et les héros à la potence.

C'est pour ce motif, que la postérité de mieux en mieux éclairée sur les conditions de son développement, tire de temps à autre de l'oubli, quelque vieux supplicié dont le squelette blanchi, pend au gibet du passé, et le posant avec pompe sur un piédestal, et même sur un autel, le reconnaît enfin, pour un bienfaiteur de l'humanité.

Les sociétés qui cherchent des bases inébranlables à leurs édifices et qui, pour y parvenir, ne font que combiner les divers emplois de la force, rappellent ces alchimistes qui cherchaient autrefois la pierre philosophale. Elles pourront bien comme eux, trouver quelque chose de bon, je ne le leur conteste pas, mais, à coup sûr, ce ne sera pas ce qu'elles cherchent.

Le seul problème qu'elles puissent raisonnablement se proposer de résoudre, c'est d'assurer une

marche régulière aux transformations qu'elles doivent nécessairement subir. Le moyen le plus sûr d'y parvenir, est d'assurer à chacun, la dose d'instruction et de liberté, que réclament les besoins du moment.

C'est précisément la détermination de cette dose, qui embarrasse, de notre temps, les diverses pharmacopées gouvernementales. Si la dose est trop forte, nous dit-on, la situation s'embrouille et présente divers dangers; si elle est trop faible, riposte-t-on, il y a à craindre une éruption qui bouleverse de fond en comble le terrain social.

En ce qui touche l'instruction, les inconvénients sont moindres assurément. Il y a tant à faire partout dans ce sens, tant de ténèbres obscurcissent encore notre entendement, que la dose à administrer, ne doit avoir d'autres limites que celle du possible. Si quelque politique méfiant, redoute de voir un jour le peuple trop éclairé, et d'avoir par suite, à le gouverner par les seules forces de l'intelligence, qui peut-être lui font défaut, je lui conseille de calmer ses alarmes, car nous sommes encore bien loin de là.

En ce qui touche la liberté, qui, en l'absence d'une prospérité suffisante, peut présenter, en effet, quelques inconvénients, il y a, en dehors des avantages

qui lui sont propres, un argument bien décisif à faire en sa faveur.

C'est que tous les gouvernements qui, depuis le dernier siècle, s'écroulent en Europe, périssent précisément, parce qu'il manque à leurs peuples, certaines libertés ou certaines réformes qu'ils réclament en vain. Est-ce à tort ou à raison ? On peut longuement discuter là-dessus, suivant les lunettes à travers lesquelles on voit les choses de ce monde, mais on ne peut nier la logique des événements, la plus concluante et la plus décisive, qui ait cours parmi nous, car c'est celle de la Providence elle-même.

Voici un gouvernement qui paraît inébranlable à tout jamais. Ses partisans, c'est-à-dire ceux qui sont intéressés à sa conservation, le lui répètent si souvent, qu'il finit par croire à son éternité, à la manière de ces empereurs romains, qui arrivaient à penser qu'ils étaient réellement des dieux, à force de se l'entendre dire. Les agents officiels de ce gouvernement, en masse compacte, lui chantent sur tous les tons, qu'il est parfait et que l'adoration à son égard est universelle. Quand le souverain qui le personnifie, se présente quelque part, l'enthousiasme public, épuise toutes les formes du lampion, pour lui rendre hommage, et le dernier écu municipal se sacrifie à son triomphe. C'est fort bien. Le lendemain un vent

venu, on ne sait d'où, l'emporte comme une paille séchée au soleil de juillet, et il se rencontre tout à coup, que le dit gouvernement, si merveilleux la veille, est le plus pitoyable de tous.

En voici un autre qui succède immédiatement au premier, car ces sortes d'emploi ne restent pas longtemps vacants. Ah! pour le coup, celui-ci est le bon! comment le méconnaître aux principes qu'il représente, et au programme avancé qu'il s'est donné à la face du peuple? Il n'y a que l'aveuglement des partis qui puisse nier des intentions si pures, et mettre en suspicion de si nobles desseins. C'est au mieux. Mais voici qu'un nouveau coup de vent, venu encore on ne sait d'où, vous balaie cet excellent gouvernement et vous le jette dans le même trou que le premier, avec la même oraison funèbre pour adieu.

Et ainsi des autres.

Tout cela signifie bien quelque chose, on ne saurait le contester. Aussi convient-on généralement, qu'une certaine liberté politique est indispensable au développement régulier d'un peuple, et que c'est là une excellente soupape de sûreté pour éviter les explosions. Les philosophes y voient d'autres avantages. Ils y trouvent un puissant moyen de contrôle à la disposition de tous les intéressés de l'entreprise

sociale ; un échappement naturel aux plaintes de ceux qui souffrent ; une communion féconde de toutes les idées ; en un mot, le moyen d'éclairer la route encore si obscure de nos destinées. Aussi, bien que les philosophes se préoccupent davantage de la solution des questions économiques et sociales, qui doivent suivant eux, développer d'une manière plus certaine la prospérité et le bonheur des masses, ils ne manquent pourtant pas d'ajouter leurs voix impartiales, à cet immense chœur qui réclame de tous côtés, une plus grande extension des libertés publiques.

Malheureusement les gens qui gouvernent, trouvent généralement, qu'il est plus facile de conduire un peuple qui n'est pas libre qu'un peuple qui l'est. Ils subissent, en outre, sur la bonté des institutions qu'ils emploient, de si dangereuses illusions, qu'ils finissent souvent par croire qu'elles sont définitivement, les meilleures qu'on puisse imaginer.

Un grand personnage, que j'ai connu de près, et qui a laissé, sur son caractère et sa moralité, des opinions qui ne sont généralement pas flatteuses pour sa mémoire, était sujet à d'étranges hallucinations. Pareil au comte de Cagliostro, qui finissait par croire, en racontant la mort de Jésus-Christ, qu'il avait réellement assisté à son supplice, cet

illustre personnage, prenait souvent pour des réalités, les produits de son imagination aussi brillante que légère. Ayant reçu en cadeau, un service de table en Ruolz, de riche aspect et de fort bon goût, il lui vint un jour à la pensée, de dire aux convives qui lui en faisaient compliment, que c'était une vieille argenterie de famille remise à neuf, que sa mère lui avait envoyée de Paris.

Cette étrangeté répétée plusieurs fois, avec cette assurance du bel air, dont il avait le secret, devant la personne même qui avait fait le cadeau, finit par s'incruster dans son esprit, avec la solidité d'un fait réel. A tel point que se trouvant un jour, dans un de ces moments de débîne distinguée qui lui étaient fréquents, il songea à tirer parti de son argenterie imaginaire, en l'échangeant contre de la monnaie courante. Ce fut alors que l'illusion tomba et que la réalité surgit tout à coup, à sa place, avec ses exigences positives. Le personnage en question, la salua avec sa courtoisie ordinaire, et se tira d'embarras, ainsi qu'il avait coutume de le faire, avec un grand éclat de rire, qu'il jeta à ses créanciers, en manière d'à-compte, seul genre d'à-compte qu'ils aient d'ailleurs connu pendant longtemps.

La plupart des gouvernements, disons-le avec franchise, ressemblent un peu au héros de cette

anecdote. A force de répéter sur tous les tons, que leur Ruolz, c'est-à-dire leur provisoire, est de l'argenterie, c'est-à-dire du permanent, ils finissent très-sérieusement par le croire, et c'est ce qui leur crée de très-graves embarras, quand les créanciers, représentés par les besoins impérieux des peuples, viennent réclamer le règlement de leurs comptes. Le déplorable c'est qu'il n'y a pas moyen pour eux, de s'en tirer avec un éclat de rire, car dans ces moments difficiles, l'envie de rire est précisément la première chose qui leur manque.

Les gouvernements n'ont pas d'autre mission à remplir, que d'assurer à chacun, le libre exercice du droit supérieur qui est, ainsi que nous l'avons établi, le perfectionnement solidaire. Ce travail qui est la destinée tout entière, et qui par conséquent ne peut s'entraver, s'accomplit dans les masses, à l'aide de ces agents innombrables que nous avons analysés. Mais les gouvernements peuvent le seconder d'une manière puissante, en coordonnant les forces éparses et en les empêchant de se nuire, ainsi que cela leur arrive souvent. C'est à ce point de vue surtout, qu'ils méritent une attention sérieuse de la part des penseurs.

La première condition à laquelle doit satisfaire un bon gouvernement, quelle que soit sa forme, c'est

de se faire le très-humble serviteur de l'opinion publique, qui représente toujours les aspirations réalisables du moment, c'est-à-dire l'effort possible dans le sens de l'avenir. L'opinion publique peut se tromper, sans doute, mais elle seule a le droit de se tromper, et c'est pourquoi ses manifestations, quand elles sont spontanées et indépendantes, doivent toujours être respectées. Quant à la forme du gouvernement en lui-même, elle n'a pas l'importance que les diverses écoles politiques lui ont attribuée, dans les temps rudimentaires où nous sommes encore. Elle dépend naturellement des événements qui précèdent, et du génie particulier des peuples qui doivent la subir. La meilleure, a dit Montaigne, est celle à laquelle on est accoutumé et qui est presque toujours, le résultat fortuit des circonstances. Il a évidemment raison, au point de vue du transitoire, qui nous interdit encore l'application des principes absolus. L'essentiel, avant tout, au point où nous sommes déjà parvenus, c'est que le gouvernement ¹, quel qu'il soit, ne croie pas être autre chose, que le pouvoir exécutif de ce souverain éternel, insubmersible par les flots révolutionnaires.

¹ A part quelques situations excessives fort rares, le préférable est celui qu'on a, et il vaut cent fois mieux tendre à l'améliorer qu'à le renverser, quand il ne satisfait point.

qui s'appelle le peuple, c'est-à-dire tout le monde.

Pour satisfaire ce souverain, le seul légitime, le seul qui représente véritablement Dieu sur la terre, il faut connaître ses besoins et ses tendances. La première condition, ou mieux le premier devoir à remplir envers lui, est donc de lui assurer la plus large manifestation possible de ses désirs. Nous voici donc encore conduits bon gré, mal gré, à cette liberté politique, qui comme le clocher d'Avenel, dans le parc du château, se retrouve au fond de toutes les perspectives. C'est la conséquence obligée de toute politique loyale, désireuse d'assurer la prospérité publique et le développement de l'esprit humain. Car sans elle, en effet, l'opinion publique, menace de se réduire à un commérage de salons, à un écho d'antichambres, ou ce qui est pire encore, à un bourdonnement de courtisans avides.

Cette liberté ne doit avoir d'autre limite, que celle qui est naturellement tracée, par le respect de la dignité humaine, de l'autorité qui gouverne¹, et, avant tout, de la vérité. Quelques lois bien simples qui garantiraient cette condition fondamentale, de

¹ Aucun gouvernement n'est possible, s'il n'assure pas avant tout le respect de son autorité. Mais cette condition est loin d'être incompatible avec la liberté, qui, bien au contraire, ne peut sagement s'exercer que par elle.

toute société, suffiraient à préserver des dangers de la licence.

La liberté assure le contrôle, le contrôle c'est l'œil de tous, semblable à l'œil de Dieu, qui plonge jusque dans les dernières profondeurs de la conscience, et qui, suivant le grand poète des *légendes*, regarde encore fixement Caïn, dans le réduit muré, qu'il s'est fait bâtir, pour échapper à sa vision terrible.

Donnez-moi le contrôle absolu, et je vous accorde volontiers le pouvoir absolu, sans autres limites, que les rayons de ce grand œil éternellement ouvert sur tous ses actes.

Mais à dire le vrai, je ne pense pas que ce marché soit d'une conclusion facile dans la pratique.

J'estime donc, sans vouloir préjuger une question de forme, qui n'est pas opportune, qu'il est plus sage de songer à une autre combinaison.

CHAPITRE XV.

Variété des constitutions humaines, depuis Dracon jusqu'au pou grand-électeur. — Les grandes assemblées délibérantes. — Substitution de la représentation dispersée à la représentation assemblée.

Depuis que les hommes vivent en société, et par suite légifèrent, bien des constitutions ont été promulguées et données pour excellentes, par ceux qui les composaient. En faire le dénombrement nous mènerait trop loin ; contentons-nous de faire apprécier l'étonnante variété de formes qu'elles ont affectées, en signalant les deux extrémités du terrible et du burlesque qu'elles ont atteintes dans leurs évolutions.

Tout le monde connaît, quoique fort ancienne, la célèbre constitution donnée par Dracon aux Athéniens, quand ils eurent la funeste pensée de le choi-

pour législateur. Ce prodigieux archonte, qui n'aimait pas les difficultés, imagina de les trancher toutes, en tranchant précisément la tête, à ceux qui se permettaient d'en soulever.

Un citoyen, oubliant le respect dû à l'autorité, s'aventurait à critiquer un acte de l'administration ; c'était exciter au mépris et à la haine du gouvernement : la mort ! Un autre, tant soit peu frotté de pyrrhonisme, négligeait de sacrifier un coq à Esculape le jour de sa fête ; c'était un impie et un sacrilège : la mort ! Un troisième, se permettait une de ces infractions municipales, qui ne laissent que trop leurs traces sur les murs de nos villes ; c'était une rébellion à main armée, contre l'autorité établie : la mort ! Un quatrième osait dire en public, que les turbots du Pyrée ne valaient pas ceux du Pont-Euxin ; c'était jeter de la déconsidération sur les produits nationaux : la mort ! Un cinquième, plus audacieux, se permettait de soutenir dans les assemblées du Pnyx, que la peine de mort était un châtement bien dur, pour une première faute ; c'était une lâcheté indigne d'un citoyen, une insulte aux lois en vigueur : la mort ! Ainsi de suite. Convenons qu'il était difficile de trouver une combinaison plus expéditive, et qui assurât mieux le *respect* de l'autorité établie.

A l'autre extrémité de cette horreur, nous trouvons, vers le xvi^e siècle, en Suède et dans certaines contrées de l'Allemagne, une constitution qui établit son système électoral, sur une base au moins originale.

Quand, dans une ville, le moment est venu de changer le bourgmestre, les candidats s'assemblent autour d'une table et y appuient le menton de manière à y étaler leurs barbes. Un des notables prend alors un pou qui lui est offert, avec un certain cérémonial, et le place au beau milieu de la table. L'insecte disgracieux reste un moment effaré, au sein de cette plaine immense, mais bientôt rassuré, il se précipite, avec cet instinct qui n'appartient qu'à lui, sur l'une des barbes qui bordent son horizon. Eh bien, savez-vous ce que fait ce petit animal, cet aptère parasite, comme disent les entomologistes, en se logeant ainsi dans l'un des bosquets poilus qui l'entourent? il choisit le premier magistrat de la cité!!!

O Pentagruel, pends-toi, tu n'as pas trouvé celle-là.

Qui aurait jamais pu s'imaginer, bon Dieu, que ce produit lointain des misères de Job, était doué d'une si grande capacité politique? Le fait paraît néanmoins certain, au dire de Bayle qui le discute sérieusement, et il a fallu, sans nul doute, une de

ces révolutions qui ne respectent rien, pour renverser une constitution établie sur des bases aussi *solides*.

Maintenant suivez, par la pensée, tous les degrés qui séparent la hache draconienne du pou grand-électeur, et vous aurez une idée de l'étonnante variété des constitutions inventées par l'esprit humain, pour arrêter plutôt que pour diriger sa marche.

Néanmoins tout n'a pas encore été essayé, et en attendant le perfectionnement individuel et le sentiment de sociabilité, dont l'avenir dotera notre espèce, et qui simplifieront considérablement toutes les constitutions, je pense qu'on peut encore présenter dans cet ordre d'idées, quelque combinaison nouvelle et particulièrement profitable au bien public. Cette combinaison que l'industrie rénovatrice des temps modernes, pouvait seule permettre de réaliser, consiste dans la substitution de la représentation dispersée, à l'ancienne représentation assemblée, qui, véritablement, a fait son temps.

Qu'à l'origine des sociétés, chez les Gaulois, les Francs, les Goths, les Scythes et autres barbares, on ait employé le système des grandes assemblées pour régler les affaires publiques, cela se conçoit et cela devait être nécessairement.

En ces temps reculés, les moyens de communication, parmi les hommes, étaient si imparfaits, qu'il fallait bien les réunir quelque part, afin qu'ils pussent se voir, s'entendre et décider ce qui convenait le mieux à leurs intérêts communs. Aussi, quelque loin qu'on remonte dans les profondeurs du passé, on rencontre chez tous les peuples, comme base de leurs gouvernements, une assemblée délibérante dont l'omnipotence va jusqu'à faire et défaire les rois.

Les rois trouvant fort désagréable un contrôle aussi puissant, qui les menaçait, à chaque heure, de les renvoyer sans emploi, pour cause d'insuffisance, manœuvrèrent si bien, qu'ils parvinrent à se débarrasser de ce voisin incommode et à se substituer complètement à lui. Ce système poussé à l'extrême, par Louis XIV et ses déplorables successeurs, produisit par ses excès, une réaction inévitable. L'assemblée mise à la porte de l'édifice politique, rentra par la fenêtre, et recommença à régner en souveraine, dans ce vieux monument si souvent replâtré. Chacun sait, en effet, que les gouvernements récemment éconduits, avaient pour système favori, de satisfaire une certaine assemblée qui, suivant eux, représentait la nation tout entière; et puis la chose faite, ils se croisaient les bras, rêvant aux longs

jours de calme et de prospérité qui leur étaient réservés. Cette illusion singulière eut ses conséquences fatales. Il arriva qu'au moment même, ou ces sortes de gouvernements se croyaient le plus assurés de l'affection de leurs peuples, ceux-ci les prièrent brusquement, d'évacuer les lieux et d'aller méditer ailleurs, sur l'instabilité des choses humaines.

On reconnut alors que les assemblées péchaient par un point essentiel : le mode même d'élection qui servait à les former. On le déclara, non sans raison, trop étroit, et on l'élargit jusqu'aux dernières limites du possible. C'était admirablement bon et juste, car c'était faire revivre le droit imprescriptible des peuples, étouffé par la monarchie, fille ingrate qui lui devait le jour. Une nouvelle assemblée sortie, cette fois, des entrailles de la multitude souveraine, vint alors prendre en main les rênes des destinées nationales. Dieu soit loué ! Nous voici enfin à l'abri des tempêtes, car nous tenons l'ancre de salut et un sol inébranlable. Ouragan, tu peux mugir, et toi flot sinistre qui nous menaçais de tes profondeurs, tu peux écumer autour de nous ta fureur impuissante, nous sommes en port sûr !

O déception cruelle ! il arrive au bout de peu de temps, que cette nouvelle assemblée qui devait re-

présenter tout le monde, ne représente rien, et qu'après avoir donné au public, le spectacle de toutes les discordes que l'impuissance engendre, on sent généralement le besoin de l'envoyer où sont allées les autres. Les faubourgs tentent d'abord cette œuvre difficile et échouent misérablement ; mais un homme seul, hardi et confiant, comme le sont tous ceux qui tentent de grandes entreprises, en débarasse la scène avec une habileté et un succès qui sont traditionnels dans sa famille. Sans s'occuper un instant de la moralité de l'acte, des applaudissements unanimes accueillent sa réussite, et les grandes assemblées comptent une défaite de plus, dans les tristes annales des déceptions humaines.

Et cependant leur cause n'est pas définitivement jugée, et bon nombre d'esprits avancés, considèrent encore leur restauration, comme une panacée souveraine destinée à guérir tous nos maux. Il faudrait pourtant savoir mieux profiter des leçons que l'histoire nous donne, de temps à autre, avec ses puissants arguments de faits. Les hommes entassés dans une enceinte, sous prétexte de diriger les affaires d'un pays, ne peuvent éviter d'y tourner bientôt à l'aigre, malgré les bonnes intentions qu'ils y ont apportées en entrant. Aussi, quand ils ne se trouvent pas liés accidentellement, par un intérêt

puissant de salut, qui n'admet pas de dissidences, se mettent-ils promptement à épuiser leurs forces, en luttés stériles de clocher et d'ambition, qui les couvrent de ridicule et leur font perdre tout crédit.

Vous y voyez des gens qui n'attaquent un ministre que pour avoir son portefeuille; d'autres qui critiquent systématiquement la marche des affaires, parce qu'ils regrettent un prince sans emploi, qui devra leur rendre certains privilèges perdus; d'autres encore qui, à défaut d'arguments, montrent le poing à leurs contradicteurs, espérant obtenir par la boxe ce que la rhétorique leur refuse; d'autres enfin, qui trépignent, hurlent, sifflent, vocifèrent, apostrophent, injurient, gambadent, se livrent, en un mot, à toutes ces mutineries d'écoliers déchainés, dont la vieille Angleterre et surtout la jeune Amérique, nous donnent encore de fréquents exemples.

Disons-le donc avec franchise, les assemblées dites nationales, bonnes en des temps primitifs et dans certaines crises de notre histoire, ne sont plus que des restes de barbarie, aujourd'hui que les hommes ont supprimé les distances, et ont réduit la foudre à leur servir de porte-voix. Ces conditions nouvelles et supérieures exigent naturellement, des institutions qui soient à leur hauteur.

Deux conditions essentielles sont maintenant à

exiger d'une représentation véritablement nationale : la première, c'est qu'elle soit aussi nombreuse que possible ; la seconde, c'est qu'elle reste dispersée dans le pays, afin de rester constamment en communion avec lui, et sous son influence directe.

Prenons l'exemple de la France.

La France a en nombre rond 10 millions d'électeurs. Ces 10 millions d'électeurs, divisés en groupes de mille, nomment dix mille délégués, qui constituent la représentation nationale. Chacun de ses membres, reste chez lui, vaque à ses affaires et s'occupe, en même temps, de celles de son pays. Cette grande assemblée qui a l'avantage d'être partout et nulle part, nomme elle-même un bureau qui siège à Paris et qui lui sert d'intermédiaire dans ses rapports avec le gouvernement. Elle n'a que deux choses à faire : approuver par un oui, ou blâmer par un non, les actes publics qui lui sont déférés par son bureau, et à répondre avec le même lachisme, aux avis qui lui sont demandés par le chef de l'État. Ses votes constituent le thermomètre exact de l'opinion publique, qui devient alors quelque chose de saisissable et de réel, et peut servir de boussole au gouvernement ¹.

¹ On pourrait, évidemment, donner autre chose à faire à une pareille assemblée ; mais, dans les commencements, son action

Cette grande représentation, qui ne cesse de vivre dans les entrailles de la nation et s'inspire de ses besoins, envoie chaque année à Paris, une délégation de 500 membres, pour vérifier les actes particuliers de son bureau, porter un œil scrutateur sur toutes choses, et régler le budget de l'État. Cette session ne dure au plus, que quarante séances. La France aime les beaux discours ; c'est alors qu'on lui en donne. A cinq seulement par séance, cela lui en constitue un petit compte de 200, bien suffisant pour la consommation d'une année. Les orateurs discutent les grands principes qui doivent servir de base à la politique générale ; les ministres et le chef de l'État lui-même, s'il le juge convenable, prennent part à cette joute brillante de la parole, dans laquelle notre génie national excelle, et qui jette jusque dans les dernières couches du peuple des étincelles précieuses. Les décisions de cette délégation, sont soumises à l'approbation des 10 mille, dans la masse desquels viennent se fondre les délégués, dès que leur mission est terminée.

Une représentation de cette nature, ainsi dispersée dans tous les coins de la France, aurait, en de-

ainsi définie, serait suffisante pour assurer la marche du gouvernement et le débarrasser des *partis*, car la nation en masse ne reconnaît d'autre parti que celui de sa prospérité.

hors des mérites politiques qu'on ne saurait lui dénier, l'avantage inappréciable de ne pouvoir être jetée par la fenêtre, ce qui, eu égard aux précédents dont l'histoire garde le souvenir, doit être pris en sérieuse considération.

Il ne peut être ici question de traiter en quelques chapitres, un sujet aussi vaste que celui que nous venons d'effleurer. Qu'il nous suffise d'avoir posé les bases rationnelles d'une politique qui, suivant les besoins des temps modernes, marcherait loyalement dans la voie que lui tracerait l'opinion publique.

Il n'est pas mauvais que, dans un aussi vaste pays que la France, le gouvernement soit fort et doté d'une assez grande liberté d'action ; mais il est indispensable, comme contre-poids, que le pays puisse l'approuver, le blâmer et l'éclairer avec une liberté égale. En dehors de ces principes, il ne peut y avoir que des combinaisons fugitives et sans avenir. Quand on veut obéir à l'opinion publique¹, la première chose à faire, c'est de lui assurer les moyens de se manifester loyalement. Tant que cette condition n'est pas satisfaite, l'édifice, tout imposant qu'il paraisse, ne repose encore que sur le sable mouvant des fictions.

¹ Voir la note 13, à la fin du volume.

Substituez à une représentation assemblée, une représentation dispersée de plus en plus élargie, vous arriverez à asseoir la politique sur le peuple tout entier, et à humaniser enfin cet héroïque bandit révolutionnaire qui fait peur à tant de gens.

Déviez un héros, vous avez un bandit; rectifiez un bandit, et vous avez un héros. Les forces viennent de Dieu, et leur emploi de l'homme; et c'est pour cela qu'elles aboutissent si souvent au mal, dans l'état d'ignorance où ce dernier rampe encore sur la terre.

CHAPITRE XVI.

La religion doit subir, comme toutes les institutions, la loi divine des transformations. — Le beau côté par lequel elle rallie tous les esprits. — L'homme de tous les temps fait Dieu à son image. — Le Dieu d'autrefois et le Dieu de nos jours.

La représentation dispersée atteignant les derniers éléments de la nation et les réunissant dans une manifestation souveraine, tel est le dernier terme des progrès politiques que nous puissions entrevoir du point où nous sommes parvenus. Quelque merveilleux qu'un pareil résultat puisse paraître, il ne représente encore, suivant toute probabilité, qu'une nouvelle forme transitoire, destinée à faire place à une autre d'un ordre plus élevé. L'individu et la société s'améliorant avec les siècles, nul doute que des simplifications imprévues ne surgissent sans effort,

et n'amènent insensiblement, des transformations que notre esprit borné ne peut encore apercevoir. Mais la grande loi nous poussera sans cesse, et, renouvelant la vieille légende du Juif errant, l'humanité marchera éternellement sur la grande route de l'infini, que son immortalité spirituelle lui destine.

Toutes choses doivent donc aller de transformations en transformations, au sein de l'immuabilité divine, et il n'est d'exception pour aucune. La religion même, qui affiche la prétention de ne jamais changer et de représenter, au milieu des tempêtes humaines, le sol inébranlable des vérités éternelles, subira, à son tour, la loi commune et suivra, bon gré mal gré, la grande armée, dont elle n'est plus que l'arrière-garde.

Aujourd'hui que la philosophie est parvenue à éteindre les bûchers, à briser les instruments de torture et à défoncer les cachots dont les fanatiques se servaient, pour propager la religion d'*amour*, il est heureusement possible de traiter, parmi nous, ce grave et solennel sujet, avec tout le calme et l'impartialité qu'il mérite. En ce qui me concerne, je puis le faire d'autant plus aisément, qu'élevé dans des principes religieux très-sincères, mon esprit, dans ses plus grands écarts, n'a jamais pu s'affranchir de la douce influence de ce Christ ensanglanté,

au pied duquel mon enfance murmura ses premières prières. Aussi ai-je toujours éprouvé spontanément, une répulsion profonde pour toute attaque passionnée contre la foi qui souriait à mon berceau, comme si l'on eût outragé la mémoire de ma propre mère. Rarement, même au plus fort des entraînements de la jeunesse, ai-je oublié de réciter, avant de m'endormir, cette touchante et sublime oraison que le fils de Marie nous a enseignée il y a bientôt vingt siècles.

Non-seulement j'aime le Christ, ce grand martyr, qui ne cesse de nous tendre les bras, comme pour nous réunir tous sur son cœur, mais j'aime encore sa mère, cette glorieuse femme qui, en se couronnant reine du ciel, a relevé son sexe de son abaissement et l'a sanctifié aux yeux de tous ; et quand je la rencontre, son enfant au bras, le sourire maternel sur les lèvres, toujours prête à intercéder et à bénir, je ne puis m'empêcher de murmurer cette douce prière qui lui est consacrée et à laquelle, suivant la céleste légende, on assure qu'elle n'est jamais insensible. Je me trouve, en un mot, au nombre de ces parfaits imbéciles, si gracieusement qualifiés par M. Proudhon, qui aiment beaucoup la religion au point de vue du sentiment et de l'art.

Il est bon d'ajouter, pour me blanchir un peu aux

yeux de cet Érostrate de la philosophie, que ce n'est pas seulement sous ce rapport, que je me sens attiré vers elle. Je l'aime pour beaucoup d'autres raisons, et particulièrement pour son esprit éminemment humain et démocratique. J'admire les cérémonies de son culte, mais surtout quand c'est pour le pauvre qu'elles se déploient, et que c'est autour de son grabat qu'elles viennent prodiguer leurs consolations et leurs magnificences.

Je me promenais, un soir, dans une ruelle étroite qui sentait la misère, avec un démocrate ami, d'un esprit très-avancé, qui avait connu les douleurs de l'exil. Le sujet de notre causerie en plein air, était précisément la religion, qu'il n'aimait guère, à cause de ses ministres, dont il avait surpris les mains travaillant à ses infortunes. Il me citait, à cet égard, des faits qui ne justifiaient que trop ses rancunes, et devant lesquels je ne pouvais contenir une juste indignation. Seulement, je trouvais, non sans raison, que ces faits déplorables ne prouvaient rien contre la religion elle-même, dont l'esprit conciliateur condamnait fréquemment les actes de ses représentants. Je lui rappelais ce qu'il y avait d'essentiellement démocratique dans cette magnifique institution, qui, basée sur le système électif, plaçait quelquefois sur un trône plus haut

que celui des rois, un pauvre gueux qu'on avait vu la veille, une besace sur le dos. Je lui faisais remarquer les immenses consolations que l'opprimé de ce monde, trouve dans cette pensée touchante, que ses haillons ont plus de valeur, aux yeux du père commun, que la pourpre des grands, qui semble narguer ses misères. J'ajoutais que, l'avenir aidant, il était impossible qu'on ne pût pas tirer de l'Église, malgré ses imperfections actuelles, quelque chose d'utile à nos progrès ultérieurs.

Je dois le déclarer humblement, mon argumentation ne paraissait pas émouvoir beaucoup mon compagnon, qui, caché sous un vaste *sombrero* à l'espagnole, ne répondait que par des hum ! insensibles à tous mes beaux discours. La nuit était venue. Le pavé défoncé, oublié par une municipalité qui logeait loin de là, faisait trébucher nos pas, qu'aucune lueur ne venait éclairer. Tout était silencieux. Les tristes maisons de la pauvre ruelle, ne laissaient échapper de leurs crevasses ni bruit ni lumière, et, penchées dans l'ombre, les unes vers les autres, semblaient se convier à quelque étreinte fraternelle pour se consoler de leur ruine et de leur solitude. Nous nous trouvions là, sans nul doute, à l'une de ces extrémités de notre civilisation, qui ne sont pas belles à voir de près. Le moment était évidemment

venu, de rengainer ma rhétorique et de proposer à mon silencieux contradicteur, d'abandonner cet antre des ténèbres et de transporter notre causerie avancée, dans un lieu qui fût moins en retard.

Tout à coup une clochette se fait entendre. Nous écoutons. Le son argentin approche; un bruit de pas l'accompagne. En un instant, une apparition brillante resplendit à nos yeux : ce sont des cierges qui brûlent et qui nous semblent autant de soleils. Un dais d'or étale ses rayons au milieu du fumier qui nous entoure. Qu'est-ce que cet éblouissement, qui vient ainsi illuminer la sombre ruelle qu'habite la misère? Ce que c'est? c'est Dieu lui-même! Comment, Dieu! et que peut-il venir faire dans ces bouges infects où le chiffonnier n'ose s'aventurer? Lui? il vient rendre visite à un pauvre gueux qui râle sur son grabat, consoler sa dernière heure, et transformer son agonie en un triomphe céleste. Comment, Dieu? Oui, c'est Dieu, vous dis-je, qui se dégage un instant des affaires de l'univers, pour venir en personne, ouvrir de ses deux mains les portes de l'immortalité, à ce dernier des misérables qui va mourir!

O merveille indicible! Avez-vous jamais rencontré, je ne dirai pas dans cette vie terrestre, mais dans les hautes régions où la rêverie s'abreuve d'idéal, quelque chose de plus grand, de plus auguste,

de plus sublime ? dis-je à mon compagnon, en ôtant mon chapeau. Non, certes, me répondit-il ; on ne peut, en effet, rien concevoir de plus imposant et de plus touchant à la fois. Le mot sublime est ici trop mesquin, et je n'en vois pas, dans notre langue humaine, qui puisse exprimer une telle beauté !

Décidément, dit-il encore après une pause, et en ôtant cette fois son large *sombrero*, la religion est bien grande dans un petit bouge !

Je compris alors, que cette heureuse rencontre avait fait sur l'esprit de mon contradicteur, une impression plus favorable que tous mes arguments, et je remerciai Dieu intérieurement, d'avoir bien voulu venir à mon aide et défendre en personne sa propre cause.

Nous restâmes un instant pensifs et recueillis, pendant que la religion accomplissait son œuvre la plus sainte. La cérémonie finie, nous nous mêlâmes à la foule qui accompagnait celui dont les lumières nous permettaient, à un double point de vue, de sortir d'un mauvais pas. Convenez, lui dis-je en riant, qu'il était temps que le bon Dieu vînt à notre secours, dans cette ruelle sombre où le *fat lux* n'est pas de trop. Décidément, répéta-t-il, la religion est bien grande dans un petit bouge !

Oui, en effet, la religion est bien grande quand

elle entoure le malheureux de ses consolations inépuisables, et qu'elle fait briller sur son grabat les splendeurs du ciel. Aucune dissidence n'est possible sur ce point. Mais son rôle ne se borne pas là. Elle doit encore, comme toutes les institutions qui ont l'homme pour objet, songer à satisfaire, avant tout, à cette grande loi divine du perfectionnement qui est sa destinée.

Satisfait-elle encore de nos jours, à cette partie essentielle de son programme, qu'elle a si bien remplie autrefois ? Le courant des idées, les faits dont notre siècle est journellement témoin, ne laissent malheureusement aucun doute à cet égard.

Dieu sera pour nous, dans tous les temps, l'éternel problème, l'éternel mystère. A quelque hauteur que l'esprit humain s'élève jamais, il y aura toujours, entre lui et la souveraine intelligence, une distance que rien ne saurait combler. C'est là un fait admis par tous, parce qu'il est aussi évident que nécessaire. Seulement, à mesure que les lumières se font, cette grande face de l'Éternel, apparaît moins confuse dans le lointain de son infini ; elle gagne, à chaque siècle, en majesté, en beauté, en splendeur, et elle ne cessera de gagner ainsi, tant que l'humanité elle-même, ne cessera d'avancer dans les lumières. En d'autres termes, l'homme, comme pour

rendre à son Dieu, ce qu'il a reçu de lui à l'origine, est destiné à le faire éternellement à son image, et à le soumettre ainsi, dans ses aspects, à la grande loi du perfectionnement qui le régit lui-même. Tel homme, tel Dieu ; l'aphorisme est certain. Demandez à un homme l'idée qu'il se fait de son Dieu, et vous avez la mesure exacte de l'élévation de son esprit et de la bonté de son cœur, c'est-à-dire du degré de perfectionnement auquel il est parvenu.

Il en résulte naturellement, que le Dieu révélé par la religion des premiers temps, ne doit plus ressembler à celui que nous concevons aujourd'hui, après six mille ans ¹ de progrès de toutes sortes.

Une courte comparaison permettra d'en juger.

Nous concevons, de nos jours, un Dieu immuable dans ses desseins, réglant la marche de l'univers, suivant des lois éternelles qui constituent son essence propre, et dont la connaissance progressive assure, parmi nous, sa révélation permanente.

Nos premiers pères le comprenaient tout autrement.

C'était bien toujours un être infiniment puissant, comme nous nous le représentons encore, mais su-

¹ Six mille ans, suivant l'opinion vulgaire ; car rien n'est moins exact que ce nombre, qui ne peut même pas être accepté comme fixant la limite des temps historiques, ainsi que nous le verrons plus loin.

jet à des contradictions nombreuses, participant aux défaillances de la créature, en proie au repentir et se livrant parfois, aux préoccupations les plus vulgaires.

A l'origine des choses, nous le voyons tirant le monde du néant, et, après l'avoir d'abord trouvé à sa convenance, le déclarer, quelques jours après, détestable, et se repentir de l'avoir créé. Sous l'influence de cette dernière impression, il se détermine à le faire périr, et décide, dans ce but, un immense déluge destiné à noyer toutes les créatures vivantes. Mais, en y réfléchissant mieux, il change encore d'avis. Cette création qu'il vient de produire après une éternité de repos, il ne la détruira pas tout entière; le grand déluge aura toujours lieu, mais il laissera échapper un échantillon de chaque espèce destiné à perpétuer celle-ci; et la chose se fait conformément à ses nouveaux desseins. Ainsi le déluge a lieu, en fin de compte, pour punir, quelques jours plus tôt, un certain nombre d'hommes dont il n'est pas content, et qu'il peut châtier pendant toute l'éternité.

Quelle hâte de punir, bon Dieu !

Dans le Paradis terrestre, nous le voyons se promener en plein midi, ainsi qu'un simple particulier, appeler Adam et faire la conversation avec lui, comme avec un voisin qui l'intéresse. Plus tard,

après sa faute, ayant compassion de son inexpérience, il lui confectionne de ses propres mains des habits de peaux, devenus nécessaires, après la perte de son innocence.

Voilà, convenons-en, des détails de métier qui s'ajustent assez mal avec la majesté divine.

Nous concevons, de nos jours, un Dieu infiniment bon, paternel et juste.

A l'aurore des temps il n'en était pas ainsi.

Nous le rencontrons tout d'abord, punissant, de la faute d'un seul, tous les descendants qui doivent sortir de sa souche maudite. Les récits bibliques ne cessent d'ailleurs de le représenter, comme un Dieu terrible et jaloux, qui punit le crime du père jusqu'à la septième génération de ses enfants, victimes innocentes destinées ainsi, à subir la peine d'une faute qu'ils n'ont point commise. On le voit quelquefois ordonner des massacres dont le souvenir, hélas ! n'a que trop pesé dans les décisions de sang, des princes qui ont cru servir sa cause.

Un jour Moïse descendant du mont Sinäï, où il était allé conférer avec Dieu et prendre ses ordres, trouve Israël dansant, après boire, autour d'un grand veau d'or. « Qui est pour l'Éternel ? » s'écrie-t-il transporté de fureur ; et tous les enfants de Lévi s'assemblent autour de lui. Maintenant ajoute le

grand législateur : « Voici les ordres de l'Éternel : Que chaque homme mette son épée à son côté ; passez et repassez de porte en porte par le camp, et que chacun de vous tue son frère, son ami, son voisin. »

« Et les enfants de Lévi firent ce que Moïse leur avait dit, et en ce jour-là, il y eut environ vingt-trois mille hommes qui périrent ¹. »

Voilà un bien terrible châtement, pour une farandole.

Le plus cruel, c'est que ces malheureux allèrent tous brûler éternellement dans les flammes de l'enfer. Car bien que la Bible ne parle nulle part, de l'immortalité de l'âme et de la vie future, et que Moïse n'ait jamais menacé son peuple, que des peines terrestres ², la théologie professe que ce lieu de supplice fonctionnait déjà depuis longtemps, à l'époque dont il s'agit.

Dans nos temps moins arriérés, nous commençons à avoir horreur du sang versé dans nos luttes fratricides, et dans toutes ces guerres qui paraissent autrefois la destinée irrévocable de notre espèce ; nous comprenons par suite Dieu, comme un Dieu de paix et de miséricorde. Cependant nous

¹ Exode, ch. xxii, v. 27 et 28.

² Lévitique, ch. xxvi.

le trouvons autrefois, représenté comme un second exemplaire de Mars, conduisant lui-même ses légions au combat, promettant à ses peuples l'extermination de leurs ennemis, et arrêtant le soleil pour permettre d'achever le carnage des vaincus. De nos jours mêmes, en face du sentiment universel de réprobation que la guerre soulève chez les nations civilisées, l'Église ose encore invoquer dans ses prières, le vieux Dieu des armées, qu'on croyait disparu depuis longtemps, avec toutes ces divinités païennes qui dorment sous les décombres du passé.

Évidemment ce Dieu terrible, jaloux, vindicatif, image de l'homme d'autrefois, n'est plus le nôtre, et c'est précisément un de nos plus beaux titres de gloire que nous ne lui ressemblions plus.

CHAPITRE XVII.

Le Dieu chrétien. — L'enfer. — Destitution du diable par la conscience universelle. — Les peines et les récompenses. — L'empyrée suivant l'esprit moderne.

La révélation chrétienne; empressons-nous de le dire, a sensiblement adouci ce que les traits de Jéhova avaient de dur et de cruel. A la place d'un Dieu, irascible et prompt au châtimeut, elle nous a présenté la face d'un Dieu généralement bon et miséricordieux. Elle a fait mieux. Elle a comblé la distance infinie qui sépare l'homme périssable de l'Éternel, à l'aide d'une créature intermédiaire participant à la fois, de la terre et du ciel, et servant ainsi de lien naturel, entre ces deux extrémités du monde. La vierge Marie, à la fois fille d'Ève et mère de Dieu, est venue ainsi rapprocher l'homme de son créateur et dissiper en partie, la terreur qu'il inspi-

rait. Rien de poétique et de touchant, aux yeux du philosophe, comme cette conception d'une femme, pétrie de notre chair et de nos misères, devenant par ses vertus reine du ciel, et par suite, la chaîne des miséricordes dont nos faiblesses ont tant besoin. Cette mission bienfaisante, continuée par l'intercession de ces grands hommes dont l'église a fait des saints, a complété la transformation devenue nécessaire, de ce Dieu formidable qui ne parlait qu'à travers la foudre et les éclairs.

Mais à côté de cette rénovation céleste, est restée, comme une compensation désespérante, l'épouvante éternelle de l'enfer, dont Moïse, n'avait pas cru devoir invoquer le secours.

Or, qu'est-ce que l'enfer ?

La théologie elle-même, ne peut nous renseigner qu'imparfaitement, sur ce lieu terrible de supplice, et bien longtemps elle n'eut sur son compte, d'autres indications, que celles que la sombre muse du Dante avait trouvées au fond de ses désenchantements. Dans le xv^e siècle, en effet, les chaires catholiques, ne cessèrent de dérouler aux yeux des fidèles, les images désespérées que le grand poète avait évoquées dans ses strophes immortelles. Aussi fut-il spontanément érigé en nouveau père de l'Église, et sa douce Béatrix transportée au ciel, sur les ailes

de son génie, fut-elle proclamée sainte, par de pieux moines chargés de commenter la divine comédie.

Ce que nous aurions de mieux à faire pour avoir des nouvelles de l'enfer catholique, serait donc de suivre le grand poète en compagnie de Virgile, et de descendre avec lui, la sinistre spirale où gémissent les réprouvés. Mais comme ce triste voyage a pu être déjà fait par le lecteur, et que d'autre part, dégagé des richesses poétiques qui en adoucissent le chemin, il serait de nature à nous donner une fièvre quarte de terreur, il me paraît encore plus prudent, de nous adresser tout simplement à la théologie. Bien que d'après ses propres aveux, ses renseignements ne soient pas des plus complets, ils nous suffiront néanmoins, pour nous édifier sur cet effrayant mystère.

On subit en enfer deux sortes de peines : la peine du *dam* et celle des sens. La première gît dans la privation de la vue de Dieu, la seconde consiste à souffrir les tourments les plus violents, avec l'éternel désespoir de n'éprouver jamais aucun soulagement.

La privation de la vue de Dieu, avec le désir incessant de le connaître, constitue tout d'abord, une torture morale difficile à supporter, néanmoins celle

des sens, paraîtra sans doute, au plus grand nombre, encore plus vive et plus terrible.

En quoi consiste cette dernière ?

L'Écriture nous la représente comme produite par un feu réel, agissant directement sur les corps et les âmes sans les détruire. C'est le sentiment de la plupart des Pères de l'Église, sans être cependant un article de foi. Mais ce qui est un article de foi inflexible, c'est que les damnés souffriront éternellement, en corps et en âmes, les supplices les plus cruels, sans aucune consolation et dans un entier désespoir. On comprend, d'après cela, que la distinction entre les divers genres de supplices n'offre plus qu'un intérêt secondaire. Cependant, comme le feu représente à tous les hommes, le plus cruel tourment qu'ils puissent endurer, on est naturellement conduit à prendre au pied de la lettre, les propres paroles de l'Écriture à ce sujet.

Et maintenant, je le demande à tout homme de bonne foi, est-ce que la pensée d'un pareil supplice, éternellement enduré, ne soulève pas, de notre temps, une réprobation universelle ? Est-ce qu'il nous est aujourd'hui possible d'admettre, l'existence de ce grand diable de Milton, occupé, dans les siècles des siècles, à tourmenter, avec des raffinements indicibles de cruauté, de pauvres créatures comme

nous, nos frères, nos parents, nos amis, tous ceux enfin que nous avons aimés? Quel est celui d'entre nous, enfants des lumières modernes, qui peut croire que sa mère, cette douce mère qui a déchiré ses entrailles pour le mettre au monde, qui l'a allaité et bercé sur son sein à l'aube de la vie, est maintenant tirillée par quatre démons hideux, sur un brasier ardent, et que cette exécration torture n'aura jamais de fin?

O Dieu de miséricorde, père de l'univers, éternelle aspiration de nos cœurs, se peut-il qu'on ait osé mettre sur ton compte d'aussi épouvantables cruautés? Tes colères du Sinaï et les épées flamboyantes de tes chérubins, ne sont rien à côté de ces sombres images de tes fureurs. Si de telles horreurs pouvaient être, la première chose que je te demanderais, mon Dieu, en entrant dans ton ciel, serait précisément la grâce de ces damnés, dont le souvenir m'empêcherait de goûter le bonheur éternel que tu voudrais m'accorder; et si tu me refusais, eh bien, je te supplierais alors de me laisser descendre parmi eux, afin d'employer mon éternité à les consoler et à attendrir Satan sur leurs infortunes!

Est-ce que les joies du ciel sont possibles en face de l'enfer? S'il en était ainsi, il faudrait admettre que, parodiant le vers célèbre que le Dante a placé

à la porte de l'ancre des supplices, le fronton rayonnant du céleste séjour, montrerait aux élus cette inscription désespérante :

« O vous tous qui entrez dans le royaume de l'amour, laissez d'abord votre cœur à la porte. »

Non ! mille fois non ! un Dieu régnant à la fois sur un ciel et sur un enfer n'est plus une chose admissible, et il est grandement temps que la religion, cédant au sentiment universel, décroche enfin des murs de ses églises, cette abominable figure de Satan qui les souille. Nous sommes plus près de Dieu que nos pères, et sa face, mieux éclairée par nos lumières, ne nous présente plus les sombres aspects qui les glaçaient de frayeur. Arrière donc ! au Dieu de la terreur, place au Dieu de l'amour, car lui seul est déjà l'image de l'idéal que nous entrevoyons.

Maintenant cela veut-il dire, que l'idée du châtiement doit disparaître à jamais de la vie éternelle ? En aucune manière ; et, pour se convaincre du contraire, il suffit d'interroger la conscience universelle, *ce criterium* infallible, quand ses décisions reçoivent la consécration incessante des siècles.

Il est admis sous forme proverbiale chez tous les peuples, que celui qui fera le mal rencontrera le mal, et que celui qui fera le bien rencontrera le bien ¹. Où

¹ Les Arabes ont un proverbe dont ils font un usage fré-

cette rencontre aura-t-elle lieu ? Au fond de la conscience individuelle éclairée par les lumières d'une vie supérieure. Donnez à l'homme au-delà du tombeau, par la connaissance immédiate de Dieu, une appréciation exacte de sa vie terrestre, et vous créez en lui le châtement naturel qu'il a pu encourir : le remords ! châtement légitime et moral, parce qu'il est un produit spontané de notre nature, et qu'il se proportionne de lui-même à la faute commise. Ajoutez à ce remords, la honte qu'une mauvaise action doit produire, devant les âmes pures qui font cortège à Dieu dans la vie éternelle, et vous donnez à ce premier supplice, toute la rigueur qu'on peut lui concevoir et qui est, certes, bien suffisante.

Pour moi, voici comment je me représente, dans l'indépendance de ma pensée et sous l'inspiration de la justice infailible, le drame mystérieux de l'autre vie, tel que la religion devrait dès aujourd'hui l'expliquer, en attendant une révélation plus haute.

Pour donner à l'homme le temps de s'améliorer par des épreuves successives, pour éviter qu'il ne devienne la victime d'un accident ou de l'entraînement des circonstances, son œuvre n'est appréciée qu'après un ensemble d'existences terrestres, se re-

quent, et qui est la reproduction littérale de ces paroles : *Li-à-mel el-cher i-lequa el-cher, ou li-à-mel el-krer i-lequa el-krer.*

produisant à travers les âges de l'humanité, jusqu'à l'extinction de la vie sur le globe. A l'approche de ce moment suprême, et à mesure que les réductions s'opèrent dans le nombre des vivants, comme le liège devenu libre remonte à la surface des eaux, les âmes s'élèvent, une à une, vers la source dont elles émanent.

C'est alors qu'elles se jugent elles-mêmes, et qu'elles se classent, dans le monde supérieur, par un simple jeu de leurs natures propres, suivant leurs mérites divers.

Le juste, celui dont la vie a été consacrée, dans son ensemble, au perfectionnement de lui-même et de son semblable, monte directement vers Dieu, comme vers le but qui l'attirait sans cesse, et dont la terre, seule, l'empêchait d'approcher. Le coupable, éclairé tout à coup, par la lumière céleste, recule épouvanté des lueurs qu'elle jette dans sa conscience et fuit à l'autre bout de l'empyrée, pour gémir sur ses égarements. Ainsi se forment autour de l'Éternel, d'immenses cercles concentriques où s'établissent, suivant une loi simple, comme celle qui résulte de la densité des corps, les diverses catégories de justes et de criminels. Avec le temps, le remords épurant les âmes, celles-ci gagnent de cercle en cercle jusqu'au premier, en vertu de leur valeur acquise. De

temps à autre, les héros du dévouement terrestre, continuant dans le ciel l'œuvre qui leur est chère, parcourent les rangs des coupables et leur prodiguent les consolations qui débordent de leurs cœurs généreux. Cette intervention sainte ne reste pas sans effet. La présence de ces âmes d'élite, augmentant le repentir de ceux qui souffrent, hâte leur épuration et avance d'autant, l'heure de leur réconciliation définitive avec Dieu. C'est ainsi qu'avec les siècles se forme autour du père commun, l'immense cercle¹ des élus, composé de l'humanité tout entière; et c'est alors que commence pour elle un bonheur éternel sans mélange, parce qu'il n'est plus troublé par les gémissements des malheureux coupables.

Qu'un nouveau Dante se présente et chante ces merveilles de la justice divine, qui, sans s'abaisser à châtier directement, laisse à la nature de l'homme le soin de se punir elle-même suivant ses fautes; qu'un luth inspiré, à côté des sombres tableaux de l'enfer, déroule les splendeurs du nouvel empyrée, et la grande évolution que la conscience universelle demande à l'Église, se trouve accomplie sans effort.

¹ Les cercles, on le conçoit sans peine, ne sont ici qu'une image destinée à représenter la gradation des épurations et enfin la réconciliation générale.

Je n'ignore pas que les dogmes opposent à leurs transformations des obstacles sérieux : je n'en suis pas venu à parler de ces matières sans les avoir quelque peu approfondies. Non-seulement je connais ces obstacles, mais encore je les apprécie et les aime, au point de vue de leur rôle modérateur dans l'ensemble du mouvement de l'esprit humain. Mais je connais aussi la puissance irrésistible des faits, et l'autorité souveraine de ce grand révélateur permanent de Dieu, qui s'appelle la conscience universelle. Quand ce mystérieux agent de la volonté suprême, s'est éclairé de la science et du temps, il n'est pas d'obstacle qu'il ne puisse vaincre. Le dogme lui-même, malgré ses formes de granit, doit lui céder à l'aide d'une interprétation nouvelle des textes qui ont servi à l'établir.

Rien n'est élastique et commode pour cet objet, comme la grande variété des sens qu'on peut attribuer aux divers écrits religieux ¹. Les hérésies des premiers siècles en portent un témoignage éclatant aux yeux de tous, mais le plus remarquable, sans contredit, est celui qui résulte des deux interprétations, si radicalement opposées, données aux prophéties de l'Ancien Testament, par les juifs et par les

¹ Voir la note 14, à la fin du volume.

chrétiens. Les premiers, comme chacun sait, ont trouvé dans le Messie annoncé, un conquérant, un chef victorieux qui les rétablirait, par la force des armes, au premier rang des nations ; les seconds ont vu, au contraire, dans ce même Messie, un Dieu d'amour et de paix, bafoué, humilié pendant une triste vie d'abnégation et de misère, et expirant enfin sur un gibet, entre deux criminels.

La charité, à son tour, a été interprétée, suivant les temps et les sociétés, de manières bien différentes. A l'origine, suivant saint Jean-Baptiste, elle se formulait dans le précepte suivant : « Que celui qui a deux vêtements en donne un à celui qui n'en n'en a point, et que celui qui a de quoi manger en fasse de même. » Saint Luc recommande de donner aux pauvres le superflu, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas strictement nécessaire. Or, personne n'ignore que l'Église, obéissant à l'influence des casuistes modernes de la compagnie de Jésus, et particulièrement à celle du R. P. Alphonse Liguori, entend aujourd'hui la charité d'une toute autre manière.

Les Pères de l'Église, depuis saint Jean Chrysostôme et saint Augustin jusqu'à Bossuet, les conciles, les papes, les docteurs, en un mot, le catholicisme tout entier, n'a cessé de condamner, comme un

péché mortel, le prêt à intérêt. C'est là un des points de doctrine les mieux établis et sur lequel le doute n'est plus possible. Cependant une interprétation nouvelle des textes sacrés, permet, de nos jours, à tous les catholiques, un moment d'accord avec les juifs, dans cette violation de l'antique loi du Sinaï, de placer leur argent à très-gros bénéfices, et les membres du clergé, grands et petits, ne se cachent pas pour commettre, aux yeux de tous, ce grand péché mortel, condamné par les saints dont ils vénèrent la mémoire.

On pourrait remplir des volumes avec l'histoire des interprétations diverses et souvent contraires, subies par les textes sacrés. Il n'est pas un point de doctrine, pas un dogme, qui n'ait flotté pendant des siècles, indécis et confus dans le trouble des esprits. Il est vrai que l'autorité souveraine des conciles est venue successivement, mettre un peu d'ordre dans cette immense confusion hérétique des premiers temps, en fixant, au fur et à mesure des besoins, les articles de foi qui devaient être admis par les fidèles. Eh bien, ce que cette admirable institution a fait autrefois avec succès, pourquoi ne le ferait-elle pas aujourd'hui, pour éviter une rupture fatale entre la religion et l'esprit humain? Après avoir été la lumière des intelligences d'élite, veut-elle se résou-

dre à n'être plus que le terne falot de ces intelligences infirmes et timorées, qui ont beaucoup plus peur de leur diable que d'amour pour leur Dieu ?

Les théologiens objectent que ce qu'un concile a décidé devient, par cela seul, une vérité immuable. Ils se trompent sur ce point comme sur beaucoup d'autres. Le concile, quelque œcuménique qu'il soit, ne peut jamais fixer qu'une vérité relative, et qui ne devient absolue que par la consécration des lumières nouvelles que l'avenir apporte. C'est ce qui ressort clairement, en dehors de l'évidence axiomatique que cette proposition porte en elle, des paroles suivantes de saint Augustin, que Jean Reynaud a si heureusement opposées à la décision du concile de Périgueux, qui a condamné son livre.

« Les conciles, dit le grand docteur de l'Église, les conciles qui se font dans des régions particulières ou des provinces, cèdent sans difficulté, à l'autorité des conciles généraux qui sont formés pour le monde chrétien tout entier, et LES CONCILES GÉNÉRAUX EUX-MÊMES, sont souvent corrigés par ceux qui leur succèdent, quand ce qui était clos se découvre par l'expérience, et que l'on arrive à connaître ce qui était entièrement caché. »

Quand un point de doctrine, un dogme, un article de foi, se trouve par le progrès des âges en contra-

diction flagrante avec les lumières acquises ou les révélations de la conscience universelle, il est donc possible de leur faire subir un changement d'interprétation devenu nécessaire. C'est le devoir sacré de l'Église de ménager en temps opportun ces évolutions solennelles de la croyance religieuse, et c'est pour y avoir manqué, qu'elle a vu se rétrécir peu à peu, le cercle immense des fidèles qui entouraient ses autels. La catholicité qui était dans le programme de son divin maître, a été ainsi manquée par sa faute. Il dépend d'elle de la reconquérir un jour. Mais pour cela, il faut d'abord qu'elle marche et qu'elle ne soit plus un obstacle à la loi suprême du perfectionnement.

Du reste, si elle persistait dans cette immuabilité désastreuse, qui la condamnerait à une rupture définitive avec l'esprit humain, la science positive l'obligerait bien d'en sortir : elle est assez familiarisée avec les miracles pour faire encore celui-là.

CHAPITRE XVIII.

Les trois moyens de certitude ou le grand criterium. — Le dogme de la transsubstantiation. — Le vrai sens du mot mystère. — Le dogme du péché originel et la géologie.

Trois moyens de certitude sont donnés à l'homme : les révélations de la conscience universelle, confirmées par le temps ; le témoignage répété des sens ; les conquêtes de la science positive. Quels que soient les résultats auxquels l'esprit humain arrive par ces trois voies, il est forcé de les admettre et d'y conformer sa marche ultérieure.

Lamennais, au temps de son orthodoxie et dans les beaux jours de son *Essai sur l'indifférence en matière de religion*, a dit dans les conclusions de ce livre remarquable : « Ce que tous les hommes croient être vrai est vrai. » Ce principe est incontestable, car la croyance universelle à une chose, ne peut évi-

demment avoir d'autre raison d'être, que la réalité de cette même chose. Seulement, pour qu'elle conserve son caractère de croyance universelle, ou mieux, pour qu'elle l'acquière de plus en plus, il est indispensable que les siècles, loin de l'altérer, ne servent qu'à la confirmer davantage. Cette explication est essentielle à ajouter à la formule de Lamennais, surtout quand on songe à toutes les monstruosité passées, qui ont eu l'assentiment à peu près unanime de notre espèce, et qui ont disparu devant les lumières des siècles postérieurs.

Lamennais oppose victorieusement ce principe, qu'il a l'imprudence de prendre au service de la théologie, à cet autre, qu'il attribue injustement à la philosophie : « Ce que la raison de chaque homme perçoit clairement et distinctement, est vrai. » La philosophie ne peut accepter une formule aussi étroite, que répudie son esprit généralisateur. Ce que l'homme croit sincèrement être vrai, constitue pour lui une vérité relative, qui ne peut devenir absolue, que par l'assentiment unanime des autres, amené par les lumières et le temps. Seulement la philosophie doit ajouter ici, avec juste raison, que cette vérité relative, quoique souvent erronée, n'en est pas moins respectable, parce que, dans le jeu mystérieux des forces qui nous mènent, elle sert

précisément à découvrir la vérité absolue, c'est-à-dire générale.

La conscience universelle ainsi éclairée, par le temps et le travail des consciences individuelles, devient alors la voix de Dieu, son verbe permanent, devant lequel tout doit céder et tout cède, en effet. Les dogmes religieux eux-mêmes, malgré leurs prétentions à l'immutabilité, ne peuvent tenir devant ses arrêts. Celui de l'enfer, en particulier, avec ses peines éternelles, son diable cornu, et ses légions de démons armés de griffes et de tridents, est de ce nombre.

Il en est d'autres qui doivent être modifiés dans leur interprétation, à l'aide du deuxième moyen de certitude dont l'homme dispose : le témoignage répété des sens.

Le dogme de la transsubstantiation est dans ce cas.

Je ne veux et ne dois parler qu'avec respect de ce symbole touchant, qui a remplacé le hideux spectacle des victimes égorgées sur l'autel, par la simple consécration d'une blanche hostie. Rien d'admirable et de consolateur comme cette pensée, que Dieu, appelé par la prière de son ministre, consent à descendre parmi nous, et même à s'unir directement à nos corps, par la communion. Je ne comprends pas

qu'un homme intelligent, ne soit pas ému aux souvenirs que cette pieuse cérémonie évoque dans le passé, et qu'il ne soit pas alors frappé du sens vraiment divin de cette rédemption chrétienne, qui s'est proposé, avant tout, d'arrêter l'effusion du sang et de réconcilier les hommes entre eux et avec leur créateur. Mais ce sentiment juste et profondément senti, ne doit pas empêcher le philosophe d'analyser ce qui est vraiment inadmissible dans ce dogme admirable, et d'indiquer la transformation qu'il doit subir sous peine de sombrer dans l'indifférence.

Vous me montrez d'abord un morceau de pain ; je le touche et m'assure du fait. La consécration achevée, vous me présentez de nouveau le même morceau de pain et vous me dites : Maintenant, c'est de la chair. Je le touche et l'examine avec attention ; je le soumets même à certaines réactions chimiques, et je reconnais, comme je reconnais le soleil en plein midi, que ce n'est pas là de la chair et que c'est bien toujours un morceau de pain. Me méfiant de moi-même, dans un témoignage qui touche à une si grave affaire, j'interroge un grand nombre de mes semblables ; tous ne font que confirmer mon appréciation particulière, et les siècles qui s'entassent les uns sur les autres en font autant.

Vous me dites : Nonobstant ces témoignages una-

nimes et séculaires, il faut croire, parce que cela est expliqué littéralement ainsi dans ce texte de l'Écriture : « Prenez, ceci est mon corps et ceci est mon sang. »

Mais, mon bon ami, je trouve précisément dans l'Écriture, une foule de textes aussi précis que celui-là et que vous interprétez d'une toute autre manière; et puis, mon bon ami, je ne crois pas ce que je veux, mais simplement ce que je peux, et j'ai la certitude que beaucoup d'autres logent à la même enseigne. Si vous persistez à me soutenir que ce morceau de pain est de la chair, je pourrai bien faire semblant de l'admettre pour ne pas vous contrarier, puisque vous y tenez tant, mais au fond de ma conscience je n'en croirai rien. Les siècles venant et tout le monde partageant mon sentiment, vous finirez bien par vous en apercevoir, et comprenant alors l'impossibilité de soutenir devant tout le monde, ce que tout le monde rejette, vous vous déciderez à une prudente transaction. La chair fera alors place à l'ESPRIT dans votre dogme, et sa transformation sera ainsi accomplie à la satisfaction générale. Si, aveuglé par le faux sentiment de son immuabilité, il la repousse sous prétexte de mystère, eh bien, alors, je vous le dis à regret, il sera effacé de la conscience universelle par le doigt de Dieu lui-même.

Les théologiens qui font abus des subtilités du langage, ont toujours commis au sujet du mot mystère, une confusion déplorable. Ce mot, ainsi que l'indique son origine hébraïque, — *mystar*, d'où vient évidemment le mot arabe *mestour*, — a le sens de caché, de secret, qui échappe à notre perception directe. L'homme reconnaîtra éternellement, dans sa vie terrestre, des mystères ainsi définis, mais il rejettera successivement sans effort, comme par une sorte d'exsudation rationnelle, tout ce qui sera contraire à cette perception. Qu'on le veuille ou non, la chose se fera de soi, en vertu de lois irrésistibles, parce qu'elles viennent de Dieu, bien qu'elles ne figurent pas dans les textes sacrés, qui, à l'origine des choses, ne pouvaient évidemment pas tout dire. C'est une grande erreur de croire que mystère et absurde sont synonymes. Ces deux mots n'ont aucun rapport, malgré l'aveu célèbre de saint Augustin, qui croyait surtout une chose, parce qu'elle était absurde¹; dans le domaine théologique, bien entendu, car j'imagine que ce grand homme, se gardait bien d'étendre ce singulier précepte, aux choses ordinaires de la vie. En résumé, mystère désigne ce qui échappe à notre perception, et absurde ce qui choque

¹ *Credo quia absurdum*, disait le grand docteur.

cette même perception. Il n'est pas permis d'oublier une distinction aussi élémentaire et aussi importante à la fois.

Le troisième moyen de certitude dont l'homme dispose, la science positive, est destinée, à son tour, à opérer la transformation de certains dogmes qui pourraient, à la rigueur, échapper à l'action de la conscience universelle et du témoignage des sens.

Le dogme du péché originel est dans ce cas.

Le récit simple et majestueux de la Genèse sur la création du monde, si justement admiré autrefois, ne suffit déjà plus aux exigences positives de l'esprit moderne. La géologie et l'astronomie, après avoir été longtemps emprisonnées dans cet horizon naif des premiers âges, en tracent maintenant d'autres plus près des cieux. La vérité, en grandissant, n'a pu conserver sa ceinture de jeune fille, et voilà que devenue plus alerte, elle se décide à la jeter au fond du puits dont elle sort, disposée à répudier toute espèce de vêtement, quelque léger qu'il soit.

Des volumes ont été écrits, de part et d'autre, pour attaquer et défendre les explications données par la Genèse, sur le grand mystère des origines. Mais ce qui manquait au débat et ce qui menaçait de le traîner indéfiniment, dans un choc répété de oui et de non, c'était certains faits géologiques bien

constatés. Maintenant que la science a parlé d'une manière suffisante, ce débat est clos, et la Genèse ne doit plus être acceptée que comme une admirable exposition provisoire, proportionnée à l'intelligence du peuple d'Israël qui devait l'accepter. Les autres révélateurs modernes, Christophe Colomb, Copernic, Galilée, Newton, Laplace, Cuvier, n'auraient pu, en ces temps reculés, être compris, et c'est pourquoi Dieu ne les a envoyés sur la terre, que longtemps après le révélateur des Hébreux. A tel peuple, telle révélation, et c'est ainsi que, de degrés en degrés, nous montons vers la vérité éternelle.

Il ne s'agit plus aujourd'hui, de discuter sur les six jours de la création, que la théologie a bien voulu transformer en six époques¹, puisque cette concession gracieuse ne suffit déjà plus; ni sur la lumière précédent le soleil et confondue avec l'éther, qui n'est que l'agent de son émission; ni sur cette singulière division des eaux, entre le ciel et la terre, que Moïse établit pour ménager son déluge; ni sur cette pauvre terre où nous roulons, considérée comme la partie la plus importante de l'univers,

¹ Je ne puis m'empêcher de faire ici la remarque, que la transformation a dû être difficile, car le mot hébreux *ioum*, signifie encore jour, et non époque, dans la langue arabe où il est passé; cette persistance est d'un mauvais augure.

tandis qu'elle n'en est pas un atome sensible ; ni sur bien d'autres choses encore ; il s'agit uniquement de savoir si l'homme est aussi récent que la Bible le dit, et s'il est vrai que sous l'influence d'une faute première il ait dégénéré depuis son origine.

La question ainsi posée est maintenant facile à résoudre.

Laissons de côté les travaux historiques de Lepsius, de Humboldt et autres¹, qui font coïncider la fondation de l'empire d'Égypte, avec l'époque admise par la théologie pour la création du monde. Les discussions historiques de ce genre ne peuvent encore aboutir à rien de bien concluant. L'histoire ne dit que ce qu'on veut qu'elle dise ; il suffit pour cela de choisir ses textes en conséquence. A extrait, extrait et demi, et le tour est joué. Il me souvient d'avoir lu une histoire de Louis XV qui prouvait, à l'aide de documents *authentiques*, que ce triste roi avait été pieux, économe, vertueux, chaste, honnête entre tous, et que finalement, il était mort en odeur de sainteté. Cette appréciation, au moins singulière, ne m'a nullement étonné. Il en est encore de l'histoire et des textes religieux comme de la lune. Chacun y voit ce qui répond aux tendances de son esprit ; un bûche-

¹ Voir la note 15, à la fin du volume.

ron, un collègue qui porte un fagot sur les épaules ; un chevrier, un autre chevrier qui, à la place du fagot, met une chèvre ; enfin, les amoureux, deux amants qui s'embrassent. La société actuelle a encore trop d'intérêt à ne pas voiler dans l'histoire ce qui s'y trouve réellement, pour qu'il soit possible de l'invoquer avec une autorité irrécusable. Laissons donc de côté, en attendant des jours meilleurs, cet auxiliaire incertain, et attachons-nous au fait constaté, ce compagnon invincible.

En fouillant dans le delta du Nil, on y trouve des produits de l'industrie humaine, à une profondeur qui leur assigne une antiquité d'environ quinze mille ans. Voilà un premier fait bien simple à constater et qui triple presque l'âge attribué à notre espèce. Qui-conque, d'ailleurs, voudra lire attentivement les admirables travaux de M. Boucher de Perthes sur les antiquités celtiques et antédiluviennes, ne pourra douter un instant, malgré la réserve de l'auteur à ce sujet, que nous ne soyons beaucoup plus anciens que la Bible ne le dit.

Mais ce n'est là qu'une petite affaire.

Ainsi que nous l'avons constaté au chap. iv, le squelette de l'homme se rencontre dans les terrains diluviens, en compagnie de mastodontes et autres grands mammifères aujourd'hui disparus. Le docteur

Spring en a trouvé dans la caverne de Chauveau ; Charles Lyell, en Amérique; le comte Razoumowski, dans les sables ossifères de Baden ; M. de Christol, dans une caverne de Pondres, département du Gard ; M. A. Boné, dans le pays de Bade ; le docteur Schmerling, près de Liège, à 70 mètres au-dessous de la Meuse, etc., etc. Or, dans toutes ces découvertes, un fait digne de remarque et d'une signification immense, c'est que ces divers ossements se rapportent à une race de beaucoup inférieure à la nôtre. Les crânes trouvés par M. A. Boné, entre autres, rappellent, avec une ressemblance frappante, les types inférieurs des Caraïbes et des anciens habitants du Chili et du Pérou. Ces résultats prouvent donc, avec la dernière évidence, ainsi que nous l'avons déjà établi, que notre espèce, loin de dégénérer à partir de son origine, n'a fait que se perfectionner dans tous les sens, et que, par suite, le dogme du péché originel qui suppose le contraire, n'est plus scientifiquement soutenable.

Les théologiens, et je ne saurais les en blâmer, résisteront longtemps avant d'accepter cette conséquence impérieuse; mais, quand des faits plus nombreux et plus concluants, seront venus apporter l'éclat de leur lumière, ils seront bien obligés de faire comme tout le monde et d'accepter la nouvelle

RÉVÉLATION. Leur œuvre consistera alors à rattacher celle-ci à la première, à l'aide d'une ingénieuse interprétation des vieux textes, qui, ainsi que je n'en doute pas, se prêteront de bonne grâce à cette manœuvre de conciliation.

Si, moins bien inspirés, ils repoussent la lumière et se retranchent derrière le fameux livre de M. de Bonald sur Moïse et les géologues, livre destiné à prouver que ceux-ci, Cuvier en tête, ne savent ce qu'ils disent, et que rien ne s'est produit sur la terre avant les temps adamiques ; si comme leur grand ami, M. de Maistre, ils demandent la *révision*⁴ de l'astronomie, sous prétexte qu'elle les gêne, je crois qu'ils auront grandement tort, et que, loin de servir la religion, ils lui porteront une atteinte mortelle.

Mais ils n'en viendront pas là, je me plais à le croire. Ils n'auront garde de lutter, ni contre ce troisième moyen de certitude, ni contre les deux autres, car ce serait lutter contre Dieu lui-même, et ce rôle, sans compter qu'il est impossible, ne peut leur convenir en aucune manière.

En résumé, les dogmes et la religion à laquelle ils servent de fondement, doivent se transformer et se perfectionner comme toutes choses, suivant cer-

⁴ Jamais plus joli mot n'a été dit par ce singulier penseur.

taines lois dont le souverain maître est le dispensateur. L'immutabilité n'appartient qu'à lui seul, parce que lui seul est la perfection de toute éternité.

CHAPITRE XIX.

Nécessité absolue d'une religion. — Impossibilité d'en fonder une nouvelle. — Transformation obligée de l'ancienne. — La papauté rendue à sa mission spirituelle. — La bonne foi, seul principe de salut.

Il faut un lien qui unisse les âmes entre elles et les fasse converger vers la source éternelle dont elles émanent. L'humanité, quel que soit le degré de perfectionnement auquel on la suppose parvenue, ne peut pas plus se passer de ce lien mystique, que de l'air qu'elle respire. La religion qui, dans son sens le plus élevé, en réalise les bienfaits, est donc la compagne naturelle de cette vie terrestre, chargée de la suivre et de la soutenir jusqu'à la consommation de ses destinées.

Après les luttes du passé, qui avaient leur raison d'être, personne aujourd'hui, ne peut plus aborder ce sujet solennel, sans le respect et la gravité qu'il mérite. Les opinions peuvent varier, sur tel ou tel détail de doctrine ou de discipline, mais l'unanimité ne manque jamais de se faire sur ce point capital, qu'une religion est indispensable à l'homme et qu'il faut absolument lui en ménager une. Cette triste maladie, dont d'Holbac, Lamétrie, le *grand Frédéric* et quelques autres penseurs égarés du xviii^e siècle étaient affectés, a, grâce à Dieu, abandonné l'esprit humain et nul parmi nous, n'en paraît menacé d'une manière sérieuse. Bien au contraire, la nécessité d'une religion est si généralement admise, que quelques hardis chercheurs, voyant que l'ancienne ne marchait pas, se sont avisés d'en faire de nouvelles, croyant ainsi rendre au monde un service dont il leur serait reconnaissant.

Enfantin, héritier des doctrines de Saint-Simon, a exécuté cette tentative, avec un éclat qui laissera une trace brillante dans l'histoire de la pensée humaine. Avortée comme religion, la révélation saint-simonienne n'en a pas moins semé dans les esprits, des germes féconds dont quelques uns portent déjà leurs fruits, mais dont quelques autres devront encore longtemps subir la gestation des siècles.

Auguste Comte, à son tour, fils dissident du premier, a essayé, avec un savoir immense, de constituer une religion qui lui fût propre. Mais son exposition aride, perdue dans une phraséologie indigeste et confuse, n'est parvenue à intéresser que quelques rares esprits, amoureux de l'abstrait. Bien que le présent et l'avenir ne puissent en tirer grand'chose, elle restera néanmoins, comme un monument original de la puissance intellectuelle de l'homme.

Fourier, mieux avisé, s'est gardé avec soin de toute tentative de ce genre; cependant il a cru devoir parler de la vie future et de l'immortalité de l'âme, pour confirmer les aspirations générales de l'homme sur ce sujet important.

Ces diverses tentatives prouvent manifestement, que le goût de la religion, loin de s'affaiblir parmi nous, ainsi qu'on paraît disposé à l'admettre, ne fait, en réalité, que croître et se développer avec le temps.

Pourquoi Enfantin n'a-t-il pas réussi, malgré son haut titre pivot, qui le rendait si propre à être le prophète d'une religion nouvelle, malgré les talents supérieurs qui se dévouaient à l'apostolat de son œuvre? La raison en est simple, et à l'heure solitaire des vieux jours, elle ne peut manquer de se présenter à lui.

Les religions ne peuvent se former qu'autour des berceaux des peuples, à l'aide de ce besoin du merveilleux qui domine l'enfance. Passé cette aube de la vie, les lumières qui viennent de toutes parts, rendent impossible une œuvre de ce genre, et ni les talents ni la force ne peuvent y suffire. A un âge plus avancé, deux choses seulement sont possibles : ou renoncer à toute religion, même à celle qui a doré les premiers rêves de la vie, ou transformer celle-ci, suivant les besoins nouveaux et les lumières acquises. La renonciation absolue étant une chose impossible, ainsi qu'il est facile de le constater, la seule œuvre exécutable gît dans la transformation de celle qui existe, et c'est pourquoi, après avoir erré longtemps dans l'indifférence et le désir du changement, les esprits, même les plus aventureux, repoussent toute religion nouvelle et éprouvent en même temps, une tendance secrète à se rapprocher de l'ancienne, qui a pour elle la chaîne des traditions et le mystère des origines.

D'autre part, la raison marchant hardiment à ses conquêtes, sans autre préoccupation que la vérité absolue, son pôle éternel, finit par remarquer, en jetant un regard sur son sillage, qu'il se confond, en plusieurs points, avec celui que la religion trace dans la zone éthérée. Quels sont ces foyers éclatants



qui brillent çà et là dans les profondeurs des âges et semblent, à eux seuls, résumer toutes les lumières?

Un Dieu éternel, immuable, principe de toutes choses, vérité absolue et justice infailible.

Une âme immortelle émanée de lui, libre et maîtresse d'elle-même, c'est-à-dire responsable de ses actes dans une certaine mesure.

La responsabilité de cette âme entraînant, dans une vie supérieure, la récompense ou le châtement qui répond à ses actes terrestres.

La persistance de l'individualité à travers les siècles des siècles.

Une loi générale, nommée la Providence, dirigeant l'ensemble des événements, vers un but déterminé par l'intelligence suprême.

Enfin, l'intervention directe de Dieu dans nos lumières par la révélation.

Certes ! se dit la raison, cet inventaire fait, quand après quelques milliers d'années, c'est-à-dire, eu égard aux temps à parcourir, après une conversation fugitive de quelques instants, on est parvenu à s'entendre sur des points aussi essentiels, il y a tout lieu d'espérer qu'une réconciliation complète se fera dans l'avenir. Peu à peu, en effet, la religion abandonnant de son merveilleux et la raison de son positivisme, ces deux agents de Dieu, c'est-à-dire du

même maître, finiront par s'affirmer l'un l'autre, comme preuves d'une même opération de l'esprit. L'unité se réalisera alors, autour de cette loi morale rêvée par Channing, et toutes les églises, après avoir décroché de leurs murailles la hideuse figure de Satan, se tendront une main fraternelle jusqu'à la consommation des temps.

Cette réconciliation générale sera hâtée par la transformation que subira inévitablement, l'institution papale.

Les gouvernements théocratiques sont des gouvernements jugés et perdus sans retour. Rendons grâces à Dieu, que l'expérience en soit faite et que nous n'ayons plus à en supporter les frais. Dans les Indes-Orientales et chez quelques nations attardées, ils ont immobilisé l'esprit jusqu'à l'ankylose ; dans nos régions occidentales, celui qui siège à Rome essaie depuis des siècles, au grand scandale de tous, d'en faire autant sur ces débris de peuples que les révolutions passées ont abandonnés à sa tutelle. Cette situation contre nature ne peut durer.

L'esprit théocratique, stationnaire par essence, est impuissant à diriger la marche d'un peuple vers l'avenir. Lui abandonner le gouvernement des hommes, est aussi rationnel que de confier à une tortue, la direction d'un troupeau de gazelles. Comment con-

duire les affaires de la terre, avec un esprit qui ne voit que le ciel et qui emmaillotte toutes les questions, dans un réseau de textes qui les étouffe? La discussion est d'ailleurs close sur ce point, car le fait brutal a déjà posé les conclusions de son tranchant réquisitoire.

Le chef spirituel de la terre, ne peut exercer sa mission sainte, entouré de soldats et de geôliers. Son armée est tout entière dans son influence morale, et, quand celle-ci l'abandonne, tous les canons de nos armées ne peuvent y suppléer. Supposer que les baïonnettes sont nécessaires pour maintenir son autorité sur les esprits, c'est admettre que son rôle est fini et que le monde peut maintenant se passer de lui.

Or, le monde n'en est pas là. .

Nous aurons encore longtemps besoin de cette grande et poétique figure, d'un intermédiaire vivant entre le ciel et la terre, liant et déliant au nom de Dieu, et planant sur nos misères pour les adoucir. Loin de détruire cette haute magistrature des consciences, je voudrais la voir consolider et la faire servir de centre à un ralliement général. Mais pour arriver à ce grand résultat, la première chose à faire, est de la débarrasser de ce boulet qu'elle traîne à travers les siècles, sous le nom de puissance tempo-

relle, et de la rendre enfin à son œuvre apostolique, oubliée sous la pourpre et l'or du Vatican. Le pape ne peut pas plus être un souverain, que le prêtre un fonctionnaire. Cette condition fondamentale, oubliée par l'un et par l'autre, a été la cause première de la déplorable déviation du catholicisme en dehors de l'Évangile, et lui a fait manquer le magnifique rôle de guide des peuples qui lui était assigné. Mais cette faute, quelque grande qu'elle soit, n'est pas irréparable.

Quand le successeur de saint Pierre sera enfin affranchi de ce gouvernement temporel, qui, par son insuccès, compromet son caractère et ruine son crédit, il dépendra de lui de reprendre sur les esprits, l'empire qu'il a échangé contre une *molte de terre*.

Avec une institution aussi puissante que celle des conciles, il pourra tour à tour réformer la discipline, modifier l'interprétation des textes et transformer les dogmes, d'une manière conforme aux lumières des temps. Que ne pourrait faire, bon Dieu ! un pape intelligent avec le concours d'un concile éclairé, et se peut-il vraiment, qu'une si admirable force spirituelle se condamne pour toujours, à combattre précisément l'esprit qu'elle devrait guider ? Qu'elle se propose de le modérer dans sa fougue, afin d'éviter les dangers d'une marche trop rapide, cela se con-

çoit, cela doit être. L'instinct universel, qui nous pousse en avant, impatient comme ce désir de bonheur que Dieu a mis en nous, pour nous conduire au bien, a besoin d'un agent pondérateur qui calme ses emportements et tempère ses exigences. Personne ne peut le nier; mais personne aussi ne peut admettre que cette marche triomphale de l'esprit, dans sa lumière, pas plus que celle du soleil dans son tourbillon, puisse être sérieusement enrayée.

L'Église doit renoncer à cette lutte impossible contre le mouvement, et manifestement contraire aux intentions de celui qui l'a fondée. Si, mal inspirée, elle persiste dans cette voie, où elle a déjà rencontré tant de désastres, une sorte d'église laïque universelle la supplantera. Celle-ci, formée à l'aide des principes éternels, qu'on retrouve au fond de toutes les religions et de toutes les philosophies, ira grandissant de jour en jour, avec l'éclat des lumières acquises. N'ayant d'autre temple que la nature, d'autre culte que la vie, elle pourra bien accepter les temples et le culte majestueux de sa rivale, pour les cérémonies et les manifestations extérieures, mais ce sera en conservant sa liberté d'interprétation, et n'acceptant de la chaire que ce qui appartient au patrimoine commun.

L'Église catholique a tout intérêt à ménager ce

rapprochement de l'Église laïque, qui déjà se forme et qui menace de la supplanter. C'est la seule chance de salut que l'avenir lui réserve, si elle persiste dans la voie où elle erre aujourd'hui. Mais, pour en profiter, il faut qu'elle se dépouille de son intolérance dogmatique, qui n'est plus supportable en nos temps de libre examen. Il faut, en un mot, qu'elle ne fasse pas de la croyance, dans ses articles de foi, une condition *sine quâ non* de réconciliation avec elle. La croyance, nous ne cesserons de le répéter, est essentiellement indépendante de la volonté individuelle. Encore une fois, l'homme ne croit pas ce qu'il veut, mais seulement ce qu'il peut. La seule chose que vous soyez en droit d'exiger de lui, c'est qu'il cherche loyalement la vérité; mais toute exigence qui dépasse cette limite est souverainement injuste. Il est vrai qu'il vous reste la ressource de lui dire, ainsi que les théologiens le font souvent, qu'il n'a pas cherché de bonne foi. Mais quand, en analysant ses sentiments les plus secrets et retournant sa conscience dans tous les sens, il acquiert la certitude du contraire, votre réponse ne paraît plus à ses yeux qu'une pitoyable défaite.

La bonne foi chez l'homme est quelque chose de si respectable, de si auguste, que la théologie elle-même, malgré ses rigueurs inflexibles, a été obligée

de s'incliner devant elle et de lui faire sa place dans le ciel. Après avoir lancé l'anathème sur tous ceux qui vivent hors de l'église, elle a admis néanmoins, que celui qui cherche Dieu de bonne foi, et pratique les commandements qu'il a écrits dans la conscience humaine, avant de les révéler à Moïse, doit compter comme un membre fidèle de l'église et mériter le salut éternel.

Marche donc sans crainte, homme de bonne foi, la tête haute et la conscience tranquille, car l'intolérance elle-même, est obligée de respecter ton caractère sacré. Cherche, fouille, analyse, commente, élabore, essaie, décante, forge, lamine, remue hardiment tout ce qui passe à la portée de ton intelligence; proclame, sans hésiter, ce qui te paraît juste, attaque, sans faiblesse, ce qui te paraît faux; ton œuvre est sainte et tes erreurs, tribut inévitable de ton imperfection, sont excusées d'avance par ta loyauté. Continue ainsi ta vie laborieuse, insouciant des ronces que tu rencontreras, car le jour où tu franchiras le seuil de l'éternité, la face de Dieu t'apparaîtra comme le but constant de tes efforts, et le pôle qui t'attirait sans cesse.

CHAPITRE XX.

La philosophie et ses détracteurs. — Ses martyrs divers, gymnosophistes et autres. — Ses bases nouvelles et son perfectionnement. — Le bonheur final de la créature, seule justification possible de la création.

Cicéron, dans son traité de la nature des Dieux, dit quelque part : « On ne peut rien dire de si absurde qui n'ait été dit par quelque philosophe. » Ces paroles tombées dans un moment de découragement de la bouche de l'illustre orateur, ont été souvent jetées à la face de la philosophie. Mais comme ces souillures qui ne peuvent altérer le poli de certaines surfaces, elles sont tombées à terre sans laisser aucune trace de leur contact. Si l'esprit humain, en effet, dans ses recherches incessantes s'est souvent heurté à l'absurde, quelles sont les grandes pensées qu'il n'ait pas rencontrées ? « On ne peut rien dire

de si sublime, qui n'ait été dit par quelque philosophe. » Tel est l'aphorisme que l'esprit moderne oppose avec succès, à celui de l'auteur ampoulé des catilinaires.

Prenez la philosophie qui depuis Thalès jusqu'à nous, se développe en systèmes souvent contraires, quand ils ne sont pas hostiles ; passez-les au pressoir de l'analyse impartiale, et vous en ferez sortir goutte à goutte, tous les grands principes qui seront les guides éternels de l'homme.

Dans Thalès, le premier qui figure sur le seuil de l'histoire, vous trouvez ce fameux précepte chrétien : « Avant tout, connais-toi toi-même ; » dans Pythagore le sentiment de l'harmonie universelle ; dans Socrate, un Dieu unique et une âme immortelle ; dans Zénon, l'affirmation de la liberté, et la preuve de la puissance de la volonté ; dans Descartes, la base de toute certitude et la méthode ; dans Leibnitz, la glorification de Dieu, par l'optimisme, seul système possible ; dans Voltaire, le libre examen avec ses hardiesses et ses bienfaits ; dans Rousseau, le sentiment social ; enfin, dans les philosophes modernes, le sentiment humain qui renferme tout. Il n'est pas, en un mot, une grande pensée, une haute conception, une noble tendance, une vertu, une vérité, qui ne soient du domaine propre de la philosophie.

L'esprit religieux lui a reproché de n'avoir jamais su contenir les passions de l'homme, et d'avoir été impuissante à développer en lui, ce saint enthousiasme qui fait les martyrs. Cette accusation est aussi mal fondée que celle de Cicéron est injuste. La raison pure, en l'absence de la foi, a produit en tout temps, des exemples sinon aussi nombreux, du moins aussi grands de dévouement et de sacrifice.

Dans l'antiquité, elle a inspiré les stoïciens, hommes austères, inflexibles, bravant toutes les douleurs, non pour obtenir une récompense dans le ciel, mais uniquement pour satisfaire leurs consciences. Dans les temps modernes, elle a produit les martyrs politiques, gens dont on peut bien ne pas partager les opinions, mais dont on est obligé d'admirer la fermeté, la constance héroïque. On parle avec un juste enthousiasme, de ces premiers chrétiens qui marchaient au supplice, inébranlables dans leur foi, et mouraient un sourire sur les lèvres. Les gymnosophistes païens, en ont fait volontairement autant, dans le seul but de donner à leurs semblables, le grand spectacle du mépris de la mort, et du triomphe de la volonté sur la douleur.

Arrien raconte qu'arrivé sur l'Indus, Alexandre rencontra une troupe de philosophes qui vivaient tout nus, pour montrer publiquement leur mépris

des rigueurs du temps et leur courage à les braver. Après quelques heures de causerie avec eux, charmé de leur science profonde, de leur sagesse et surtout de leur énergie peu commune, il voulut s'attacher Mandanis, leur chef, et l'emmener avec lui, à titre de conseiller intime. Celui-ci refusa cet honneur, aimant mieux vivre libre, avec les siens, que de suivre la brillante fortune que lui offrait le conquérant. Mais un des derniers de la compagnie et des plus vieux, nommé Calanus, voulut bien accepter son offre.

Il suivit donc le vainqueur de Darius, dans ses expéditions aventureuses, marchant à la tête de son armée et donnant, malgré son âge avancé, l'exemple d'une constance et d'un courage, qui excitèrent une admiration unanime. Alexandre subissant l'influence générale, s'attacha à lui par les liens d'une vive sympathie et d'une étroite amitié. Mais ce héros de la volonté humaine, dédaignant les avantages que son caractère et sa position lui assuraient, fit dresser à Parsagarde un bûcher élevé et s'y brûla solennellement, en présence de l'armée rangée autour de lui, pour admirer son courage et recevoir ses derniers adieux. Il voulut mourir ainsi, uniquement parce que l'heure d'en finir avec la vie lui paraissait sonnée.

Plutarque qui, dans la vie d'Alexandre, confirme

tous ces détails, ajoute qu'un autre gymnosophe donna à Athènes, devant César, le même spectacle que Colanus à Parsagarde.

L'histoire en cite encore un troisième qui, dans la même ville d'Athènes, renouvela devant Auguste le même sacrifice volontaire, comme pour solenniser par sa mort, les murs où Zénon avait enseigné à l'homme la victoire sur ses faiblesses.

Tous les gymnosophistes devaient d'ailleurs finir ainsi, quoique avec moins d'éclat, puisque leur philosophie, en leur donnant le mépris de la mort, leur commandait d'abandonner la vie quand la maladie, la vieillesse ou simplement l'ennui, la leur rendaient à charge.

Cette secte prodigieuse qui vit encore dans le fanatisme de certains bramanes, est l'exemple le plus frappant que présente l'histoire, de la puissance illimitée de l'esprit sur la matière. C'est l'affirmation la plus décisive, que la volonté puisse donner d'elle-même, et la preuve la plus évidente, de la faculté souveraine dont jouit l'homme, de dompter son corps, de le pétrir, de le mouler, suivant les caprices de cette force animique qui vit en lui. C'est, en un mot, la proclamation solennelle de sa liberté illimitée, condition indispensable de son perfectionnement.

Les gymnosophistes prouvent encore, ainsi que nous venons de le dire, que la religion n'est pas la seule à produire le sacrifice individuel, et qu'à côté des martyrs de la foi, la philosophie peut placer les martyrs de la raison. En d'autres termes, que les sentiments élevés, les grandes vertus, l'abnégation, le dévouement, le courage, ne sont pas l'apanage de telle ou telle doctrine, mais bien le patrimoine commun de l'humanité tout entière. Les systèmes, sont comme les circonstances ; elles ne font que leur donner l'occasion de se produire au grand jour et de sortir de leur état latent.

En cherchant la vérité, la philosophie a rencontré bien des erreurs : il n'en pouvait être autrement. Celui qui travaille beaucoup, ne peut éviter de se tromper souvent. Quiconque marche, tombe ; la borne seule évite les faux pas. Mais la philosophie dans ses égarements mêmes, a encore servi la sainte cause des lumières. L'expérience est une science qui se compose d'une suite d'erreurs rectifiées, et pour la constituer d'une manière intégrale, il est nécessaire de sonder tous les écueils de la pensée. C'est l'oubli regrettable de cette loi, qui nous rend si souvent injustes envers nos devanciers, et qui nous conduit à méconnaître les services qu'ils ont rendus. Mieux éclairés, il n'est pas une secte, une doctrine,

un système, auquel nous n'accordions un jour, la part de reconnaissance qui lui est due.

Les sophistes eux-mêmes, si généralement décriés, Gorgias, Prodicus, Protagoras et autres, ont travaillé d'une manière indirecte, aux conquêtes ultérieures de l'esprit humain. En mettant tout en doute, en soutenant publiquement le pour et le contre sur chaque chose, ils ont prouvé victorieusement que de leur temps, aucune connaissance n'était encore constituée et qu'il était urgent d'y porter remède.

Cette preuve a bientôt produit ses conséquences. Le génie de Socrate, né au milieu des controverses où la raison menaçait de sombrer, s'est tout à coup élevé si haut, qu'il a atteint d'un vol, les vérités essentielles qui devaient amener à la fois, la déroute du paganisme et la ruine du scepticisme philosophique.

Les sophistes ont encore rendu d'autres services.

Doués d'un esprit subtil et d'une grande habileté de langage, ils ont perfectionné le raisonnement, pour les besoins de leur gymnastique verbale, et l'ont enrichi de raffinements inconnus. C'est ainsi qu'en affichant la prétention de tout détruire, ils ont constitué, de leurs propres mains, la dialectique puissante qui les a vaincus, et qui n'a cessé depuis, de marcher à de nouvelles victoires.

En passant successivement en revue, les nombreux systèmes qui ont occupé les philosophes depuis que l'homme pense et déduit, on trouverait facilement au fond de chacun d'eux, une lumière propre négligée par les autres, et éclairant précisément, une face de la vérité qui menace de rester dans l'ombre. Toutes les idées s'enchaînent et, sous la vaine apparence de leur antagonisme, concourent dans leur ensemble, à l'accomplissement des destinées.

La philosophie a été dans tous les temps ce qu'elle devait être ; sceptique, quand rien n'était constitué ; dogmatique, quand il était possible d'affirmer quelque chose ; religieuse, quand la religion était le grand instrument civilisateur ; enfin agressive et révolutionnaire, quand écrasé sous les abus et les excès de toutes sortes, un peuple gémissant appelait son bras vengeur. Mais réduite à tuer ses ennemis, elle a encore su trouver le moyen d'adoucir ¹ le dernier supplice, et de mettre de l'humani-

¹ Triste adoucissement, j'en conviens, mais dont il serait pourtant injuste de ne pas tenir compte, en songeant aux horribles tortures qu'on faisait subir, aux malheureux condamnés à mort, sous l'ancien régime. On ne peut se rappeler sans terreur, les tenailles de la question, la roue, la corde, le feu, la mutilation partielle et enfin l'écartellement. Le supplice de Damiens, entre autres, dépasse tout ce que les cannibales ont inventé de plus cruel. Voir les Mémoires de ces temps barbares, qu'on nomme notre histoire.

nité jusque dans la manière de donner la mort.

Sous ce dernier aspect, ayant effrayé les privilégiés qui donnent encore le ton à la société moderne, une réaction s'est produite contre elle, et il est venu de mode de la mépriser, comme il avait été de mode autrefois de l'encenser. Les penseurs mêmes les plus indépendants, se sont laissés prendre à ce pitoyable traquenard, et eux, les défenseurs naturels de cette mère généreuse qui les avait allaités, élevés, grandis, se sont mis à leur tour à payer ses bienfaits par des injures. Spectacle navrant ! Fourier, lui-même, un des plus illustres parmi eux, le révélateur de l'attraction passionnelle et de la série, a subi, sans y prendre garde, l'entraînement général et s'est mis à médire de ses ancêtres, les grands philosophes, et à renier publiquement leur filiation.

Quoiqu'il en soit, la philosophie reste le flambeau qui éclairera éternellement la route que l'humanité doit suivre. Et l'heure sonne déjà, où après avoir subi les outrages qui devaient accompagner son triomphe, elle va reprendre sur les esprits l'empire que l'église paraît abdiquer.

Mais pour accomplir dignement sa mission, qui se résume dans la conquête de la vérité absolue, il importe qu'elle n'abandonne jamais un instant, la science positive, qui seule peut lui donner le calme

et l'autorité dont elle a besoin. En un mot, après avoir été tour à tour, sceptique, dogmatique, religieuse, révolutionnaire et socialiste, il faut maintenant, qu'elle devienne, avant tout, scientifique.

Tel est le perfectionnement que l'esprit humain attend d'elle aujourd'hui.

C'est pour avoir méconnu cette tendance nouvelle de la philosophie, que quelques réformateurs modernes, les phalanstériens entre autres, impatientes d'atteindre un but, dont les siècles nous séparent, sont allés se jeter à corps perdus, dans le gouffre de la politique qui les a engloutis.

Ce désastre n'est qu'une leçon, car les grandes idées ne périssent pas ainsi avec ceux qu'elles envirent. Comme le phénix fabuleux, elles renaissent de leurs cendres, pour prendre un vol plus assuré vers la réalité.

Fourier a posé les bases d'une rénovation sociale qui se réalisera sans effort, dans l'humanité, comme s'accomplit chez l'individu, un phénomène de croissance et de développement. On pourra bien plaisanter encore, sur ses copulations sidérales, ses antilions, son monde aromal et autres hardiesses d'un génie colossal, qui ne pouvant tenir dans les limites du monde positif, en crève l'enveloppe et s'épanche au dehors; mais on n'entamera jamais sérieusement

l'attraction passionnelle et la série, inventions capitales de ce nouveau Newton.

LES ATTRACTIONS SONT PROPORTIONNELLES AUX DESTINÉES.

LA SÉRIE DISTRIBUE LES HARMONIES.

Ces deux aphorismes célèbres, que les disciples de ce grand homme ont inscrits sur sa tombe, comme résumant ses conquêtes spirituelles, serviront éternellement de base, aux recherches ultérieures de la philosophie, qui, grâce à eux, s'élève enfin à la hauteur d'une science positive.

L'œuvre de Dieu serait déraisonnable, s'il n'avait pas eu le soin de donner à chaque être, les penchants et les goûts, c'est-à-dire les attractions, qui correspondent à ses destinées, ou plus simplement au genre de vie qu'il doit mener. Pour peu qu'on y réfléchisse, cette vérité fondamentale s'empare de l'esprit, avec l'autorité d'un axiome et le pénètre de son évidence. Tout dans la nature la révèle, depuis l'insecte ignoré sous la mousse, jusqu'à l'aigle qui plane en contemplant le soleil, car ce que Dieu veut que nous sachions, est répété de mille manières sur le grand livre de la création.

L'attraction supérieure de l'homme étant le bonheur dans l'immortalité, sa destinée doit être telle. Seulement, comme il est doué d'une intelligence su-

périeure, et que l'attribut essentiel de cette faculté est le perfectionnement, il devait nécessairement, pour arriver à ses fins, passer par les douleurs des phases inférieures et conquérir son bonheur, pour qu'il lui fût plus cher. Aussi son œuvre terrestre sera-t-elle jusqu'au bout, à sa grande gloire, l'œuvre d'un être imparfait, à la recherche constante de la perfection. Cette perfection, il ne la trouvera que dans une vie supérieure, où embrassant d'un seul regard, son travail et sa récompense, il sentira plus vivement la valeur de celle-ci. Il comprendra alors, le bienfait des temps d'épreuve que son ignorance lui fait maudire et qui ne sont, de la part du Créateur, qu'un moyen bienveillant de lui ménager la gloire de conquérir son bonheur, pour le grandir encore à ses yeux.

Tel est le sens vrai, le sens divin de l'épreuve des phases inférieures où domine le mal. C'est ainsi qu'elle nous apparaîtra, pour la bénir, le jour où, après avoir accompli nos destinées inférieures, nous entrerons enfin dans la vie éternelle de la perfection et de l'idéal.

L'attraction de l'homme n'étant pas seulement le bonheur, mais un bonheur mérité, nul doute qu'il ne l'obtienne un jour par ses œuvres aidées, au besoin, par une épuration spontanée dans la vie supé-

rieure. Supposer le contraire, c'est outrager la justice divine; c'est faire pis encore, c'est proclamer qu'il n'y a pas de justice et qu'il n'y a pas de Dieu.

La création ne peut avoir d'autre but que le bonheur de la créature, et, devant la conscience universelle, il est impossible de la justifier autrement.

Telle est donc nécessairement sa raison d'être.

CHAPITRE XXI.

Résumé.

Faire comprendre sa pensée est le premier devoir de l'écrivain. Écrire pour remplir des pages, uniquement pour en tirer profit, est non-seulement un triste métier, mais encore une œuvre immorale. La plume est un instrument de propagande qui, avant d'arriver au papier, doit passer par la conscience, et, après s'être trempée dans l'encre, doit encore se tremper dans la bonne foi. On peut bien commettre ainsi quelques erreurs, car elles sont si naturelles à notre imperfection, qu'elles paraissent comme l'ombre obligée de nos idées ; mais on fait toujours œuvre honnête et par suite méritante.

Le lecteur de nos jours, a peu de temps à perdre. Il faut donc, quand on a un système à lui présenter,

le lui formuler sous un très-petit volume, et, par surcroît de précaution, le lui résumer encore à la fin, en quelques pages aussi claires que possible. La besogne ainsi mâchée, si le lecteur retient seulement le bout de l'une de vos idées, bénissez le ciel et tenez-vous pour satisfait, car vous avez jeté un germe qui, tôt ou tard, portera ses fruits.

Le résumé est donc le complément indispensable de l'exposition d'un système, et, pour ma part, j'ai souvent regretté, en lisant certains gros volumes dont il est inutile de nommer les auteurs, qu'il ne fût pas d'obligation. J'aurais eu peut-être ainsi, l'avantage de comprendre ce qu'ils voulaient me dire, avantage qui m'a manqué plus d'une fois. Montaigne, dans son chapitre de la vanité, demande des lois contre les écrivains ineptes et inutiles, comme il y en a contre les fainéants et les vagabonds. Sa modestie le pousse même, jusqu'à en demander l'application contre lui-même, tout le premier, qui, suivant ses propres paroles, n'écrit « que par sottise, vanité et oisiveté. » C'est pousser les choses un peu loin. L'obligation de dire ce qu'on veut dire, me paraîtrait une condition suffisante et dont tout le monde profiterait.

En attendant la loi, prêchons d'exemple et tâchons de nous faire comprendre.

Malgré les lumières évidentes qui commencent à nous éclairer, nos idées se meuvent encore entre des limites trop étroites ; les horizons du passé et de l'avenir sont placés, par notre esprit, trop près du présent et l'étouffent ; cette situation est fautive et dangereuse. Mon intention a été de la faire cesser, en éloignant ces horizons, aux distances où ils doivent être, et en donnant ainsi au présent, l'air dont il a besoin pour vivre et se développer.

Pour atteindre ce résultat important, voici la marche que j'ai suivie.

L'opinion généralement accréditée, et qui donne à notre temps son caractère indécis, est que le monde est vieux et que l'homme dégénéré, touche à sa fin comme le monde.

Je me suis, tout d'abord, attaché à cette erreur colossale et ai tenté de la renverser, me rappelant, pour encourager ma faiblesse, qu'il n'est pas de géant qui résiste à la fronde de David.

M'occupant, en premier lieu, de la prétendue dégénérescence physique de l'homme, j'ai montré, pièces en main, par la comparaison de son type actuel, avec celui que les monuments anciens nous ont transmis, que rien n'était plus faux que cette assertion. Sa taille, sa force et sa beauté même, loin de s'amoinrir, depuis les Romains, se sont au con-

traire améliorées d'une manière appréciable, malgré le petit nombre de siècles qui nous sépare d'eux. Cette amélioration, qui ne peut évidemment se produire qu'avec lenteur, une fois constatée, est évidemment destinée à continuer ainsi et à nous rapprocher indéfiniment, de l'idéal plastique que Dieu a mis en nous, pour nous tracer le programme des perfectionnements qu'il nous réserve.

En ce qui concerne l'intelligence.

Après avoir défini son progrès propre, qui consiste simplement, à voir les choses de mieux en mieux, ce qu'elles sont en réalité, j'ai montré que les hommes de notre temps, étaient sensiblement supérieurs, sous ce rapport, à ceux des civilisations les plus avancées de l'antiquité.

Enfin, pour lever tout doute à l'égard de la dégénérescence générale de l'homme, j'ai exhumé des entrailles de la terre, les squelettes de nos ancêtres antédiluviens, que la science commence à trouver aujourd'hui, parmi les débris des races éteintes.

Cette exhibition a dû convaincre les plus incrédules, en leur prouvant que, si la chicane est possible dans les limites étroites de quelque mille ans, elle se dissipe aussitôt, quand on veut bien remonter le cours des âges de quelques milliers de siècles.

Il a été ainsi démontré, à tout esprit exempt de

préjugés, que l'homme, loin de dégénérer depuis ces temps reculés où, se substituant à la brute, il prit enfin possession de la terre, n'a fait que se perfectionner graduellement en tout sens, conformément à sa destinée.

Cette première lueur faite, dans les ténèbres que la théologie et la scolastique ont produites autour de l'esprit humain, après avoir d'abord favorisé son essor, la question de la durée de la vie humaine a été abordée.

En passant en revue la grande bibliothèque des œuvres terrestres de Dieu, mise en ordre par Cuvier et ses successeurs, nous avons reconnu une série de créations se succédant les unes aux autres, par voie de cataclysmes régénérateurs. Ces créations s'élevant de l'une à l'autre, vers des animalités de moins en moins imparfaites, ont fini par produire l'homme, que son intelligence a sacré roi de tous les êtres.

Les cataclysmes ayant pour cause la rupture de la croûte du globe, amenée par la contraction de la masse centrale, doivent continuer à se produire jusqu'à l'extinction du foyer intérieur. Cette époque étant séparée de nous, d'après les calculs des plus forts géomètres, par des milliards d'années, il en résulte que notre création, qui nous semble devoir être la dernière, sera suivie par d'autres, d'un ordre

de plus en plus élevé, conformément aux lois qui ont régi les précédentes.

Le type humain étant susceptible d'un perfectionnement indéfini, continuera à représenter dans l'avenir, comme par le passé, le roi des créations diverses, mais s'élèvera progressivement, sans jamais l'atteindre sur la terre, vers cet idéal qu'il entrevoit déjà, mais qu'il ne pourra réaliser complètement, que dans la vie éternelle des âmes. C'est ainsi que les nègres, suivant une tradition qui vit encore parmi eux et conformément à l'opinion de Cuvier, ont précédé les Caucasiens, et que, suivant toute probabilité, les Yem-Yem sont venus avant les nègres eux-mêmes. Il en résulterait ainsi, qu'il y aurait eu déjà, au moins, trois créations successives de notre espèce, c'est-à-dire trois humanités se succédant les unes aux autres, dans la gestion du globe¹ : une humanité caudale touchant aux confins de la brute, une humanité noire ou de couleur variée, enfin une humanité blanche qui serait la nôtre, et qui représenterait les derniers progrès accomplis par le type humain.

Nous avons vu qu'une création jouissait entre ces deux cataclysmes, celui qui la produit et celui qui

¹ Voir la note 16, à la fin du volume.

l'anéantit, d'une période de calme qu'on peut fixer à seize cent mille ans¹. C'est pendant ce temps qu'elle se développe dans toute sa puissance, et qu'elle atteint les dernières limites du progrès que ses facultés comportent. Quand sa dernière heure sonne au cadran éternel, elle ne périt pas tout entière dans la révolution qui change la face de la terre. Une partie d'elle-même survit au désastre, pour servir de transition à l'ordre nouveau qui va grandir sur ses ruines. L'homme ancien, représenté par quelques groupes², reste pour jouer auprès du nouveau venu, le rôle d'initiateur des premiers jours. Bien que cette loi n'ait pas encore été constatée, elle est trop bien dans les habitudes de la Providence pour qu'elle n'existe pas.

Les brusques ruptures de l'écorce, ne sont pas les seules causes des révolutions du globe ; les comètes, par leurs rencontres, peuvent en produire à leur tour. L'examen des diverses planètes de notre tourbillon solaire, ne laisse aucun doute à cet égard. Les

¹ C'est la moyenne qui se rapporte aux créations qui ont précédé la nôtre ; mais pour celle-ci et les suivantes, ainsi que nous l'avons établi, elle est plus grande, car les durées de calme vont en augmentant avec les temps.

² Ces restes de l'humanité éteinte, sont destinés naturellement, à se fondre dans la nouvelle, ainsi que cela arrivera pour la race nègre, qui, en se croisant avec nous, finira par perdre sa couleur.

inclinaisons de leurs équateurs sur l'écliptique, qui, d'après leur mode de formation, devraient être nulles ou à peu près, varient jusqu'à la limite de 70° , et portent ainsi un témoignage irrécusable d'un choc extérieur. La terre, dont l'équateur accuse une inclinaison de 23° , a donc dû être dérangée de sa position originaire, par une comète. Les calculs de Boucheporn démontrent, d'ailleurs, qu'elle a pu recevoir un choc tous les trois millions d'années, depuis qu'elle roule dans l'espace en compagnie des astres chevelus; il n'est donc pas douteux qu'elle n'ait subi, par cette cause, divers cataclysmes partiels, depuis que les créations l'habitent. Or, comme ces créations, loin de s'éteindre, n'ont fait que croître et se développer, suivant une loi continue, il y a tout lieu d'admettre que les cataclysmes cométaires, loin d'être destructeurs, sont aussi générateurs que les autres.

Il en résulte donc, que si la vie peut se trouver un instant diminuée ou même suspendue sur notre globe, ce ne peut être qu'à la condition de reprendre après, plus active qu'avant, et qu'en fait, aucune catastrophe n'a le pouvoir de l'anéantir.

Elle n'est cependant pas destinée à s'y développer éternellement. Quand après une période, qu'on ne peut guère compter qu'avec des milliards d'années,

la masse centrale se sera assez refroidie, pour qu'une rupture de la croûte ne soit plus possible, la surface de la terre livrée à la puissance nivellatrice des mers, finira par être entièrement couverte par celle-ci. Ce sera le temps de la dernière création, la plus élevée sur l'échelle du perfectionnement, et celle dont la durée sera la plus longue.

Les hommes de ce lointain avenir, doués d'une puissance immense, lutteront de travail et de génie contre la mort qui les menacera de toutes parts, mais l'appauvrissement solaire épuisant peu à peu leurs forces et diminuant leur nombre, ils succomberont enfin sous des lois invincibles, et disparaîtront jusqu'au dernier, laissant la terre sous les eaux. Les poissons qui les peuplent, venus les premiers dans l'ordre des créations, auront encore l'avantage de s'en aller les derniers, et de tenir l'arrière-garde dans cette bataille colossale contre la destruction. Mais enfin, saisis par la glace, que la diminution de l'éclat solaire amènera nécessairement, ils périront à leur tour, avec tout ce qui a eu vie.

Une planète morte, doit donc ressembler, à peu de chose près, à une vaste boule de glace. Les plus éloignées de notre système, telles que Neptune et Uranus, sont très-probablement déjà dans ce cas,

tandis que dans la région opposée, Mercure et Vénus, attendent au contraire, que l'astre qui les brûle, perde un peu de ses feux, afin de pouvoir commencer à leur tour, leurs périodes de créations.

Il résulte manifestement, de ces aperçus hardis mais certains de la science, que la vie de notre espèce, commence à peine ses premiers développements, et qu'elle a devant elle une durée de siècles à donner le vertige au géomètre lui-même. Il en résulte encore, que la forme permanente dont les sociétés se bercent à l'envi, n'est qu'une illusion du jeune âge que le temps dissipera un jour, et que leur destinée générale est de courir incessamment, à travers le provisoire, vers des conditions de plus en plus perfectionnées dont l'idéal est la dernière limite.

Une série d'humanités se succéderont donc sur notre terre, poursuivant toutes, avec des facultés de plus en plus puissantes, le perfectionnement indéfini de leurs sociétés et de leurs membres. Nous pouvons dès à présent, apprécier dans une certaine mesure, le degré auquel parviendra, notre création actuelle, dans cette immense échelle ascendante que l'avenir dresse devant nous, mais l'œuvre de celles qui lui succéderont, nous échappe encore et nous échappera peut-être toujours. Il est à croire, en

NOTE 6

(Page 86.)

M. Adhémar a exposé, dans ces derniers temps, une théorie contraire à l'idée d'une aussi longue période de calme, pour le développement de notre création. Mais, quoique très-ingénieux et fort savant, son système ne repose sur aucune base sérieuse.

Par suite d'un phénomène astronomique, connu sous le nom de précession des équinoxes, les deux pôles de la terre se trouvent, dans le cours des siècles, inégalement chauffés par le soleil, pendant des périodes égales de 10,500 ans¹. Il en résulte, suivant M. Adhémar, que pendant 10,500 ans, il se fait sur l'un des pôles une accumulation de glace plus forte que sur l'autre, qui, attirant à elle les mers, leur fait submerger une partie des continents voisins. Au temps où nous vivons, l'ac-

¹ Cela ne fait que 21 mille ans pour l'accomplissement entier du phénomène de la précession des équinoxes, tandis que les astronomes en comptent 26 mille environ. Cette différence sent un peu le besoin de justifier un système.

cumulation des glaces, et, par suite, l'exhaussement des mers, sont produits du côté du pôle austral, et c'est ce qui explique pourquoi la configuration géographique de notre globe, présente une moins grande étendue de terres dans cette région que dans l'autre.

Quand le pôle austral, obéissant à la précession des équinoxes, se chauffera davantage que le boréal, ses glaces se fondront, une débâcle aura lieu, les mers seront violemment entraînées vers le nord et une portion des continents submergés, tandis que, dans l'hémisphère opposé, un effet contraire sera produit. Il en résultera donc un nouveau déluge, sinon universel, du moins terrible dans ses effets. Celui dont parle la Bible n'aurait pas eu d'autre cause, ainsi que semble le confirmer la coïncidence des temps astronomiques et historiques.

Ainsi, suivant M. Adhémar, la surface de la terre serait régulièrement renouvelée tous les 10,500 ans, et l'humanité réduite à quelques groupes échappés au désastre, retournerait en Barbarie à la fin de chacune de ces périodes. Or, comme dans un si court espace de temps, elle n'aurait pas pu seulement reconnaître ses voies, ainsi que le prouvent surabondamment, nos 6,000 ans de gâchis historiques, il en résulterait qu'elle ne ferait que paraître et disparaître, sans jamais pouvoir rien constituer de sérieux. C'est pour le coup que Platon aurait raison de dire, que Dieu n'a créé les hommes que pour s'en amuser comme de petits singes.

Ces plongeurs réguliers de notre espèce à si courte échéance, ne sont vraiment pas admissibles, et il est heureusement facile de montrer qu'ils ne peuvent avoir lieu.

On ne saurait nier que le phénomène décrit par M. Adhémar ne s'accomplisse *mathématiquement*, mais ce sera avec une lenteur et des ménagements tels, que les savants seuls qui l'observeront pourront s'en apercevoir. Les continents septentrionaux seront bien, un jour, un peu rétrécis par les mers, et les méridionaux sensiblement élargis, mais dans les mêmes conditions que ces exhaussements et ces affaissements dont la science tient compte aujourd'hui, et dont personne ne s'inquiète. Une fonte de glace qui s'opère dans l'espace de 10,500 ans ne peut produire une débâcle ni aucun changement brusque ; cela est de la dernière évidence.

Il y a mieux.

Les pôles de la terre, au lieu d'être des montagnes de glace sans fin, ainsi que le suppose M. Adhémar, sont tout simplement de belles mers où les phoques et autres aquatiques, se promènent en paix en attendant que nous allions troubler leur douce quiétude. Les découvertes récentes du docteur Kane, dans l'Amérique du Nord, ne laissent maintenant aucun doute sur ce fait remarquable, qui n'était encore apparu qu'à travers les hardiesses de la science. Les pôles n'ont, en réalité, qu'un bourrelet de glace, enveloppant de magnifiques mers, peuplées d'îles boisées, vers lesquelles des vols innombrables d'oiseaux se dirigent de temps à autre, en passant sous les yeux des explorateurs qui s'aventurent de ce côté.

Après cela, que deviennent, je vous prie, ces fameuses débâcles produites par la fonte de glaces qui n'existent pas ou presque pas ? où il n'y a pas de glace, la débâcle perd ses droits, exactement comme le roi, là où il n'y a rien.

La théorie de M. Adhémar, tout ingénieuse qu'elle soit, ne peut donc tenir un instant, devant l'analyse et les faits matériels qui sont en cours de réalisation.

Nous pouvons donc avoir la certitude que ses tristes prévisions ne viendront pas troubler, dans la pratique, la longue période de calme promise à notre création, et qui lui est nécessaire pour accomplir une destinée digne de celui qui l'envoie.

NOTE 7

(Page 97.)

Il appartient à l'homme d'aider en ce point la Providence, qui ne peut permettre que deux humanités succédant l'une à l'autre, soient séparées par une phase de barbarie.

Quand la navigation aérienne, aujourd'hui à l'étude, aura enfin donné ce qu'elle promet, il est facile de concevoir les services immenses qu'elle pourra rendre, aux moments où éclateront les cataclysmes. Les personnes en voyage dans l'atmosphère, échapperont, en grande partie, à leurs ravages destructeurs, et pourront, en même temps, enrichir la science des observations qu'elles seront en mesure de faire, sur les circonstances de ces terribles, mais fécondes révolutions.

Il y a même à espérer davantage.

La science, enrichie par deux millions d'années de conquêtes diverses, sera très-probablement en mesure d'annoncer à l'avance, avec une approximation suffi-

sante, le moment où devra se produire le nouveau cataclysme. L'humanité menacée pourra donc prendre, en temps opportun, les précautions réclamées par son salut, en créant d'immenses escadres aériennes prêtes à prendre leur vol, au premier signe précurseur du danger. Les tempêtes de la terre entraînant nécessairement celles de l'atmosphère, tous n'échapperont pas au désastre par ce moyen, mais il en survivra toujours un assez grand nombre, pour assurer l'initiation civilisatrice de l'humanité nouvelle. Bien que d'une nature supérieure, on conçoit aisément que, sans secours, cette dernière pourrait hésiter un certain temps, avant de trouver ses voies, ainsi que nous le faisons encore nous-mêmes, faute d'une humanité antérieure qui ait été capable de nous enseigner quelque chose, si ce n'est, probablement, l'usage du feu et de quelques outils rudimentaires.

Il suit de là, que le retour en Barbarie, redouté par certains penseurs, à chaque révolution de la terre, est une crainte chimérique. L'humanité est sortie de la confusion bestiale des premiers âges, pour n'y plus retourner ; les prévisions de la science sont ici d'accord avec l'intuition providentielle, pour affirmer ce point capital.

Le cas seul d'un cataclysme cométaire, pourrait faire admettre une période d'hésitation dans la marche des humanités vers l'idéal, surtout si le choc était violent. Mais les restes épargnés de notre espèce, les traces éloquentes d'une civilisation répandue sur tous les points du globe, et l'intelligence supérieure des nouveaux venus, en abrégeraient considérablement la durée. Cette période d'hésitation ne saurait d'ailleurs avoir, dans au-

cun cas, le caractère de cette barbarie confuse qui a signalé les commencements de notre création, et dont nous subissons encore l'influence funeste.

Mais quelle immense supériorité acquerront les races futures, par la connaissance des grandes révolutions terrestres, dont le récit leur sera transmis par des témoignages certains ! Combien de choses qui nous paraîtront toujours obscures, leur deviendront faciles à comprendre ; combien de mystères jusqu'alors impénétrables, s'éclairciront à leurs yeux, par la révélation des lois mêmes de la création, surprises au moment précis où Dieu les met en jeu !

NOTE 8.

(Page 104.)

Il est inutile de faire remarquer que les divers chiffres posés dans ce chapitre, n'ont pas toute la rigueur mathématique désirable. Mais, tels qu'ils sont, ils suffisent largement aux besoins philosophiques de cet important sujet. Nous ne pourrions les obtenir, d'une manière exacte, que le jour où la météorologie sera une science régulièrement constituée. Mais, comme pour arriver à ce résultat, cette science a besoin de recueillir les observations faites sur tous les points du globe, elle ne pourra dire son dernier mot et fournir des nombres rigoureux, qu'à l'époque, encore fort éloignée de nous, où l'unité de la famille humaine sera enfin réalisée.

Mais, en attendant, ce n'est pas une raison pour ne pas en tirer tout ce qu'elle peut produire déjà, à l'aide d'une certaine déduction analogique, que des données plus exactes ne sauraient d'ailleurs contredire. En fin de compte, il suffit de démontrer ce qui est à démontrer, et, pour ce résultat, la rigueur des chiffres n'est fort heureusement pas indispensable.

NOTE 9.

(Page 106.)

La suppression de la loi écrite s'opérera peu à peu, par le développement d'un sentiment nouveau, qui n'existe encore chez l'homme qu'à l'état embryonnaire : le sentiment de la sociabilité.

On en remarque déjà, de nos jours, quelques effets, dans ces rares réunions d'hommes bien élevés, doués d'un tact délicat, d'un cœur bon, qui joignent, en un mot, à une nature bienveillante, un jugement droit et un esprit d'élite. Ces sortes d'hommes sont encore peu nombreux, et leurs rencontres peu fréquentes. Néanmoins, on en voit assez pour apprécier d'une manière suffisante, les énormes simplifications que le perfectionnement de l'individu, amènera naturellement dans les relations.

Il arrivera certainement une époque, où le contrat social n'aura d'autre garantie, que celle qu'il puisera dans la nature supérieure de l'homme, et où une simple parole, vaudra mieux qu'un acte notarié de nos jours.

NOTE 10.

(Page 123.)

Les États-Unis d'Amérique, me paraissent le seul lieu de la terre, où pourtant les horreurs ne manquent pas, qui nourrisse des assassins *amateurs* ; c'est le nom que leur donne, avec juste raison, Oscar Commettant, dans son spirituel livre sur ce singulier pays. Nous avons bien déjà l'assassin voleur, l'assassin religieux, le politique, le jaloux, le vengeur, le conjugal, etc., mais l'assassin *amateur* manquait à cette sinistre collection. Il appartenait à cette jeune démocratie, qui ne recule devant aucune hardiesse, de nous fournir de quoi combler cette lacune regrettable, au point de vue du collectionniste, bien entendu.

L'assassin amateur vous attend le soir au coin d'une rue de New-York, et, suivant son inspiration du moment, vous coupe le nez, vous creve les yeux, vous assomme avec un gros bâton ferré, ou bien encore vous ouvre les veines, et quelquefois vous expédie avec un

bon coup de poignard, à moins qu'il ne vous brûle la cervelle avec un revolver. Cela dépend d'une foule d'éléments encore mal appréciés, mais parmi lesquels l'état de ses nerfs et la température entrent pour beaucoup.

Son opération terminée, cet artiste, d'un nouveau genre, vous étend au travers de la rue, pour que le policeman puisse constater le résultat obtenu, et puis se sauve sans vous enlever un centime de votre poche. Lui, prendre de l'argent ! fi donc ! il est trop bon *gentleman* pour ça. Il tue pour le plaisir de tuer et voilà tout.

O ma pauvre espèce, dans quelles horreurs tu te débats encore !

NOTE 11.

(Page 141.)

· A l'âge où l'on peut connaître les lorettes, il me souvient d'en avoir rencontré une qui, pour tranquilliser sa conscience, avait imaginé une subtilité que le révérend Père Azor n'eût pas désavouée.

Elle distinguait soigneusement en elle, son corps et son âme, distinction d'ailleurs parfaitement rationnelle et même théologique. Et puis abandonnant son corps au diable, elle réservait son âme à Dieu qu'elle aimait beaucoup, ce qui devait d'ailleurs peu le flatter, attendu qu'elle aimait à peu près tout le monde.

Avec cette morale, aussi simple à prescrire qu'à pratiquer, elle passait sa vie dans une béate quiétude, disait régulièrement ses prières, allait à la messe et, Dieu me pardonne, en confesse aussi.

Cette charmante pécheresse avait évidemment manqué sa vocation : au lieu de se faire lorette, elle aurait dû se faire casuiste ; son succès était certain et son avenir assuré.

Combien de gens d'ailleurs, n'ont pas d'autre morale !

NOTE 12.

(Page 142.)

Il y a encore l'admirable précepte : « fais à autrui ce que tu voudrais qu'il te fût fait, » qui se rapproche davantage, il faut le reconnaître, de l'idée pratique du devoir. Ici l'amour, sentiment indépendant de l'homme, n'est plus imposé comme une obligation. Une règle de conduite est tracée et ses prescriptions diverses répétées par la conscience, à chaque heure de la vie. Mais chez les esprits ignorants ou corrompus que devient cette conscience et par suite cette règle ? N'est-il pas évident qu'on peut faire à autrui des choses qui vous conviennent et qui néanmoins sont très-mauvaises ? Sans nous jeter dans les exemples scabreux, que chacun peut trouver à son aise, tout le monde conçoit que, dans les circonstances où le plaisir et les passions sont en jeu, ce qu'on voudrait qu'on vous fût fait n'est pas toujours parfaitement moral.

Cette maxime, tout admirable et toute pratique qu'elle soit, dans le plus grand nombre des cas, offre

done encore prise aux objections et aux incertitudes. Il me paraît conséquemment préférable, au point de vue de la rigueur scientifique, de s'arrêter à celle du perfectionnement solidaire, tel que nous l'avons défini, et qui fixe enfin le devoir et la morale, aussi exactement qu'une formule humaine peut le prétendre. Car ne l'oublions jamais, la perfection n'est pas de ce monde, elle en est seulement l'idéal.

NOTE 13.

(Page 176.)

J'ai lu dans un vieux manuscrit copte du x^e siècle, une scène qui me vient à l'esprit, à propos de l'opinion publique.

Un nègre, excellent d'ailleurs, trouvant que son maître parle un peu trop quand il le commande, lui coupe la langue, pendant son sommeil, tout en protestant de son respect pour sa personne et de son désir sincère de continuer, comme par le passé, à se soumettre entièrement à ses ordres. Il lui explique que la délicatesse de ses oreilles, ne lui permettant pas de supporter plus longtemps, le bruit assourdissant de sa voix, il a cru devoir en venir là, mais qu'avec de simples signes il sera bien plus vite et mieux obéi qu'avant.

On devine ce qu'il advient.

Quand le maître veut de l'eau, on lui donne du vin ; quand il désire du coco, il reçoit une pomme ; ainsi de

suite. Enfin fatigué d'être si mal compris, il se jette dans un fauteuil et se met à bâiller.

Le bon nègre s'imaginant qu'il a soif, lui précipite immédiatement dans la bouche un grand verre de limonade, espérant lui être ainsi extrêmement agréable.

Le maître enfin furieux se dresse et lui lance. . .

.

La toile tombe.

NOTE 14.

(Page 200.)

La grande variété des textes ¹ et les sens multiples qu'on peut leur attribuer, rendront toujours impuissante toute tentative de transformation qui s'appuiera sur eux. Lisez Voltaire, d'Holbac, Diderot, Dupuis, La Roque, vous serez ébranlé; lisez ensuite Bossuet, Fénelon, Châteaubriand, Freyssinous, Nicolas, et vous serez raffermi. S'imaginer que les théologiens n'ont pas une réponse prête, sur chaque objection qu'on peut leur faire, c'est ignorer les premiers éléments de la question.

La religion catholique, telle qu'elle est constituée depuis le concile de Trente, représente un tout parfaite-

¹ Outre la variété des textes, il faut encore tenir compte de la variété des traductions qui est presque aussi grande. Cette malheureuse langue hébraïque paraît disposée à dire tout ce qu'on veut. Pour se faire une idée de sa complaisance, il suffit de comparer les résultats obtenus, par Le Maître de Sacy, Fabre d'Ollivet, et de nos jours, par Ernest Renan.

ment lié, hérissé de défenses qui paraissent très-sérieuses, quand on les examine de près et qu'on tient compte, en même temps, de l'incertitude qui plane sur les autres systèmes humains. Il est par suite, à peu près impossible d'arriver à la transformer, en employant ses propres armes — les textes sacrés — qu'elle manie avec une dextérité et une intelligence difficiles à égaler.

Pour l'amener à suivre enfin l'esprit moderne, dont elle est vraiment trop loin, il faut avoir recours à d'autres moyens. Les plus sûrs sont incontestablement, ceux que nous offre la science positive, devant lesquels tous les systèmes sont obligés de plier. C'est par eux qu'elle commencera son évolution vers une interprétation des destinées, plus digne de la justice et de la majesté divines.

Les textes sacrés, qui lui donnent la poésie des traditions, et cette teinte vénérable d'antiquité qui lui va si bien, ne pourront être modifiés, dans leur interprétation, que par elle-même et de son propre mouvement. Toute tentative directe faite par la philosophie, en dehors de la science positive, pour hâter ce moment, ne saurait l'amener à céder sur le sens d'un seul mot. Sa ténacité séculaire ne laisse aucun doute à cet égard.

Une bataille de textes avec elle, me paraît en conséquence, plus dangereuse qu'utile. Laissez agir l'évidence universelle et vous en aurez raison, comme d'un obstacle ordinaire.

Si nonobstant elle persiste encore dans son immuabilité, eh bien, alors l'église laïque la supplantera sans effort, et chaque souverain deviendra le pape de son pays.

Mais la papauté catholique pourra se vanter d'avoir perdu, par sa faute, la plus admirable position, le plus auguste ministère, qui aient jamais été établis parmi les hommes.

NOTE 13.

(Page 213.)

Malgré la difficulté qui existe encore à traiter d'une manière décisive, la question de l'antiquité de notre espèce, avec des documents purement historiques, on peut cependant déjà en reculer la limite, bien au-delà du point fixé par la Bible.

Laissons d'abord de côté, l'affirmation si positive de Platon dans ses lois (livre I, p. 48) sur les peintures murales de certains temples égyptiens, qui, de son temps, comptaient *littéralement* (c'est son expression) 10 mille ans d'existence. Mettons encore à l'écart, la célèbre interprétation du zodiaque de Dendérah, par Dupuis, qui nous attribuait une ancienneté de 16 mille ans avant l'ère chrétienne. Ne nous appuyons que sur des données certaines, contre lesquelles l'esprit de système ne puisse pas avoir de prise.

On sait que Manethon compte 31 dynastie de rois égyptiens, depuis l'origine de l'empire jusqu'à la conquête d'Alexandre le Grand, fixée à 332 ans avant

J.-C. En additionnant les durées qu'il donne pour chacune d'elles, et en y ajoutant ces 332 ans, on arrive à un total de 5858 ans, pour représenter les temps écoulés depuis la fondation de l'empire d'Égypte jusqu'à notre ère.

La Bible nous présente trois textes généralement admis, bien qu'on ait oublié de les mettre d'accord, car on ne peut compter comme décisive, la préférence donnée par le concile de Trente à celui qui choque le plus violemment, les documents historiques connus.

De la chute d'Adam, c'est-à-dire depuis le commencement de notre humanité, ils comptent jusqu'à J.-C. :

La Septante, 5228 ans ; le Samaritain, 4293 ; la Vulgate, 3992. Il en résulterait donc, tout d'abord, que l'empire d'Égypte aurait précédé la chute d'Adam, de 630 ans, suivant le premier texte ; de 1565, suivant le deuxième ; et de 1866, suivant le troisième ; ce qui paraît un peu fort, il faut en convenir.

Mais empressons-nous d'ajouter, pour être juste en toutes choses, que les récents travaux des archéologues, particulièrement de M. Bunsen, tendent à diminuer ces résultats d'une manière notable. Il paraît maintenant suffisamment démontré (ce que Champollion avait d'ailleurs déjà admis) que quelques-unes des dynasties, qui figurent dans les listes de Manéthon, sont collatérales, et qu'il y a, par suite, à considérer comme exagéré, le total obtenu en additionnant leurs durées partielles. Seulement il était embarrassant de déterminer de combien ce total devait être diminué. La découverte d'un passage de George le Syncelle, qui avait jusqu'à ce jour passé inaperçu, vient heureusement nous fixer à cet égard, d'une manière définitive.

Suivant ce précieux renseignement, la durée totale des dynasties égyptiennes mentionnées par Manéthon, n'aurait été que de 3555 ans, d'après le calcul qu'il en aurait fait lui-même. Prenons enfin ce dernier nombre, et reconnaissons en passant, après les épurations qui précèdent, que notre intention n'est évidemment pas de subtiliser un résultat, qui n'ait d'autre objet que de donner tort à la Bible.

Si l'ensemble des dynasties égyptiennes donne une durée de 3555 ans jusqu'à Alexandre le Grand, l'origine de cet empire remonte nécessairement à 3887 ans avant l'ère chrétienne, puisque c'est précisément en 332, avant J.-C., que le héros macédonien en fit la conquête.

Passons maintenant au déluge ; il est temps, je crois.

Le déluge a eu lieu, suivant les deux premiers textes de la Bible, 2986 ans, suivant le troisième, 2336 ans avant J.-C.

Il en résulte donc, et cette fois d'une manière certaine, que la monarchie égyptienne aurait commencé 901 ans au moins, et 1551 au plus, avant la catastrophe qui, suivant le texte sacré, a tout englouti, excepté l'arche de Noë et sa prodigieuse ménagerie.

La lumière qui jaillit de cet exposé, place la Bible entre deux alternatives également fâcheuses. Ou son déluge, conformément aux données de la science, n'a pas été universel, quoiqu'elle en dise ; ou bien ses dates et sa chronologie sont inexactes.

Je ne vois pas trop comment la tirer de là.

Bien que je ne sois pas chargé de lui rendre cet office, je crois néanmoins que ce qu'elle a de mieux à faire, c'est de reculer la date de son déluge, en lui conservant

le caractère religieux, c'est-à-dire exterminateur (pardon, mon Dieu !), qu'il doit conserver, conformément aux textes formels qui en parlent.

Maintenant de combien reculer cette catastrophe ? Pour répondre à cette question, il suffit de se rendre compte du temps nécessaire pour fonder, avec un seul couple, issu de Noë, un empire comme celui d'Égypte, ayant des villes de la taille de Thèbes et de Memphis. Or, si nous en jugeons par la lenteur que l'histoire nous permet de constater, dans l'établissement des empires d'une certaine importance et dans l'accroissement des populations qui, d'après les derniers renseignements fournis par la statistique, ne révèle un doublement numérique, que tous les 150 ans, dans les pays les plus fertiles, c'est-à-dire les mieux disposés au développement de l'espèce, nous serons naturellement conduits à considérer ce temps comme très-considérable. Soyons toujours modéré et ne le portons qu'à 1500 ans. En ajoutant ces 1500 ans aux 3887 qui fixent le point de départ des dynasties égyptiennes, nous plaçons ainsi notre déluge en l'an 5387 avant J.-C.

Les trois textes de la Bible donnent pour le temps écoulé, depuis Adam jusqu'au déluge, respectivement 2242, 1307 et 1656 ans. Pour fixer un choix entre ces trois nombres, remarquons que puisque le texte sacré est convaincu de raccourcissement pour les temps postérieurs au déluge, il y a gros à parier qu'il en est de même pour ceux qui le précèdent, et que par conséquent, c'est bien le moins, si nous ne l'augmentons pas, que nous prenions le plus fort des trois nombres qu'elle nous offre, soit 2242. Additionnant ce dernier, avec celui qui

exprime ci-dessus la distance séculaire du déluge à J.-C., nous trouvons 7629 ans qui, ajoutés aux 1860 de notre ère, nous donnent une ancienneté authentique, historiquement parlant, de 9489 ans, qu'on peut, sans hésitation, porter en nombre rond à 10,000 ans ¹.

Voilà où aboutit la question, pour le moment, quand on ne veut l'élucider qu'avec les seules ressources que fournissent l'histoire et l'archéologie. Mais il y a tout lieu de penser que les conquêtes de l'esprit de recherches ne feront qu'élargir, avec le temps, l'horizon que le passé trace à nos origines, de manière à le reculer peu à peu, jusqu'au point beaucoup plus éloigné, où nos aperçus l'ont placé.

¹ C'est le résultat auquel j'étais déjà parvenu dans *les lois de Dieu et l'esprit moderne*, en suivant une autre méthode, car les travaux de M. Bunsen et le passage de George le Syncelle, n'étaient pas alors connus en France.

NOTE 16.

(Page 333.)

M. Boucher de Perthes qui a passé sa vie dans les temps antédiluviens, objets de ses constantes études, conclut à l'apparition de l'homme, avec les premiers mammifères, qui suivant lui, avaient besoin des mêmes conditions atmosphériques pour vivre et se développer. L'hypothèse des trois humanités déjà créées n'a donc rien d'excessif, puisqu'un savant aussi consciencieux et aussi réservé, pousse ses appréciations encore plus loin.

Néanmoins il est juste de convenir en terminant, que cette grave question ne pourra être résolue d'une manière certaine, qu'à l'aide de faits plus positifs et surtout plus nombreux que ceux que nous possédons déjà.

Mais il n'est pas douteux qu'on les trouvera.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

	pages.
INTRODUCTION.	v
CHAPITRE PREMIER.	
Des causes diverses qui obscurcissent notre entendement. — Petits faits à l'appui. — Idées préconçues, préjugés, habitude et surtout ignorance.	9
CHAPITRE II.	
De la réforme de l'entendement humain. — Chaque âge amène la sienne. — La nôtre est produite par la foi dans l'avenir qui est toute moderne. — Ce qu'il faut pour la compléter. ,	19
CHAPITRE III.	
La prétendue dégénérescence physique de l'homme. — Les titans, les géants et nos ancêtres antédiluviens. — Singulier emploi des os de mastodontes. — Parallèle entre le soldat romain et le nôtre.	28
CHAPITRE IV.	
Suite de la prétendue dégénérescence physique de l'homme. — Parallèle entre la beauté ancienne et la	

	Pages
moderne. — Progrès immense accompli depuis les types fossiles de notre espèce. — Le vrai sens de l'idéal.	40
CHAPITRE V.	
La prétendue décadence intellectuelle de l'homme. — En quoi consiste le progrès de l'esprit. — Constatation de celui qui a été accompli. — Parallèle entre l'esprit ancien et le moderne.	52
CHAPITRE VI.	
Découverte du monde souterrain. — Coup d'œil sur les créations antérieures. — Les grands assolements géologiques de la terre et les cataclysmes régénérateurs. — Types humains qui ont précédé les nôtres.	66
CHAPITRE VII.	
Évaluation des durées des créations antédiluviennes. — Calcul de ces durées à l'aide de l'observation directe et de l'analyse mathématique. — Résultats prodigieux obtenus par le géomètre Poisson.	74
CHAPITRE VIII.	
Durée probable de notre humanité. — Humanités subséquentes. — Permanence de la vie malgré les cataclysmes. — Son progrès continu. — Calculs, d'après le géomètre Fourier, de l'immensité des temps qui lui sont réservés	84
CHAPITRE IX.	
Aperçu de l'avenir. — Les destinées à travers les créations successives. — Développement de l'ensemble des humanités. — Luites épiques contre les mers et le froid. — Les utopies sociales réalisées pour le salut commun. — L'extinction de la vie sur la terre.	94
CHAPITRE X.	
Les sociétés humaines à vol d'oiseau. — Esquisse des monstruosité qu'on y rencontre. — Impossibilité qu'un	

tel état de choses soit la destinée irrévocable de notre espèce. 109

CHAPITRE XI.

État transitoire des sociétés. — Limite des transformations qu'elles doivent subir. — Les souverains spirituels et les souverains temporels. — Forces innombrables qui assurent le triomphe des premiers. . . 125

CHAPITRE XII.

Du devoir et de la morale suivant la scolastique. — Aperçu de la variété de morales qui ont cours dans les sociétés. — Appréciations de celles de l'Évangile, des philosophes et de Kant en particulier. 137

CHAPITRE XIII.

Du devoir. — De la morale et du droit dans leurs sens absolus. — La véritable gloire et la fausse gloire. — Keppler et César, Newton et Napoléon, Descartes et Frédéric. — Où gît le bonheur. 147

CHAPITRE XIV.

Du gouvernement et de la politique comme agents de perfectionnement. — L'instruction et la liberté. — La liberté assure le contrôle, base de toute politique loyale. 155

CHAPITRE XV.

Variété des constitutions humaines, depuis Dracon jusqu'au pou grand-électeur. — Les grandes assemblées délibérantes. — Substitution de la représentation dispersée à la représentation assemblée. 166

CHAPITRE XVI.

La religion doit subir, comme toutes les institutions, la loi divine des transformations. — Le beau côté par lequel elle rallie tous les esprits. — L'homme de tous les temps fait Dieu à son image. — Le Dieu d'autrefois et le Dieu de nos jours. 178

CHAPITRE XVII.

- Le Dieu chrétien. — L'enfer. — Destitution du diable par la conscience universelle. — Les peines et les récompenses. — L'empyrée suivant l'esprit moderne. . . 191

CHAPITRE XVIII.

- Les trois moyens de certitude ou le grand criterium. — Le dogme de la transsubstantiation. — Le vrai sens du mot mystère. — Le dogme du péché originel et la géologie. 205

CHAPITRE XIX.

- Nécessité absolue d'une religion. — Impossibilité d'en fonder une nouvelle. — Transformation obligée de l'ancienne. — La papauté rendue à sa mission spirituelle. — La bonne foi seul principe de salut. . . , 218

CHAPITRE XX.

- La philosophie et ses détracteurs. — Ses martyrs divers, gymnosophistes et autres. — Ses bases nouvelles et son perfectionnement. — Le bonheur final de la création, seule justification possible de la création. . . 220

CHAPITRE XXI.

- Résumé. 242

FIN DE LA TABLE.

5

Saint-Denis. — Typographie de A. Moulin.



UNIVERSITY OF MICHIGAN



3 9015 03387 899

BOUND

Filed by Preservation NEH 1995

DEC 6 1929



